Premières photos du voyage présidentiel

Paris-presse l'intransigeant

DERNIÈRE COMPLÈTE

MERCREDI 8 MARS 1950

7e Année. - N° 1.624

Corse et Afrique du Nord : 9 FRANCS. Espagne : 1 PESETA.

100, RUE DE RICHELIEU - PARIS (2e) TEL. RIChelieu 81-54 (6 lignes groupées)

PRIX : 8 FRANCS

Adr. télégraphique : PARISPRES-PARIS Chèque postal : PARIS-4154-31

LA GRÈVE DES TRANSPORTS

BON LONDRES M. LE PRÉSIDENT !

par Gérard BAUËR

de l'Académie Goncourt

AU mois d'avril 1903, un Parisien de notre génération, alors un enfant, put voir passer devant l'Opéra la victoria qui ramenait au Quai d'Orsay S. M. Edouard VII, en visite officielle à Paris. C'était la première fois qu'Edouard VII y paraissait depuis son couronnement ; mais quels souvenirs devaient se lever pour lui au détour des avenues ! Il y avait près de cinquante ans qu'il y était venu pour la première fois. Le Second Empire avait trois ans ; le prince de Galles en avait quatorze et son *kilt*, sa petite jupe écossaise, avait ravi toutes les dames de la cour de l'impératrice Eugénie. Que de fois, depuis lors, il était retourné dans ce Paris où il avait rencontré de sérieuses sympathies et de charmants plaisirs. Il le connaissait familièrement ; et il eût été difficile de le tromper sur la qualité d'un restaurant ou la renommée d'un théâtre. Aussi bien, lorsque le protocole lui avait fait connaître qu'une soirée de ce séjour serait consacrée au Théâtre Français et à *Phèdre*, avait-il répondu : « J'apprécie beaucoup Racine, je le connais bien ; mais ne pourrait-on pas jouer ce soir-là la dernière pièce de M. Donnay ?... »

Edouard VII, de son regard bleu, regardait donc Paris en souverain et en familier, lorsqu'à l'angle de la rue Scribe, une bordée de sifflets partit de la foule. Fachoda n'était pas une aventure lointaine ; et un journal du soir qui s'affirmait patriote, du moins dans son titre, avait, comme images d'accueil à cette visite, publié un dessin représentant Napoléon enchaîné sur un rocher et, pour lui faire pendant, une Jeanne d'Arc au bûcher... Les excitations avaient produit leur effet : des sifflets, au passage de la daumont. Le bruit en vint jusqu'à la voiture royale et lord Ponsomby, qui suivait toujours son ami et son maître comme un épagneul, lord Ponsomby se pencha vers le roi pour lui dire : « Ces gens-là ne nous aiment pas ! » Et Edouard VII lui répondit : « Mais pourquoi nous aimeraient-ils ? » Réplique d'une irrécusable logique, à laquelle il ajouta, au bout d'un moment : « C'est à nous maintenant de nous en faire aimer !... »

Au temps de M. Loubet

EDOUARD VII, on peut l'écrire, fit tout pour y réussir. C'est ce jour-là, sans doute, que s'affirma dans une parole de sagesse la décision d'un grand roi. Trois mois plus tard, Emile Loubet, président de la République, rendait sa visite à Edouard VII et débarquait à Victoria, en habit noir, ce qui ne s'était jamais vu à Londres. Surtout un jour de pluie — car quoique en juillet il pleuvait à Londres, comme à la fin de « Pimlico »... Emile Loubet, bourgeois de bonne tradition républicaine, ne savait pas un mot d'anglais, il ne savait pas danser : ce qui ne l'empêcha pas d'ouvrir le bal — sans ridicule — avec la reine d'Angleterre. Le lendemain soir il y eut un immense dîner qui comptait seize services, plus les fruits. M. Emile Loubet plut beaucoup à la cour ; car les Anglais sont ainsi faits qu'ils préfèrent des Français exagérément français que des Français qui leur ressemblent ou s'essayent à leur ressembler. M. Emile Loubet ne leur ressemblait aucunement ni ne s'y efforçait, pas plus que M. Fallières qui, cinq ans plus tard, fit le même voyage. La réception populaire fut encore plus chaleureuse. Banderoles dans les rues, vivats enthousiastes : « C'est à se croire dans le Midi !... », dit M. Fallières, qui s'y connaissait, à son compagnon de voiture. Cette remarque faisait écho à celle d'Edouard VII, sur notre boulevard. S'il l'a connue, le roi d'Angleterre dut en éprouver une certaine satisfaction. C'était son œuvre.

Entre temps, en 1906, Anglais et Français avaient collaboré à la conférence d'Algésiras, face au rocher de Gibraltar, dans cet hôtel Maria-Christina, dont la fraîcheur blanche et noire n'a pas varié depuis quarante-cinq ans. Ils y avaient aperçu le même danger et lui avaient opposé les mêmes sauvegardes. L'Entente cordiale, née de la volonté d'un roi, et chez nous d'un ministre, trouvait sa légitimité dans les circonstances et allait, désormais, se nouer de plus en plus étroitement devant un horizon assombri. Le 23 juin 1914, Raymond Poincaré reprenait la route accomplie par ses prédécesseurs. Edouard VII était mort depuis quatre ans. On ne respirait plus la même atmosphère paisible : il y avait dans l'air plus de gravité et plus d'inquiétude. La voix de Kipling s'éleva sur ce voyage pour affirmer une amitié — à laquelle, quelques mois plus tard, son enfant donnerait sa vie : « *O France bien aimée des âmes fraternelles...* ». Cinq semaines passèrent ; et ce fut la guerre.

D'une guerre à l'autre

NOUS nous souvenons de ces premiers jours d'août 1914, où nous attendions dans l'angoisse la voix de l'Angleterre sans savoir quelle décision elle allait prendre. Nous nous souvenons de la nouvelle à nous apportée par notre ami Laurent Jerrold, correspondant du *Daily Telegraph* à Paris : « Les premiers soldats anglais débarquent à Boulogne... » et l'espérance profonde que ces mots nous donnèrent. Pendant quatre ans, côte à côte, dans une guerre qui fut peut-être, pour si dure, pour si atroce qu'elle ait été, la dernière guerre humaine du monde, Anglais et Français se battirent et scellèrent, en d'inoubliables campagnes, l'Entente qu'ils avaient formée. Un an après l'armistice, le 11 novembre 1919, Poincaré retournait à Londres. Il y fut reçu dans l'ivresse d'une victoire qui ne s'était pas encore dissipée. Puis vingt ans passèrent. Vingt ans semés d'oublis inconsidérés, d'entêtements insulaires, d'illusions — c'est la faiblesse de l'Angleterre ! — accordées aux promesses allemandes. Et quand au lendemain de l'entrée de Hitler à Prague, M. Albert Lebrun débarqua à Londres, le 21 mars 1939, la guerre « la plus facile du monde à éviter », selon le mot de Winston Churchill dans ses *Mémoires*, la guerre était devenue inévitable.

Trésors d'une civilisation

VOILA M. Vincent Auriol, à son tour, sur la route de Londres. M. Vincent Auriol, comme Emile Loubet, est un homme politique de bonne tradition républicaine. Il ne sait pas l'anglais, lui non plus... Mais il compte à Londres de fortes sympathies et nul doute qu'il n'y soit très bien reçu.

Il y vient en un moment où l'Angleterre subit un sort injuste pour un pays victorieux, pour une patrie qui sut, à l'heure la plus grave, demeurer seule dans le combat et sauver nos libertés en luttant pour la sienne. Ce valeureux courage, cet effort de quatre ans l'a laissée grande dans l'histoire, affaiblie dans la réalité. Mais le rapport des forces dans le monde peut être changé, le sort de la terre peut paraître se jouer entre deux empires, au poids de deux continents, il n'en demeure pas moins que tout n'est pas dit tant que l'Angleterre et la France unies, n'ont pas abdiqué leur rôle. Elles sont les deux dernières grandes puissances à porter dans leur bras les trésors d'une civilisation ; elles sont, ceci soit écrit sans orgueil, la noblesse de l'esprit et les seules à pouvoir affirmer la grandeur de la paix, à pouvoir faire valoir une espérance aussi forte qu'une volonté.

Buckingham va accueillir M. Vincent Auriol. Le Président de la République va recevoir Londres dans notre nouvelle ambassade de Kensington — que nous admirions hier par la grâce de l'amitié — et qui est une demeure magnifique. La rue sera chaleureuse, une fois encore. La sympathie sera présente, assurément, jusque dans les fêtes officielles. Mais la communauté du sort, l'identité des destins devraient donner à ce voyage une signification plus profonde encore que l'amitié. Du moins voilà notre vœu, et c'est certainement le vœu du peuple français. Résumons-le d'un souhait : « Bon Londres, monsieur Auriol ! ».

A DOUVRES, LE PRESIDENT AURIOL PASSE EN REVUE LES MARINS BRITANNIQUES LUI RENDANT LES HONNEURS

Le roi George VI et la reine attendaient M. et Mme Auriol à Londres

Margaret malade n'assistait pas à la réception

De notre envoyé spécial René BAROTTE

LONDRES, 7 mars.

PARTIS de Paris ce matin à 9 heures via Calais et Douvres, où le train royal les avait pris à 14 h. 20 (heure française), le Président de la République, Mme Auriol et leur suite sont arrivés à Londres à 16 heures.

Sur le quai numéro 2 de la gare de Victoria, le roi George, la reine et la princesse Elizabeth ont pris place.

La machine du train royal, décorée aux couleurs françaises, entre en gare. Les hôtes de l'Angleterre sont souriants.

Le président est en jaquette, sans grand cordon. Mme Vincent Auriol est en tailleur sobre.

Tous deux prennent contact avec les souverains. L'un et l'autre s'adressent à eux selon la formule protocolaire.

La princesse Elizabeth évoque gentiment son séjour à Paris. Il y a tout'e la Cour, sauf la princesse Margaret, grippée et qui n'a pu quitter le palais.

La duchesse de Gloucester est là, avec l'ambassadrice et l'ambassadeur sir Oliver Harvey, l'amiral de la Flotte, le lord-maire et les shérifs de la Cité de Londres, le chairman du County Council, le maire de Westminster.

La revue des troupes et le cortège

Dès que le cortège est formé, le roi invite le président à passer en revue

SUITE PAGE 5.

LES AMOUREUX de St MARTIN

vous offrent un imperméable Caribou gratuit, en page 2

Il manquait une pièce à la collection

LE BRILLANT DE 40 MILLIONS DE LA BÉGUM EST RETROUVÉ

Deux arrestations

DE tous les bijoux volés à la bégum lors du spectaculaire hold up du Cannet et retrouvés — en partie — il y a quelque temps à Marseille, il manquait un brillant de 40 millions de francs. Il vient d'être retrouvé !

Le mois dernier, à la suite d'une indication, la Sûreté opérait une perquisition au domicile d'un certain Mathieu Battistelli, 150 bis, rue Legendre, et à son bar, 8, rue Logelbach. Battistelli, que certains accusaient de posséder un brillant taillé émeraude appartenant à la Begum, nia...

L'enquête n'en continua pas moins et Battistelli fut à nouveau surveillé discrètement. D'autres renseignements parvinrent alors à la police et on put apprendre ainsi que le brillant provenait, en effet, de la bague dite « Marquise », appartenant à la Begum, et qui avait été retaillée par un nommé Maurice Fromanger.

Secondé par le commissaire principal Gillard et les inspecteurs Borniche et Nours, le commissaire principal Chenevier a procédé, rue Rossini, à l'arrestation de Maurice Fromanger, qui fut trouvé porteur du brillant d'une valeur de 40 millions.

Fin décembre, Battistelli remettait à Maurice Fromanger, âgé de 47 ans, né à Constantinople, mais de nationalité française, demeurant 6, rue Daumier, la fameuse pierre, afin de la retailler.

Fromanger qui, sur la place de Paris, est considéré comme un des as des tailleurs de pierres, se mit à l'ouvrage. Il choisit une taille émeraude et réduisit la fameuse pierre de 22 carats 60 à 15 carats 75. L'opération terminée, il s'apprêtait à négocier la pierre lorsque les policiers l'arrêtèrent, rue Rossini. Fouillé, on découvrit, dans un gousset de son gilet, le bijou.

La pierre fut immédiatement présentée à M. Fouget, joaillier de la Begum. Celui-ci la reconnut aussitôt.

Battistelli est, lui aussi, arrêté. Interrogé à la Sûreté Nationale, il continue à prétendre contre toute évidence, qu'il s'est rendu acquéreur du bijou en 1942.

Quant à Fromanger, il a affirmé, une fois de plus, que c'est Battistelli qui lui a remis la pierre qu'il avait longtemps conservée cachée dans sa cave, dans une boîte d'allumettes.

On s'attend à la prise d'un troisième complice.

TSALDARIS EN TETE AUX ELECTIONS GRECQUES

ATHENES, 7 mars. (A.F.). — Les résultats communiqués par le ministère de l'Intérieur et qui portent sur 3.271 bureaux de vote, donnent au parti de M. Constantin Tsaldaris une légère avance sur ceux du général Plastiras et de M. Sophocles Venizelos.

Le premier obtient 248.505 suffrages, le second (Union Nationale du Centre) 239.547 et le troisième (Libéraux) 227.025.

UN CHEF DE BANDE ESPAGNOL ARRETE A PARIS

L'inspecteur Vennegues, de la première brigade mobile, vient d'arrêter un chef de bande de malfaiteurs espagnols qui s'étaient livrés à de nombreuses agressions à main armée dans la région parisienne.

Il s'agit de Joseph Moreno, âgé de 35 ans Moreno, qui avait été condamné à cinq ans de prison, par défaut, à la suite d'une agression commise à la mairie d'Yvetot, vivait sous la fausse identité de Joseph Delamo, à Paris. Moreno était également recherché par la police espagnole ayant commis, à Madrid, un vol de bijoux évalué à deux millions cinq cent mille pesetas chez le marquis Manzaneto.

Le bandit s'était évadé, le 22 novembre 1948, de la prison d'Yvetot. Il était retourné en Espagne où il s'était fait fabriquer une fausse carte d'identité, ce qui lui permit de rentrer en France en se faisant passer pour un réfugié politique...

PARISIENS a échoué

LA CAPITALE A RETROUVE LA MOITIÉ DE SON MÉTRO ET 18 LIGNES D'AUTOBUS

LES Parisiens ont eu, ce matin, une heureuse surprise — que laissait d'ailleurs prévoir la position antigrève prise dès le début du mouvement par les syndicats autres que la C. G. T. : le trafic a repris sur toutes les lignes de métro.

Dès 5 h. 50, quatre lignes fonctionnaient : les 1, 3, 5 et 12 et, à 8 h. 30, la reprise était générale sur le réseau souterrain. Actuellement, 150 rames sont en circulation.

Cette reprise, qu'on enregistre également dans certains ateliers, a été rendue possible par la volonté de travail de tous les syndiqués F. O., C.F.T.C. et autonomes, ainsi que celle des non-syndiqués. Seuls, les cégétistes continuent la grève mais d'ores et déjà le personnel travaille dans une proportion de 65 p. 100.

Pour les autobus, le trafic n'est que partiel : 18 lignes à Paris et en banlieue, assurées par 90 voitures. Le trafic s'arrête à 21 heures.

Selon toute vraisemblance, le trafic reprendra demain matin à 50 p. 100 dès l'heure normale.

Signalons d'autre part que, malgré la reprise du trafic, les autocars civils et militaires continuent, comme hier, à assurer différents services.

Déception à la C.G.T.

L'espoir des dirigeants du syndicat général C. G. T. a été déçu. La grève du métropolitain et des autobus n'est pas générale.

Les militants de la tendance communiste qui ont pris la direction du mouvement songent déjà à sauver la face et le comité central de grève rappelle que ses membres sont toujours à la disposition des pouvoirs publics pour discuter.

Discussions en cours

Au demeurant, des discussions sont déjà en cours puisque cet après-midi les représentants des syndicats non cégétistes sont reçus au ministère des Travaux publics en présence des représentants des Finances et de la direction de la R.A.T.P. De son côté, M. Georges Bidault doit arbitrer lui-même le conflit soulevé par le règlement des retraites.

On pense généralement que si le conseil d'administration de la R.A.T.P. qui se réunit demain accepte le relèvement des salaires sous la forme d'un acompte uniforme et égal pour tous payable le 15 mars avec effet rétroactif du 1er janvier, la grève pourrait se terminer dès jeudi soir.

L'ordre de grève lancé par la fédération cégétiste des moyens de transports a été suivi en province, notamment à Mulhouse, Lille, Marseille, Clermont-Ferrand.

SUITE PAGE 3.

DRAME CHEZ UN COIFFEUR DU XXe

«Je suis cardiaque» ...et l'homme abat le patron, son employé et tente de se suicider

JE ne sais pas pourquoi j'ai tiré. Cela a été plus fort que moi...

L'homme que l'on ramassait, sanglant, une balle dans la tête et non dans la poitrine, au beau milieu du square Gagliardini, dans le 20e arrondissement, avait pourtant blessé grièvement deux personnes quelques minutes avant de retourner son arme, un 6,35 mm., contre lui.

Il était environ midi vingt-cinq. M. Pierre Planchot, maître-coiffeur, dont le magasin est situé 8, square Gagliardini, était à sa caisse en train de rendre la monnaie à un client. La porte du salon de coiffure s'ouvrit. Un homme, Christian Demichel, 29 ans, entra.

C'était un ami du garçon de M. Planchot, André Trisos, demeurant à Asnières. Ce dernier, d'ailleurs, était dans la boutique, s'occupant à ranger ses instruments de travail.

Christian Demichel s'avança vers lui :

— J'en ai assez. J'ai le cafard. Et puis je suis cardiaque...

Et sans ajouter autre chose, Christian Demichel, sortant de sa poche un pistolet automatique calibre 6,35, fit feu à trois reprises sur le garçon coiffeur qui s'écroula, atteint à la tête.

L'affaire n'avait pas duré trente secondes. Abandonnant sa caisse, le coiffeur, M. Planchot, s'élança sur le meurtrier. Deux coups de feu claquèrent encore. D'un bloc, le coiffeur, le nez brisé par un projectile et un second dans un bras, s'affala sur le sol.

Il tourne l'arme...

Son arme toujours au poing, Christian Demichel franchit le seuil de la boutique, s'avança sur le trottoir et, dirigeant le canon de son pistolet vers lui, se logea une balle derrière l'oreille droite et une seconde dans la région du cœur. Puis, il s'écroula au milieu de la chaussée.

Police-Secours, alerté par des voisins, arrivait quelques minutes après, ramassait les trois blessés et les dirigeait sur l'hôpital Tenon, où l'on ne peut encore se prononcer sur l'état du meurtrier. Quant à M. Planchot et à son garçon, André Trisos, il semble que leur vie ne soit pas en danger.

Quant aux mobiles du drame, il faudra attendre, pour qu'ils soient parfaitement établis, la conclusion de l'enquête qu'a ouverte le commissaire du quartier Saint-Fargeau.

Affaire de mœurs, dit-on dans le quartier... ou règlement de comptes, tout simplement.

Le pain et le sucre plus chers?

Lors de la discussion budgétaire, le parlement a été amené à opérer des abattements sur certaines subventions et conduit à supprimer totalement la subvention sur le pain.

Cette subvention s'élevait à un peu plus de deux milliards pour la période allant du 1er mars à la fin de juillet. Il faut donc envisager une augmentation du prix du pain. A cette première raison d'augmentation s'en ajoutent deux autres, d'abord le doublement de la taxe à l'achat sur le blé et qui compensait la suppression de la taxe du Fonds national de solidarité agricole ; ensuite une hausse probable de 10 p. cent des transports ferroviaires et routiers.

L'ensemble de ces raisons de hausse impliquerait une augmentation d'environ deux francs par kilo de pain. Mais le gouvernement a le choix entre deux solutions :

1. Un prix national du pain, ce qui impliquerait en effet une hausse d'environ 1 fr. 50 à 2 fr. ;

2. Le retour au prix départemental comme il était pratiqué avant la guerre.

Cette seconde solution, vers laquelle le gouvernement paraît s'orienter, n'apporterait pas de modification pour le prix dans la région parisienne.

Pour le mois d'avril, une légère hausse du prix du sucre est également envisagée. Par ailleurs, le gouvernement a l'intention de supprimer la taxation des prix du beurre et des produits laitiers. L'importance de la production laitière enregistrée actuellement permettrait d'escompter une légère amélioration.

L'ETAT ASSURERA LES OBSEQUES DU PRESIDENT LEBRUN

Les obsèques du président Albert Lebrun seront célébrées aux frais de l'Etat.

Un projet de loi va être déposé à cet effet sur le bureau de l'Assemblée nationale.

Monsieur LEROY dit...

...Êtes-vous sûr de bien Voir ?

Ne risquez pas, par négligence, une fatigue des yeux que vous pouvez éviter. Faites examiner vos yeux aujourd'hui même.

Vous trouverez, dans tous les quartiers de PARIS, un Centre d'Optique LEROY où un spécialiste vous établira les lunettes qu'il vous faut.

LEROY 1er OPTICIEN DE PARIS

147, Rue de Rennes 158, Rue de Lyon

12 Maisons dans Paris

Les Aventures du POSTILLON, *le Roi de la BOUTEILLE*

LA VÉRITÉ SUR ROOSEVELT RÉVÉLÉE

par les carnets secrets de Harry HOPKINS, son seul confident

LES ALLEMANDS TORPILLENT et coulent un destroyer américain

Les familles en deuil pleurent leurs morts mais le grand public se refuse à s'intéresser à cet incident : il se passionne pour le match de rugby Armée-Notre-Dame

XX[e] ARTICLE
(Voir « Paris-presse-l'intransigeant » depuis le 14 février.)

LA bataille qui se livrait au Congrès au sujet de l'extension du service national coïncidait fâcheusement avec la Conférence de l'Atlantique. Ce devait être l'un des moments les plus périlleux de la carrière de Roosevelt pendant la guerre.

Il s'en fallut d'une voix qu'il ne l'emportât pas.

La loi sur le service national prévoyait que l'armée ne pouvait mobiliser plus de 900.000 hommes au cours d'une année et cela seulement « pour l'entrainement et le service, à moins que le Congrès ne déclare la sécurité nationale menacée, auquel cas la durée de ce service pourrait être prolongée par le président autant qu'il serait jugé nécessaire aux intérêts de la défense nationale ».

La proclamation, par le Président, d'un état d'alerte national n'obligeait en aucune façon le Congrès à admettre que la sécurité nationale était en danger. Au contraire, certains leaders du Congrès avaient prévenu Roosevelt qu'ils ne pourraient jamais réunir assez de voix en faveur de la prolongation du service national. Les réclamations sentimentales des familles demandant le retour de leurs « garçons » étaient irrésistibles. Le plus grave, c'était le moral exécrable des hommes. Ils ne savaient pas pourquoi ils étaient mobilisés, ils grognaient et ils clamaient leur mécontentement, alléguant qu'on leur avait promis qu'il s'agissait seulement d'une année de cette inutile sujétion, sous la coupe des « huiles » de l'armée. Le pire c'était qu'un grand nombre d'entre eux s'entrainaient avec des manches à balais en guise de fusils et avec des camions déguisés en chars, ce qui donnait l'impression d'une perte de temps ridicule. La guerre semblait plus éloignée que jamais du sol américain, puisque les Japonais étaient, en apparence, embourbés en Chine, et Hitler de plus en plus empêtré en Russie.

En cet été de 1941, la situation était si mauvaise que Roosevelt décida qu'il valait mieux ne pas soulever la question devant le Congrès. Encore une fois il avait peur de la peur. Mais le secrétaire d'Etat Stimson et le général Marshall étaient d'un avis différent. Ils savaient que cela signifierait, selon l'expression de Marshall, « la désagrégation de l'armée ».

La façon dont Marshall exposait la question était si pleine de dignité, si empreinte de sens politique, si irrécusable, que la presse sérieuse et les éléments les moins timorés du Capitole lui apportèrent leur appui, tandis que les isolationnistes, comme d'habitude, se répandaient en invectives et cherchaient à faire passer l'auteur du rapport pour un militariste et un belliciste. Roosevelt lui-même se laissa persuader et consentit à livrer le combat. Il n'est pas exagéré de voir là une des batailles décisives de la guerre, bataille que, dans leur intérêt, les Américains ne devraient jamais oublier. La victoire fut acquise devant la Chambre des Représentants à la périlleuse majorité d'une seule voix. C'était le 12 août, le jour où prit fin la Conférence de l'Atlantique. La nouvelle éclata, comme s'il se fût agi de bombes ennemies, sur les ponts de l'*Augusta* et du *Prince of Wales*.

Quelques jours plus tard, un commentateur américain de la radio à Londres rapportait la réaction bien caractéristique de l'homme de la rue britannique : « Les Américains sont des gens bizarres. Je ne les comprends pas. Un jour ils annoncent qu'ils vont garantir la liberté et la justice pour tous dans le monde entier. Le lendemain, ils décident à une seule voix de majorité qu'ils vont continuer à avoir une armée. »

Un avertissement de Roosevelt

Le jour de la Fête du Travail, le Président prononça une allocution brève, mais énergique :

« J'adresse un avertissement solennel à ceux qui croient qu'on a barré la route à Hitler et qu'il cesse d'avancer : ce n'est là qu'une supposition dangereuse. Dans une guerre, quand la marche de l'ennemi semble plus lente que l'année précédente, c'est le moment de le frapper à coups redoublés, de s'employer avec une énergie accrue à assurer sa défaite, de mettre à jamais fin à la menace d'une conquête mondiale : c'est le moment aussi d'interdire qu'on parle d'une paix de compromis avec le Mal — ou qu'on en ait même la pensée.

Roosevelt — on en voit là une preuve de plus — redoutait toujours que surgisse un mouvement d'agitation en faveur de négociations de paix. Trois jours après ce discours, au sud du Groenland, un sous-marin allemand lança contre le destroyer américain *Greer* deux torpilles qui d'ailleurs manquèrent leur but. Huit jours plus tard, Roosevelt prit la parole à la radio pour annoncer que la marine avait reçu l'ordre de tirer à vue.

Quelques jours seulement après que Churchill eut déclaré à la radio que Hitler était seul à connaître la date de l'entrée en guerre des Etats-Unis, Hopkins reçut l'un des messages les plus pessimistes qu'adressa jamais à la Maison Blanche le Premier ministre, d'ordinaire si plein de confiance et d'enthousiasme. Il disait l'inquiétude du Cabinet de Londres devant l'assurance, donnée à diverses reprises par Roosevelt (en réponse aux accusations des isolationnistes) que la conférence de l'Atlantique n'avait pas conduit les Etats-Unis « plus près de la guerre », qu'il n'y avait pas eu d' « engagements secrets », etc...

A chacune de ces déclarations, on sentait baisser le niveau de la confiance que Churchill avait communiquée à ses collègues, à son retour d'Argentia. L'effet de propagande produit par la conférence de l'Atlantique commençait à faire long feu. Churchill déclarait que l'inquiétude du Cabinet gagnerait inévitablement le Parlement, puis le peuple tout entier, et il ajoutait : « Je ne sais ce qu'il adviendra si l'Angleterre est seule à se battre, en 1942. »

Roosevelt et Hopkins savaient fort bien, l'un et l'autre, qu'en dépit de l'immense popularité de Churchill et de son influence sur les sentiments du peuple britannique, le courant d'opinion favorable à une politique d'apaisement, si fort à l'époque de Baldwin et de Chamberlain, persistait encore au sein d'une minorité, certes peu nombreuse, mais toujours puissante. Les appels à la « raison », qui avaient été lancés — et continuaient de l'être — par Rudolf Hess, auraient fort bien pu trouver des auditeurs sympathiques, en particulier à la Chambre des Lords.

Tout ce que pouvait faire Roosevelt, en réponse à la requête de Churchill demandant des preuves plus tangibles de la détermination des Américains, c'était de chercher à intensifier l'aide à la Grande-Bretagne « par tous les moyens, sauf la guerre ». La dépression de Churchill fut, d'ailleurs, de courte durée, car deux jours après le câble dont nous venons de parler, il en arriva un de l'Ex-Personnalité navale, à l'adresse du président. Churchill y relatait avec enthousiasme l'évolution favorable des événements en Iran, ce qui permettrait de multiplier les contacts avec la Russie dans cette partie du monde. Il demandait de l'aide pour transporter en Moyen-Orient deux nouvelles divisions britanniques, s'élevant à un total de 40.000 hommes.

La santé de Hopkins se remit à décliner à l'automne de 1941. L'administration du prêt-bail soulevait de multiples problèmes particuliers. La direction de la Production, organisme bicéphale (Knudsen-Hillman) avait disparu sans laisser de regrets, pour être remplacée par le Comité de répartition des priorités et fournitures, institution bouche-trou, supervisée par le vice-président Wallace, avec Donald Nelson comme directeur réel. Hopkins faisait partie du Comité et se décida à abandonner sa charge d'administrateur du prêt-bail. R. Stettinius junior fut choisi pour lui succéder.

On a dit qu'en 1914 les Français étaient préparés à faire la guerre de 1870 et qu'en 1939, ils étaient préparés à faire la guerre de 1914. On pourrait dire aussi justement qu'en 1941 les Américains étaient fin prêts à demeurer hors de la guerre de 1917

Le président rêve d'une vie tranquille

Même une fois libéré de la majeure partie des travaux du prêt-bail, il était encore accablé de responsabilités et de soucis et son caractère devenait de plus en plus difficile. Roosevelt était d'humeur bien plus égale, sinon il n'aurait jamais pu vivre aussi longtemps.

Le président semblait éprouver un sentiment de détente complète quand il parlait du passé ou de l'avenir — du sien propre surtout. Il lui arrivait d'évoquer, pendant des heures, les souvenirs de sa jeunesse à Hyde Park ou à Campobello, avant la première guerre mondiale, ou de s'étendre longuement sur ses projets de retraite, qui prévoyaient de multiples champs d'activité : par exemple, le lancement d'un journal de province, d'un genre tout à fait nouveau, la fondation d'un nouveau genre de collège, et même un nouveau genre de marchands de « hot-dogs » (!) en plein vent, au bord de grand-routes !

Le 9 octobre, Roosevelt demanda au Congrès de nouveaux amendements à la loi de neutralité, afin d'armer les navires marchands américains et de rendre à ces navires le droit de faire du commerce dans les zones de guerre. Il y eut, une fois de plus, des débats acharnés au Capitole, et la position du président devint même, à proprement parler, moins forte qu'elle ne l'était au mois de janvier précédent, quand on avait présenté le projet de la loi prêt-bail. Pendant que se déroulaient ces débats, les Allemands, eux, marchaient sur Moscou, avançant sur un front long de 600 kilomètres et à Tokio le cabinet Konoye, soi-disant modéré, démissionnait pour faire place au cabinet Tojo, ouvertement belliciste. Pour ajouter encore une ombre à ce tableau sinistre, les Allemands firent, pour la première fois, couler le sang américain dans la bataille de l'Atlantique : le 17 octobre, à environ 350 miles au sud-ouest de l'Irlande, une torpille atteignit le destroyer « Kearny » et onze membres de l'équipage furent tués. Quant au navire, il parvint péniblement à gagner le port de Reykiavik.

Le public reste indifférent

L'incident, en soi, ne provoqua pas grande émotion chez nous, où l'on a toujours considéré les militaires — matelots, soldats et surtout fusiliers marins — comme de rudes mercenaires qui ont délibérément choisi leur état, tout comme les agents de police et les pompiers et cet état comporte des risques. Le civil américain moyen n'éprouvait que fort peu ou pas du tout d'intérêt à l'égard des soldats ou des marins de carrière. Envers les mobilisés toutefois, son attitude était bien différente. C'étaient « nos garçons », qu'il fallait à tout prix préserver du danger. Comme à l'époque, il n'y avait pas de mobilisés dans la Marine, les attaques contre les destroyers ne provoquèrent pas un grand mouvement d'indignation populaire contre Hitler ; mais ce qui est vraiment extraordinaire c'est qu'elles ne provoquèrent pas non plus de vive indignation contre Roosevelt responsable d'avoir ainsi exposé nos navires. Le pays attendait, tout simplement, dans un état d'apparente apathie, comparable à celui du peuple anglais pendant la « drôle de guerre » : il attendait le Dunkerque qui le contraindrait à agir. Du fait qu'il se rappelait à quel point il s'était lui-même complu dans une dangereuse quiétude jusqu'à la chute de la France, le peuple britannique comprenait difficilement l'assurance de ces Américains, persuadés que « la guerre ne les atteindrait jamais ».

Le 17 octobre, le Président prononça son discours annuel du « Jour de la Marine », dans la grande salle de bal de l'hôtel Mayflower, à Washington. Ce fut, de loin, le discours le plus énergique qu'il eût jamais prononcé :

« On a commencé de tirer. Et l'Histoire dira qui a tiré le premier Au bout du compte, d'ailleurs, ce qui importera, ce sera celui qui tirera le dernier...

« Je le déclare ici, nous n'avons pas l'intention de nous laisser faire... »

Le « Reuben James » est torpillé

Paroles courageuses, mais qui ne modifiaient pas le moins du monde la situation. On comprend qu'elles aient été accueillies avec des rires moqueurs par les seigneurs de la guerre, à Berlin et à Tokio. Trois jours plus tard, un autre destroyer, le *Reuben James*, fut torpillé et coulé. Cent quinze membres de l'équipage périrent, ainsi que tous les officiers. Les familles en deuil pleurèrent leurs morts, mais dans le grand public, on parut témoigner un plus vif intérêt au match de football Armée contre Notre-Dame. Par une sorte de convention tacite, il était entendu que nul ne devait s'émouvoir si des navires venaient à être coulés par des sous-marins, parce que c'était cela qui nous avait amenés à faire la guerre la dernière fois.

Le 7 novembre, le Sénat accepta d'amender la loi de Neutralité, à la faible majorité de 50 voix contre 37 et, une semaine après, la Chambre votait les amendements, à la majorité encore plus faible de 212 voix contre 194.

Les cahiers secrets de Harry Hopkins ont été recueillis, mis en ordre et commentés par Robert E. Sherwood.

Madame

Un propos de...

« Je plains ceux qui n'éprouvent pas le réconfort de la musique, source de joies, elle est aussi le plus puissant dérivatif et la grande évasion de bien des chagrins. »

...Lucette DESCAVES

CONSEILS :

● pour décider vite

VOICI QUELQUES SUGGESTIONS D'APRES LES POSSIBILITES DU JOUR :

1. Soupe bretonne; 2. Salade de museau; 3. Macédoine de légumes en salade; 4. Bœuf braisé; 5. Epaule de mouton aux haricots; 6. Côtes de porc sauce tomate; 7. Saucisses de Francfort pommes frites; 8. Gâteau de Savoie.

● pour cuisiner mieux

SOUPE BRETONNE (une recette de Mme Pernelle). — Un beau merlan, deux grosses pommes de terre, un oignon moyen et un demi-litre d'eau par personne.

Nettoyez et parez les merlans, coupez-les en tronçons. Faites blondir les oignons coupés en quartiers dans du beurre. Ajoutez l'eau, puis les pommes de terre en morceaux, sel, poivre, bouquet garni. Portez à ébullition. Laissez cuire 15 minutes puis, sur les pommes de terre, posez les tronçons de poisson. Terminez la cuisson. Vérifiez l'assaisonnement. Versez le bouillon dans la soupière sur des tranches de pain grillé et servez à part poisson et pommes de terre.

HOROSCOPE

par M.-L. SONDAZ

Mercredi matin.— L'amour triomphe dès l'aurore. Il distribue à tous ses faveurs avec une préférence pour ceux qui sont nés dans les dix derniers jours du mois ou bien sous le Bélier (21 mars-20 avril), le Taureau (21 avril-20 mai), la Balance (23 sept.-23 oct.) et le Verseau (20 janv.-18 fév.). Ce dernier signe possède de nombreux atouts. Il doit jouer son rôle dans la vie avec confiance et sincérité. Compter sur les amis et les espérances se réaliseront. Offrir des violettes ou des pois de senteur et des parfums de fleurs mauves. Aimer dans la joie et le désir créateur.

Mercredi après-midi. — La jeunesse sera turbulente et défendra ses idées avec un enthousiasme persévérant. Elle ne doit pas se laisser guider par des chefs trop jeunes ayant plus de passion que de jugement et considérer que le monde au sein duquel elle agira un jour sera moins expérimental, moins aventureux que le nôtre et aura trouvé ses certitudes et un nouvel amour de la vie. Les allez, les volles, les mains sont leurs talismans.

● Il suffit d'y penser

Pour qu'un rôti de bœuf soit savoureux à point, on compte un quart d'heure de cuisson par livre. On ne l'arrose pas et on ne le sale qu'au sortir du four.

GAZETTE d'Amédée du Clou

CLAUDETTE COLBERT AUX U.S.A. ARROSE LES FLEURS DE FRANCE

NOUS avons reçu des nouvelles des Français d'Hollywood. Louis Jourdan a acheté un basset noir et feu ; il l'a baptisé « Movida ». Corinne Calvet (Calvay, en Amérique) s'est fait une légère entorse en essayant une bicyclette horizontale. Le metteur en scène Robert Florey a passé la revue des figurants pour une scène du film en costumes qu'il réalise. Il s'est arrêté devant un beau visage de mousquetaire et a tiré sur sa moustache d'un geste coléreux en disant : « J'avais interdit les postiches ! »

Le pseudo-figurant était le chef machiniste et ses pseudo-moustaches postiches étaient vraies. Enfin, Claudette Colbert, plus que toute autre, se languit terriblement de sa ville natale, Luneville, et de la famille Chauchois, la sienne. Des parents lui ont envoyé de la terre de France par la poste. Elle en a empli trois petits pots de porcelaine de Limoges et a planté des bleuets dans l'un, des marguerites dans le second et des tulipes dans le dernier. Lorsqu'elle reçoit des visiteurs, elle n'oublie jamais de leur « faire visiter » ce jardin à la française.

● Le 41e fauteuil (de cinéma).

Maurice Chevalier continue activement sa campagne académique. Visites et déjeuners se succèdent journellement. Mais, après avoir refusé de tourner en Amérique, il vient d'accepter de refaire un film avec Marc-Gilbert Sauvajon. Celui-ci, dont le titre est *Malomme*, sera, comme pour leur précédent film, *Le Roi*, scénariste et metteur en scène. Maurice jouera le rôle d'un clochard. En vue de son film, il a commencé à se faire entièrement refaire les dents.

Ses amis (des temps anciens) l'appellent « Mo-mo-les-crocs-neufs ».

● Nouvelles parlementaires (inédites).

Une nouvelle injure, d'ailleurs non enregistrée par les sténographes et par suite ne figurant pas dans le compte rendu des débats au « Journal officiel », a été lancée samedi matin à la Chambre :

— Buveur de Coca-Cola !

On n'a pu localiser ni identifier exactement l'auteur de cette apostrophe lancée à M. Michelet. Mme Jeannette Thorez, née Vermersch est fortement soupçonnée.

La veille, au moment où le groupe communiste faisait de l'obstruction en scandant « chéquards-à-vos-chèques !», un député de la droite s'est levé et a lancé en guise de contre-offensive : « Rou-blards-à-vos-roubles ».

L'abondance des matières nous oblige à remettre à demain la suite des Mémoires du commissaire Bascou.

Un pathétique roman du chirurgien américain Frank G. SLAUGHTER

AFIN QUE NUL NE MEURE

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS. — *Après son mariage avec Ann Trent, Ran Warren, chirurgien pauvre, mais sujet d'élite, est venu vivre à Farmington où son caractère droit et intransigeant lui a procuré pas mal de déboires. Entre temps, une loi a été votée qui met les médecins sous le contrôle de l'Etat. Ran qui a longtemps rêvé à cette réforme ne l'a cependant pas accueillie de gaité de cœur car il a deviné tous les inconvénients d'un projet trop activement réalisé. Il a été désigné pour prendre à Stoneville un poste de médecin, car sa qualification de chirurgien lui a été refusée.*

55. — Une nouvelle étape dans sa carrière

LA pluie coulant sur le pare-brise s'y figeait en une mince feuille à travers laquelle filtrait une lumière réfractée qui déformait les enseignes, si bien que les choses extérieures prenaient l'allure des images folles qui hantent le cerveau des schizophréniques. Pelotonnée dans le coin de la voiture, Ann frissonnait.

Elle leva les yeux vers les montagnes qui les encadraient à droite et à gauche, tandis qu'ils longeaient l'étroit ruban glacé de la rivière. Elles devaient être bien belles au printemps, ces montagnes, avec le vert de l'herbe et des arbres, les couleurs éclatantes des rhododendrons, et, haut dans le ciel, la blancheur des cornouillers. Pour l'heure, elles étaient blêmes et menaçantes ; des pointes de rocher gris projetaient leurs sombres escarpements, et la neige enveloppait les pics.

Ran, silencieux depuis quelques minutes, s'inquiéta : « Froid ? »

— Pas très, répondit joyeusement Ann. « Dieu merci pour mon manteau chaud. »

— Nous serions sages de nous mettre bien avec le Ciel, dit-il aigrement. Il m'offre pour le restant de mes jours l'aimable et brillante perspective de colporter des comprimés d'aspirine et des pilules d'aloès.

Elle se pencha vers Ran et posa son visage contre le tweed rugueux du pardessus. De sa main libre, il lui prit les doigts et les serra très fort. « Pardon !... » dit-il, au bout d'un moment.

★

LA ville fut sur eux avant qu'ils s'en fussent rendu compte. Guère plus que quelques rues transversales se détachant d'une voie commerciale unique bordée des habituelles « drugstores », épiceries, églises, et terminée par un minable tribunal en briques rouges. Réplique — tirée à des centaines d'exemplaires répandus un peu partout — de nombreuses villes déjà traversées au cours de l'après-midi. Le seul signe distinctif qui la caractérisât était le panneau décoloré par les intempéries, placé sur la grand'route, à l'entrée de la cité : ADSON (commune). Pop. 3.500 h.

— Le Docteur Wade ?

L'employé, derrière le crasseux pupitre de l'hôtel, se gratta le crâne : « Ah ! oui ! c'est le nouvel officier médical du district. Vous le trouverez au tribunal. »

Ran considéra l'amère logique des faits : la médecine, déchue des hauts lieux de la science, avait désormais son siège au tribunal. Il n'eut pas de peine à trouver le bureau. Une inscription fraîchement peinte sur une porte de verre dépoli, le guida : *Ministère Fédéral de la Santé : C.-W. WADE (Officier médical du district).*

L'homme assis là était formidable. Quand il se leva, sa panse s'épanouit généreusement sur la table, paraissant toute satisfaite et reconnaissante de n'avoir pas à supporter son propre poids. Quand il sourit, ses yeux se retirèrent tout au fond de ses joues rouges et rebondies, puis, comme il écarquillait les paupières, lui sortirent de la tête en pétillant joyeusement.

Ran s'informa : « Docteur Wade ? »

Le poussah hocha la tête : « Lui-même. »

— Je suis le docteur Warren, et voici ma femme.

Wade tonitrua : « Enchanté de vous connaître, Docteur Warren. Et vous de même, Mrs. Warren. Vous attendais. »

Il leur serra la main à tous deux, menaçant de les engloutir dans une cordialité aussi débordante que sa propre masse.

— J'ai essayé de faire rétablir ma classification, expliqua Ran. Je suis en réalité chirurgien.

— Ça dépasse tout ce qu'on peut imaginer, ce qu'il y a de chirurgiens aujourd'hui ! s'exclama Wade en rigolant. Aucun de vous autres jeunes gens ne veut s'installer dans la médecine générale. Trop épatant, la médecine générale. Ai fait ça moi-même pendant vingt-cinq ans. Dans les mines.

Ran, à part lui, se disait qu'il en avait bien l'air : produit typique et bedonnant du système de la médecine « sous contrat ».

— Mon poste est-il ici même, en ville, Docteur Wade ?

— Non. (Le gros homme sourit à nouveau.) Un excellent poste pour vous. A Stoneville. Six milles plus loin. Il y a déjà là un homme très bien, le Dr Porter. Vous aimerez beaucoup le Dr Porter. Vous et lui vous entendrez très bien.

— L'hôpital est ici, n'est-ce pas ?

Wade acquiesça d'un signe de tête et d'un ronronnement :

— Et même un beau petit hôpital. Vous souhaiterez certainement rencontrer le chirurgien, puisque la chirurgie vous intéresse. Le docteur Branch est un as. Opérateur heureux. Réussit à merveille. Anciennement dans l'armée.

— Aurai-je à suivre les cas qui seront hospitalisés ?

— Bien sûr. Bien sûr. Nous avons une belle équipe de médecins à l'hôpital. Coopéreront avec vous au mieux. (Le Dr Wade consulta sa montre.) Fichtre ! Cinq heures déjà ! (Il rayonna.) Moment de fermer la boutique pour aujourd'hui. C'est ce qu'il y a de bien quand on travaille pour le gouvernement : heures régulières et définies.

(Parle pour toi ! pensa Ran. Mais nous ? Nous, tous les autres, qui devons être à la disposition nuit et jour et nous rendre à l'appel de n'importe quelle colique ou crampe d'estomac ?)

— Eh bien ! fit Wade, vous pouvez gagner Stoneville ce soir même. Le dispensaire est à côté de la pharmacie. Le Dr Porter sera là demain matin pour vous mettre au courant.

Tandis qu'ils descendaient l'escalier du tribunal, Ann souriante, interrogea son mari :

— Comment te plaît ton nouveau supérieur ?

Ran grimaça un sourire :

— Serais navré pour lui qu'il lui arrivât quelque chose dans le ventre ! Je ne saurais vraiment pas s'il faut opérer ou faire exploser.

★

IL faisait nuit lorsqu'ils atteignirent Stoneville. Juste après la limite de la ville, une enseigne déjetée portant le mot TOURISTES, brimbalait à un poteau planté dans une pelouse. La maison derrière la pelouse était une construction irrégulière au toit couvert de bardeaux. Ran frappa à la porte. Une petite femme à cheveux gris lui sourit dans la lumière incertaine.

— Pourrions-nous avoir une chambre pour la nuit ?

— Oh ! vous êtes des touristes ? Il n'en vient guère par ici, mais je garde toujours une chambre prête en cas !

Le confort vieillot de la chambre était reposant pour des corps fatigués. L'hôtesse, Mrs Field, était, ils l'apprirent bientôt, veuve d'un contremaître tué par un éboulement de mine. Ils se sentirent tous deux plus dispos après le repas chaud qu'elle leur servit, veillant sur eux avec des soins de mère de famille. Sa joie d'avoir quelqu'un à qui parler était pathétique.

— Ainsi donc, vous êtes le nouveau docteur du gouvernement, dit-elle lorsque Ran repoussa son assiette. Vrai ! les choses changent !

— Les gens d'ici sont-ils contents à la perspective de n'avoir plus de note de médecin à payer ? demanda Ann.

— Oh ! Seigneur ! D'aussi loin que je me souvienne, il n'y a jamais eu de notes de médecin à payer ici. Les compagnies organisaient cela. Bien sûr, il y avait des gens à qui ça ne plaisait pas. Ils avaient l'impression de ne pas en avoir pour leur argent. La plupart du temps, le docteur se contentait de leur laisser une bouteille de médecine. Maintenant, on raconte que les docteurs du gouvernement ne vaudront même pas ceux des compagnies ! On dit qui si on n'était déjà pas bien soigné en payant, on le sera encore moins en ne payant pas.

Ce point de vue ne manquait pas de logique, pensait Ran, en quittant la douillette petite pièce où un poêle minuscule bondissait presque sur ses pieds de fonte, tant il mettait d'ardeur à chauffer.

— Ouille ! s'exclama-t-il lorsque, se mettant au lit, il sombra dans la profondeur d'un matelas de plumes. Ça fait longtemps que je n'ai pas dormi dans un de ces machins-là !

— Par une nuit aussi froide, c'est bien agréable, dit Ann qui éteignit la lumière. Elle était contente qu'ils fussent tombés chez la douce petite Mrs. Field, dans sa maison tiède comme un nid. Peut-être pourraient-ils y demeurer quelque temps ? Peut-être Mrs. Field serait-elle contente de les avoir comme pensionnaires ? Peut-être le confort familial des profonds fauteuils de la salle du bas et l'ardeur du petit poêle aideraient-ils Ran à oublier sa déchéance ?

Le lendemain matin, le temps était clair mais toujours glacial, lorsque Ran se mit en route pour le dispensaire. Stoneville était une communauté peu nombreuse étendue néanmoins. Il y avait un drugstore et deux postes d'essence. Le reste était un éparpillement de maisonnettes, le long de la route et aux flancs escarpés des montagnes, parsemées de puits de mines et de crassiers qui limitaient de façon précise et irrévocable deux côtés de la ville.

Le dispensaire était installé dans une ancienne épicerie. Sur la façade, une enseigne fraîche : *DISPENSAIRE DE STONEVILLE. (District médical n° 10.)*

(*A suivre.*)

(*Toute reproduction, même partielle, interdite. Copyright 1950 by « Les Presses de la Cité ».*)

Paris-presse *Savoir vite...* — L'ACTUALITÉ A LA PORTÉE DE TOUS — Aujourd'hui *L'automobile*

OBLIGATOIRE A PARTIR DU 1er AVRIL LA LAMPE JAUNE CONSTITUE UN PROGRÈS de sécurité considérable

par Charles FAROUX

LE moment semble opportun pour rappeler que, dès le 1er avril prochain, l'emploi de la lumière jaune sera obligatoire pour leur éclairage nocturne. Surtout, qu'on n'espère point de sursis, comme ce fut le cas récemment pour ces « catadioptres » — réflecteurs simples, dont on imposa l'application à l'arrière des automobiles à dater du 1er janvier dernier — alors que l'industrie n'était pas en mesure de nous les fournir.

Les lampes jaunes sont familières à beaucoup d'automobilistes expérimentés: on les trouve couramment dans le commerce. Elles étaient, avant guerre, d'emploi quasi général chez nous. Cependant, les « occupants » de 1940 à 1944 n'aimaient pas laisser aux Français le moindre élément de supériorité. On revint, de nécessité, à la lumière blanche. L'expérience ne fut pas heureuse.

C'est un fait bien connu qu'à propos du moindre détail concernant les concepts de la voiture et son équipement, les automobilistes n'aiment pas revenir sur une position acquise. Ils acceptent l'idée de n'avoir aucune compétence particulière, car il ne s'agit pas de questions familières; ils consentent qu'on ne les regarde pas comme techniciens du moteur et de la transmission, de la suspension ou du pneumatique; ils ne revendiquent pas de connaissances spéciales en ce qui touche l'appareillage électrique, la mesure de l'extincteur ou de la portée du son (pour les avertisseurs) et n'ont pas à prendre souci des problèmes délicats du photomètre.

Cependant, dès qu'on passe au particulier, ce ne sont qu'affirmations passionnées, définitives, d'ordre seulement personnel, comme si l'application d'un phénomène physique était ou pouvait être une question de goût.

Que de fois on m'a objecté: « Vous ne me ferez jamais croire que la lumière jaune est plus efficace. MOI, j'aime mieux la lumière blanche... »

Eh bien! puisque la lumière jaune est désormais obligatoire, espérons que ces... attardés comprendront qu'on ne s'y est point résolu sans bonnes raisons et sans y avoir été déterminé, en haut lieu, par les personnes les mieux qualifiées.

Gains de 4,5 0/0 à 25 0/0

Il existe une commission internationale de l'éclairage qui avait tenu, avant guerre, son dernier congrès en Hollande, à Scheveumgne; elle a repris ses travaux à Paris, du 29 juin au 7 juillet 1948. La sous-commission de l'éclairage des automobiles avait comme rapporteur un Italien. Parmi ses membres français, il faut citer MM. Marchal et Cibié, nos deux grands spécialistes, M. Weill, président de notre commission des projecteurs, Magne et Devaux (Société Auto-Lampe), etc., que de nombreux membres étrangers (Etats-Unis, Angleterre, Hollande, Belgique).

M. R. Feifer, délégué tchécoslovaque, intervint dans la discussion pour souligner les avantages de la lumière jaune, surtout dans le brouillard, et considère que so emploi doit être absolument obligatoire.

On procéda, dans la nuit du 6 juillet 1948 (bois de Meudon à des essais comparatifs. Le délégué hollandais, Dr Zwikker (société Phillips), et le délégué américain, Val Ropar (de la Senechal Electric), voulurent bien expérimenter eux-mêmes.

Et voici ce qui fut constaté :

En circulation « sans éblouissement », pour des distances de 100 à 120 mètres, la lumière jaune donne sur la lumière blanche un gain de 4,5 à 4,7 p. 100.

Est-ce assez convaincant ?

En circulation « avec éblouissement » (voiture pleins phares venant en sens contraire), pour des distances de visibilité entre 60 et 85 mètres, l'avantage de la lumière jaune va de 18 à 25 p. 100.

Après quoi, le délégué américain faisait connaître qu'on se proposait, outre-Atlantique, de recommencer toutes les études et recherches.

Concluons sur une note plus intéressante encore. La victoire de la lumière jaune, c'est une victoire de la technique française.

Bien mieux : les créateurs de la lampe jaune (ampoules en verre au sulfure de cadmium, MM. Monnier et Mouton, considérant qu'il s'agit d'un considérable progrès de sécurité, ont délibérément abandonné tous leurs droits, autorisant tous les spécialistes à fabriquer des lampes jaunes.

On ne dira pas, cette fois, qu'il s'agit d'une « combine ».

Deux voitures françaises sur trois actuellement fabriquées, sont équipées en série avec des projecteurs

CIBIE

ce qui est bien la preuve de la supériorité de cette marque

TOURISME 13 et 20 cv. — CAMIONS 2 T. utiles

HOTCHKISS

Concessionnaire

TH. BUFFARD

23 et 25, R. Dumeril, PARIS (13e)

Tél. : GOB. 43-84 et 43-27

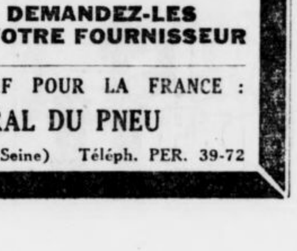
ESSAIS • VENTE A CRÉDIT

POUR VOTRE AUTO

LAMPE NORMA

A AMPOULE SELECTIVE JAUNE

DEMAIN... ne manquez pas



le tirage de la 10e tranche de la LOTERIE NATIONALE

Firestone

est en mesure de livrer sans délai

TOUTES DIMENSIONS DE PNEUS

TOURISME, centimétriques pouces et superballons : 12×45, 13×45, 14×45, 130×40, 140×40 150×40, 160×40, 135×400, 145×400, 155×400, 165×400, 400×15, 450×17, etc...

POIDS LOURDS et autres catégories : 7.50×20, 9.00×20, 11.00×20, etc...

DEMANDEZ-LES A VOTRE FOURNISSEUR

CONCESSIONNAIRE EXCLUSIF POUR LA FRANCE :

SERVICE GENERAL DU PNEU

12, Boul. Bineau, LEVALLOIS (Seine) Téléph. PER. 39-72

AU RENDEZ-VOUS des Amoureux de St Martin

Il suffisait hier de nous reconnaître et de nous séparer avenue des Ternes pour gagner l'imper quotidien offert par « Paris-presse ». Les anciens gagnants étaient donc exclus et c'est un néophite, M. Jacques Christinel, 4, rue Sauffroi, qui a gagné le Caribou quotidien.

Aujourd'hui mardi nous vous donnons un rendez-vous géométrique. Nous serons avenue des Ternes ou à peu près, dans un triangle entre un cube, un cylindre et un prisme hexagonal. Le Caribou sera pour la première personne qui nous séparera.

Quel sourire attirant... Mais quel dentifrice !

Préféré des jolies femmes, le fameux dentifrice "Chewing-Gum" doit son succès :

— à son goût délicieux : celui du meilleur chewing-gum; — à sa mousse onctueuse et abondante: 30 fois son volume ! — à sa formule nouvelle "supernettoyante" au glycéro-laurate atomisé.

Pâte blanche — et pour les élégantes : pâte rouge.

DENTIFRICE Chewing-gum de Christian MERPY

Assassin de son beau-père, l'ingénieur Marc Fleurot comparaît aujourd'hui devant les Assises de la Seine

"Mon beau-père m'a traité de voyou : je l'ai étranglé"

(Compte rendu d'audience de MAITREPIERRE)

DEPUIS longtemps, la Cour d'assises n'avait connu pareille affluence et si élégante. La famille Fleurot a de belles relations !

Mais l'accusé n'a pas un regard pour cette foule, venue pour le voir juger. De taille moyenne, mince, Fleurot est assez joli garçon avec son visage régulier, son teint mat et ses yeux sombres auxquels des lunettes myope donnent une apparence de tendresse.

Il écoute la lecture de l'acte d'accusation avec un malaise visible.

Et, à mesure que se poursuit l'interrogatoire de M. le président Fournier, auquel il ne répond que d'une voix faible, cet air de malaise devient une véritable grimace de souffrance.

On parle d'argent. On parle beaucoup d'argent dans cette affaire, où tout le monde semble en avoir en grande quantité.

A 35 ans, Marc Fleurot gagnait environ un million et demi par an. Et il possédait un nombre considérable d'actions des établissements industriels dont il était le fondé de pouvoir.

Mariage riche...

En 1944, un an après être devenu veuf — sa femme mourut accidentellement — il épousa Mme Jacqueline Guibert-Augé, elle-même divorcée. Mariage riche, vie mondaine. Le vieux M. Augé, père adoptif de la jeune femme et second mari de sa mère, jouait le rôle du grand-père gâteau. Tout le monde était en somme heureux, mais l'arrivée de Mlle Rochas, la trop jolie nurse suisse, bouleversa cette vie confortable et douillette.

— Votre beau-père s'est épris de la nurse, dit M. Fournier. Vos rapports avec lui sont rapidement devenus impossibles. Et, dès juin 1948, l'idée d'un meurtre semble être née en vous. Vous avez dit à votre femme : « Ton père pourrait avoir un petit accident d'auto... Fais attention ! »

Fleurot proteste :

— Nous avions, dit-il, ma femme et moi, eu de fréquentes discussions au sujet de son beau-père. Ma femme était devenue extrêmement nerveuse. Elle parlait même de se cuicider. Si bien qu'un jour, au comble de l'exaspération, je lui ai dit : « Si quelqu'un d'entre nous doit disparaître, ce n'est pas toi, c'est ton beau-père. »

Liaison d'un soir

L'accusé donne cette explication d'une voix douce et c'est de la même voix douce qu'il confesse que la liaison d'un soir avec Mlle Rochas fut une... tentation non préméditée.

— Elle habitait depuis trois mois chez nous, dit-il. C'était une jolie fille. A ce moment, j'étais seul avec elle à Paris, ma femme étant en Bretagne avec les enfants. C'était un samedi soir. J'ai pensé que je passerais quelques heures agréables...

Mais comment les lettres auxquelles cette liaison donna lieu tombèrent-elles entre les mains de Mme Fleurot ?

— Accident, affirme Me Naud, le défenseur de l'accusé.

— Mais c'est Fleurot lui-même qui les a envoyées à sa femme, interrompt M. l'avocat général Raphael. Pourquoi ?

Me Naud insinue que les explications machiavéliques de Fleurot n'étaient, au fond, destinées qu'à panser l'amour-propre de sa femme, blessée en découvrant qu'elle avait une rivale.

Toujours l'argent...

Et l'on reparle d'argent. Le ménage Fleurot, qui habitait avenue de Villiers, et M. Augé, qui habitait rue Ampère, avaient l'intention d'échanger leurs appartements. Il y eut des discussions au sujet des meubles.

Cependant, l'accusé nie que ce soit une question matérielle qui ait provoqué la tension entre lui et son beau-père.

— J'étais exaspéré contre lui, dit-il, mais plutôt pour des raisons sentimentales, car, au point de vue matériel, je n'avais aucune inquiétude.

— Qu'appelez-vous des raisons sentimentales ? demande l'avocat général, M. Raphael.

— Les difficultés énextricables dans lesquelles l'attitude de mon beau-père et sa liaison avec Mlle Rochat avaient plongé notre ménage. Jamais il n'a voulu reconnaître qu'il en était la cause. Il n'était l'évidence.

— Mais pourquoi, s'étonne le président, habitiez-vous, pendant ces vacances du mois d'août 1948, chez votre beau-père absent alors que vous étiez seul à Paris ? Vous aviez votre appartementu ?

— C'est ma femme qui avait décidé cela pour des raisons de service.

La conversation tourne mal

M. Augé, qui n'avait probablement pas été prévenu, fut très mécontent de trouver son gendre dans son lit quand il rentra de voyage, le 19 août. Ce qui n'empêcha pas Fleurot de venir voir son beau-père au moment du dîner pour « parler affaires ». Cette conversation se termina assez mal.

Il revint, une fois encore, dans la soirée, entrant avec les clés qu'il avait de l'appartement.

La discussion tourna encore plus mal.

« Mon beau-père m'a appelé voyou, bandit, il était fou furieux. Alors, j'ai senti une espèce d'explosion en moi. Il m'avait suivi dans la cuisine. J'aurais pu m'en aller, mais je lui ai fait face : il me menaçait d'un marteau, je l'ai fait tomber et je suis tombé avec lui.

Les deux hommes, luttant enlacés sur le sol, cherchèrent mutuellement à s'étrangler, mais l'homme de 37 ans était le plus vigoureux : ce fut lui qui étrangla son beau-père, après l'avoir d'ailleurs frappé à plusieurs reprises avec le marteau.

Et les serrures qui empêchèrent le meurtrier de quitter l'appartement où il venait de tuer ?

« J'étais affolé, je n'ai pas su les manœuvrer. »

PARIS

comme il va

LE SAINT DU JOUR

Saint-Jean-de-Dieu

BERGER, SOLDAT, ROMANICHEL, INFIRMIER, MARCHAND DE BOIS, AMOUREUX

Jean Cuidad est né en 1495 au Portugal. Famille d'artisans. Un prêtre passe. Jean le suit. On le recherche en vain. Sa mère en meurt. Berger quelque part. Son patron lui donne sa fille en mariage. N'en veut pas, s'en va, s'engage dans l'armée. Pour un peu on le pendait. Redevient berger. Le patron lui redonne sa fille en mariage. N'en veut pas. Est ébranlé parce qu'on soigne mieux les chevaux et les poules que les pauvres. Passe au service des pauvres. Les porte sur son dos. Les pauvres retrouvent le sourire. Un gosse le surnomme Jean de Dieu. Il va vendre des images, de porte en porte, et dit le rapport au sujet de Dieu et de la sainte Vierge. A Grenade, entend un sermon formidable. Crie « Miséricorde ! Miséricorde ! » dans les rues. Arrêté. Battu. Continue à crier « Miséricorde ! » On le délivre. Il a compris qu'il était fait pour les pauvres. Fonde avec rien une maison pour eux. Mendie pour eux. Il en vient de plus en plus. Est secondé par toutes sortes de miracles. Ne s'repose pas une seconde. Mourant, il se relève pour sauver un homme qui allait se pendre. Il meurt enfin le 8 mars 1550, ayant bouleversé l'Espagne, et craignant de n'en avoir pas assez fait.

L'ENFANT DE CŒUR.

QUE FEREZ-VOUS DEMAIN ?

Les programmes ci-dessous sont donnés sous toute réserve. Il est possible, en effet, que par suite de la grève des transports, certaines manifestations soient annulées, ou reportées ultérieurement.

Inauguration

Musée des Monuments français, de 21 h. à 23 h. 30 : **Inauguration de l'exposition : « L'Art médiéval yougoslave ».**

Expositions

Grand Palais, de 10 h. à 23 h. : Salon des Arts ménagers.

Musée National d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, de 10 h. à 17 h. : Christian Bérard. — Musée de l'Orangerie, de 10 h. à 17 h. : Le dessin français, de Fouquet à Cézanne. — Petit Palais, de 10 h. à 16 h. : Les chefs-d'œuvre de la peinture française du musée du Louvre.

Salle de Floriculture, 84, rue de Grenelle : Exposition de plantes bulbeuses fleuries, en provenance de Hollande.

Concerts

Salle Pleyel, 21 h. : Alfred Cortot.

Salle Gaveau, 21 h. : Mary Costes.

Ecole Normale, 78, rue Cardinet, 21 h. : Cercle musical de Paris : avec A. Mezarès et M. L. Flet.

Salle Erard, 11, rue Paul-Lelong : Concert public radio. Le groupe « Zodiaque », orchestre André Girard : avec Le March'Adour.

Oratoire Louvre, 147, rue Saint-Honoré, 21 h. : Concert spirituel Passion Saint-Mathieu (J.-S. Bach).

PARIS express

Le temps qu'il fera :

AUJOURD'HUI :

Beau temps, généralement peu nuageux. Vents faibles de secteur Est. Température sans grand changement.

■ **JOSE SOTO SUAREZ**, l'un des agresseurs de l'agent Neufcourt, tué à la rue de Crimée, est revenu sur les aveux qu'il avait faits hier. « Je n'y suis pas mêlé », dit-il. Il est tout de même écroué sous l'inculpation d'assassinat.

■ **SIX ANS DE TRAVAUX FORCES** à Marc Boirre, qui tenta de tuer sa femme en la jetant dans l'étang de Ville-d'Avray.

■ **LE PROCES DU G.I. Edelbaum**, assassin de « Lily la Hongroise », se poursuit au Cherche-Midi. Verdict ce soir vraisemblablement.

■ **LA COUR D'ASSISES DE LA SEINE** a condamné à cinq ans de réclusion Louise Bayonne, 21 ans, qui, en compagnie de Simone Molter, attaqua une septuagénaire d'Epinay-sur-Seine, Mme Level, qui l'avait élevée.

LE 2e SALON DE LA PHOTO et du cinéma d'amateur ouvrira ses portes vendredi, à la porte de Versailles.

PREMIER ARRONDISSEMENT

PAR SUITE DE L'IMPRUDENCE D'UN FUMEUR, incendie, hier soir, dans un bureau occupé par le Conseil de l'Europe, 8, place Vendôme. Dégâts peu importants.

Ve ARRONDISSEMENT

PLACE MARCELLIN-BERTHELOT une auto conduite par M. Henri Renard, 39, rue Fascal, monte sur le trottoir et renverse Mlle Suzanne Brillot, 16 ans, demeurant chez ses parents 42, rue des Fosses-Saint-Bernard, qui, grièvement blessée, est à l'hôpital Cochin.

PROVINCE

UN BEBE DE VINGT ET UN MOIS, le petit Denis Chatelain, tombe accidentellement dans une bassine d'eau bouillante à Boissise, près de Melun, et succombe à ses brûlures.

SECRETAIRE DU PARQUET de Châteauroux, M. Téodon est inculpé de détournements de documents. Pour sa défense, le secrétaire prétend qu'il avait simplement emporté des dossiers chez lui pour avancer son travail.

ETRANGER

SERETSE KHAMA, roi de la tribu des Bamagwato du Bechouanaland, qui a épousé la « reine blanche », une dactylo londonienne, ne pourra, sauf permission spéciale retourner dans son pays avant cinq ans.

UNE PLAQUE COMMEMORATIVE a été apposée ce matin dans les locaux du service d'information des Etats-Unis, à Prague, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Thomas Masaryk, premier président de la République tchécoslovaque, en présence du personnel diplomatique américain à Prague.

A minuit...

QUESTION DE CONFIANCE SUR LA REPRESSION DU SABOTAGE

LE débat fleuve provoqué par l'obstruction communiste sur le projet relatif à la répression des actes de sabotage contre la défense nationale reprend à minuit sur des bases réglementaires nouvelles.

Grâce à la substitution d'un texte à un autre — ils ne se différencient guère, naturellement — et grâce à la question de confiance posée dans les formes constitutionnelles, le débat va renaître sous des aspects moins sombres.

Chaque député dispose bien de cinq minutes pour expliquer son vote — et ces cinq minutes en font souvent dix ou quinze — mais l'Assemblée peut à tout moment décider la clôture des explications de vote.

COLLISION DE MOTOS A ASNIERES : 1 mort, 1 blessé

Deux motocyclistes ont été, hier soir, victimes d'un accident de circulation, quai Aulagnier, à Asnières. L'un d'eux, M. Deblicquy, âgé de 50 ans, demeurant 4, chemin du Fond-de-la-Noue, à Villeneuve-la-Garenne, a succombé à ses blessures.

L'autre, M. André Raulet, 35 ans, demeurant 29 *ter*, rue Louis-Calmel, à Gennevilliers, a été transporté à l'hôpital Beaujon ; son état est très grave.

Trois gangsters, deux comptables...

HOLD UP à Clichy : 870.000 francs

Il était 9 h. 30, M. Marcel Caradec, 44 ans, comptable de la Société Calou et Cie (fabrique de tissus caoutchoutés), 8, rue Kloch, à Clichy, s'apprêtait à franchir le porche de l'immeuble de la Société, en compagnie de M. Pierre Devernois, paveur, quand il fut entouré par trois hommes qui, brandissant, en direction des deux employés, leur revolver.

— Pas un geste et pas un mot, sinon nous tirons, cria l'un des bandits.

Un des gangsters arracha les sacoches que portaient MM. Caradec et Devernois, sacoches dans lesquelles étaient des liasses de billets de mille francs que le comptable et le paveur étaient allés chercher quelques instants auparavant dans une banque de Clichy, afin d'effectuer la paie du personnel de la Société.

Jugeant que toute résistance était inutile, MM. Caradec et Devernois ne firent aucun geste pour empêcher les gangsters de s'emparer des 870.000 francs contenus dans les sacoches.

Dès qu'ils furent en possession de l'argent, les trois bandits montèrent précipitamment dans une traction avant arrêtée à proximité et qui démarra aussitôt en direction de la place de la Mairie.

Il fut impossible aux deux employés de relever le numéro de la voiture.

Dès que le commissaire de Clichy fut mis au courant de l'agression, il mit aussitôt en branle le dispositif de sécurité. Mais jusqu'à présent, toutes les recherches entreprises sont demeurées vaines.

M. Caradec n'a pu fournir qu'une description assez vague des agresseurs.

POUR LES BEAUX YEUX DE LA "MOME POIREAU"

il tira sur son rival et se fit mendiant...

On arrête le séducteur et la « séduite » (consentante)

LES inspecteurs Grisard, Rodellec et Vennegues de la première brigade mobile, ont arrêté hier Jean Le Mezec, 28 ans, se disant romancier, et sa maîtresse, Yvette Poireau, 26 ans, dite la « môme Poireau », tous deux recherchés pour tentative de meurtre sur la personne de François Lopez, dit « Francis », blessé d'un coup de revolver, au Bois de Boulogne, le 5 mai dernier.

Le Mezec, qui fut arrêté à l'hôtel où il était descendu en compagnie de sa maîtresse, 67, rue Baudricourt, avait fait la connaissance d'Yvette Poireau en février 1949. Celle-ci se livrait à la prostitution du côté de la place Pigalle, et son « protecteur » attitré était Francis Lopez.

Le Mezec n'eut aucun mal à séduire Yvette et celle-ci quitta Lopez pour venir habiter avec son nouvel ami, 4, rue Tardieu.

Lopez prit mal la chose... Et, rencontrant son rival boulevard Rochechouart, il lui réclama 3.000 francs comme dommages et intérêts. Le Mezec refusa. Lopez se jeta sur lui et réussit à lui prendre sa gabardine. Le Mezec dut se retirer en laissant cette caution à son rival malheureux, mais il décida de lui faire payer cher cette agression !

« Es-tu un homme - »

Il le provoqua dans la rue et lui dit :

— Si tu es un homme, rendez-vous ce soir, allée de Longchamp.

Lopez se déclara d'accord et, en effet, le soir, les deux hommes se retrouvaient allée de Longchamp. Le Mezec était accompagné d'Yvette Lopez avait emmené, comme témoin, un garçon du nom d'Yves Tiesse.

Le Mezec, sortant brusquement un colt de sa poche, tira sur Lopez qui, atteint au genou assez grièvement, s'écroula.

Yvette et son nouvel ami prirent alors la fuite dans les taillis tandis qu'attirée par la détonation, une patrouille d'agents motocyclistes ne tardait pas à découvrir le blessé qui fut transporté aussitôt à l'Hôtel-Dieu.

Pour vivre

Le couple vécut, alors, d'hôtel en hôtel. Pour vivre, le romancier (sic) avait acheté un matériel d'imprimerie et fabriquait des fausses cartes d'identité.

Par la suite, il créa une société fictive qu'il intitula pompeusement « Caisse de Crédit Commercial du Nord », mais, là encore, les affaires ne marchaient pas.

En fin de compte, se déguisant en mendiant et se faisant passer pour un aveugle, il sollicita la charité de passants, sur le pont de l'Alma. Le travail n'était pas compliqué et Le Mezec déclara aux policiers que « c'était la seule chose qui lui avait véritablement rapporté ». En effet, il se faisait environ 40.000 francs par mois.

LA BONNE D'UN DENTISTE ATTAQUÉE

500.000 francs enlevés

Trois hommes frappaient hier soir à la porte de l'appartement de M. Poujade, chirurgien-dentiste, 11, rue Stéphane-Mallarmé. La bonne, Mlle Tisselin, avant ouvert, fut aussitôt bâillonnée et ligotée.

Les trois bandits fouillèrent l'appartement et prirent la fuite en emportant des bijoux estimés à 500.000 francs.

UN ENFANT TOMBE DANS LA SEINE

Non loin du domicile de ses parents, 14, quai d'Orléans, le jeune Michel Brouilland, 9 ans, est tombé accidentellement dans la Seine.

Il pût être sauvé par M. Roger Quérou, demeurant, 58, boulevard de l'Hôpital. Après avoir reçu des soins, l'enfant et son sauveteur ont pu regagner leur domicile.

Dernière heure financière

BOURSE DE PARIS

Reprise technique du terme

Le marché du terme a enregistré une reprise d'ensemble, — plus vive au Parquet qu'à la coulisse. Il s'agit, en réalité d'une reprise technique. Il y a eu des rachats du découvert.

Cette reprise a été surtout marquée dans les compartiments des rentes et des valeurs françaises. Les valeurs étrangères se sont montrées indécises, parfois franchement lourdes.

Le marché demeure cependant étroit. On enregistre peu de transactions.

Après une ouverture à 519.000 le lingot recule à 517.000 contre 520.000 hier. Le Napoléon perd 10 francs à 3.850.

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
3 % perpétuel	57 20	57 »
Rente 5 0/0 1949	76 80	76 90
5 0/0 1920	110 »	110 »
3 1/2 % Amortis. 1942	67 »	63 10
3 % Amort. 1942	63 10	63 10
3 0/0 Amortiss. 1945	57 80	57 40
Crédit Nat. 3 1/2 1942	1390	1385
Crédit Nat. Initiat. 1943	6155	6110
Banque Nat. d'Indochine	9905	9170
Crédit National	3510	3600
Brasserie Quimès	23080	23800
Cuivres	3060	3100
Saint-Raphaël	7050	7000
La Suze (Cap.)	710	700
Raffinerie Say	3750	3755
Sucreries Coloniales	2745	2750
Damoy	173	170
Dubonnet E. D.	5250	5250
Nicolas	790	800
Pernod	2750	2740
B. N. C. I.	842	842
Banque Paris et Pays-Bas	1375	1395
Banque Union Parisienne	1065	1080
Crédit Commercial France	1320	1310
Crédit Industriel	1350	1895
Crédit Foncier de France	1220	1291
Crédit Lyonnais	1525	1530
Cie Financière Suez	2175	2200
Soc. Marseillaise Crédit	2120	2200
Union Européenne	2100	2100
Suez (action capital)	104000	103500
Bergougnan	2200	2250
Dunlop	1000	1025
Kléber Colombes	1515	1500
Pollet et Chausson	800	810
Ciments Lafarge (act. B)	2710	2720
Métropolit. Tract. Empl.	625	623
Chem. fer du Nord	1800	1805
Tramways de Shanghai	440	443
Afrique Occidentale	2280	2273
Tréfileries du Havre	1760	1781
C. P. D. E.	380	380
Alsthom	2385	2350
Compagnie Générale Electr.	3920	3930
Union d'Electricité	120	120
Gaz et Electricité Réun's	885	885
Télégraphie sans fil	820	850
Filatures Lainages Fourmies	373	373
Saint-Frères	1782	1781
Bon Marché	428	416
Galeries Lafayette	4490	4473
Louvre	450	460
Printemps	430	425
Alsacienne Constr. Mécan.	2700	2785
Citroën	1515	1512
Chantiers Saint-Nazaire	890	890
Fives-Lille	702	705
Forges Nord-Est	779	777
Denain-Anzin	1320	1341
Peugeot	1240	1250

VALEURS	Cours précéd.	Cours du jour
Schneider	5900	5975
Tréfileries du Havre	1426	1435
Duc. Dierissa	4410	412
Gnome	1225	1225
Nickel	1199	1350
Ouenza	1509	1450
Penarroya	8300	8150
Françaises des Pétroles	1235	1230
Huiles de Pétrole	1390	1390
Péchelbronn	1011	1011
Caltex	1160	1185
Air Liquide	970	945
Ugine	1050	1030
Kuhlmann	1972	1951
Pechiney	1450	1451
Rhône Poulenc	1100	1118
Saint Gobain	1291	1279
Auxiliaire de Navigation	1875	1879
Chargeurs Réunis	5400	5400
Transatlantique	2575	2840
Musée Grévin	705	705
Tour Eiffel	31000	31500
Banque Ottomane	19000	19500
Canadian Pacific	6375	6350
Central Mining	5600	5540
East Asiatique Danois	20800	21100
Goduld	32975	32500
Rio Tinto	8800	9000
Royal Dutch 1-10	14200	—
Wagons Lits	17900	17900

MARCHE DES COURTIERS

Claude Paz et Silva	478	488
Hotchkiss	1075	1090
Aoult	8825	8400
Mignon	4800	4935
M'Zaïta	1180	1185
Cambodge	1410	1420
Hutchinson	2810	2835
Michelin B	2825	2800
Mimot	414	420
Padang	1265	1290
Terres Rouges	310	311
Cinzano	1430	1459
Pernod	1095	1105
Cotpa	729	748
Galeries Barbès	—	—
Entrepr. Métropol et Col.	1160	1159
Baston	6100	5925
Canadian Eagle	1100	1085
Franco-Wyoming	6100	6025
Mexican Eagle	872	850
Shell Transport	2505	2505
Chartered	2560	2505
De Beers (ord.)	1975	1955
Goldfields	3120	3090
Roan Antelope	573	599
Tharsis	1350	1650

MARCHE DE L'OR. — Or fin, 516.000-515.000 ; Napoléon, 3.860-3.850 ; Suisse, 3.660-3.650 ; Union latine, 3.620 ; Souverain, 4.470 ; 20 dollars, 18.080-18.040 ; 10 dollars, 8.920 ; 5 dollars, 4.430 ; Casse, 37 denvir. — PAPIER : Dollar, 349,20 ; Escudo, 12,03 ; Suisse, 81,25 ; Djibouti, 162,80 ; Belge, 6,98.

MARCHE PARALLELE. — PAPIER : Livre, 900 ; Dollar (pet. coup.), 354 ; Suisse, 88,25 ; Belge, 7,40 ; Cour. dan., 38,50 ; Cour. norv., 37,50 ; Cour. suéd., 58 ; Florin, 84 ; Peseta, 7,25 ; Escudo, 12,25 ; Lire, 0,56 1-2. — ARGENT : 10 fr., 47 ; 20 fr., 94 ; 2 fr., 60 ; 5 fr., 200 ; argent fin, 8 fr. le gr.

BOURSES ÉTRANGÈRES

GENEVE. — Tendance généralement soutenue dans un marché calme et peu actif.

LONDRES. — Le discours du Trône ne semble pas avoir réveillé le marché boursier qui, malgré une tendance plus soutenue des emprunts, ne manifeste pas d'animation particulière.

NEW-YORK. — Activité restreint, tendance irrégulière. Ecarts sensibles dans les deux sens aux industrielles et aux ferroviaires. Vers la fin de la séance, le fléchissement s'accentue. Clôture sur une note plutôt faible.

NOUVELLES FINANCIÈRES ET ÉCONOMIQUES

★ **RECORD DES COURS DU CAOUTCHOUC pour la saison : hier, à New-York, le contrat « Mars » a établi un prix de 19,75 cents par livre, en hausse de 45 points.**

★ **De Londres, on signale que LA CONSEQUENCE IMMEDIATE DE LA HAUSSE CROISSANTE DE LA LAINE est une utilisation croissante des produits de remplacement (nylon, rayonne et orlon). Aux Etats-Unis, on vient de lancer, à grand renfort de publicité, un nouveau textile contenant 20 p. 100 de laine et 80 p. 100 de rayonne.**

★ **Après onze ans d'interruption, la fameuse FOIRE DE COLOGNE s'ouvre à nouveau. Elle coïncide avec la célébration du 1.900e anniversaire de la fondation de la grande ville rhénane.**

★ **BANQUE TRANSATLANTIQUE : Selon « l'Agence Quotidienne », le conseil proposera, à l'assemblée du 27 avril, 120 fr. net par action de 1.000 fr.**

★ **SOCIETE DE PARIS ET DU RHONE : le chiffre d'affaires est supérieur de 30 p. 100 à celui de l'année dernière. « L'Agence Quotidienne » prévoit donc un dividende supérieur à 37 fr. net par action de 250 fr., distribué l'an dernier.**

★ **USINOR : chiffre d'affaires, 26.1 milliards contre 19 milliards en 1948.**

★ **COMPAGNIE FRANÇAISE DES AUTOMOBILES DE PLACE : dividende de 125 fr. par titre de 1.250 fr.**

★ **NEGOBUREUF : Selon « l'Agence Quotidienne », le conseil proposera 350 fr. brut par action (contre 175).**

★ **SOCIFTE GENERALE DE TRACTION ET D'EXPLOITATION (ex-Cie du Chemin de fer Métropolitain de Paris) : Une augmentation du capital pour incorporation des réserves et d'une partie des bénéfices de l'exercice de 1949 sera proposée à l'assemblée extraordinaire du 24 mars (« Agence Quotidienne »).**

★ **FRANCE, GRANDE-BRETAGNE, PAYS-BAS, ETATS-UNIS ont signé, hier à Washington, un accord concernant le développement économique et social des CARAIBES. Buts : intensification du tourisme, union douanière, transports et liaisons entre les territoires, amélioration du système d'avertissement des ouragans. Financement : « point quatre ».**

★ **LE BRESIL A COMMANDE 90 LOCOMOTIVES, de quatre modèles différents, A DES FIRMES FRANÇAISES. Prix global : 200 millions de Cruseiros. Première livraison : janvier 1952.**

★ **A l'exception de l'Australie, de l'Irlande, de la Nouvelle-Zélande et de la Suède, LE CHOMAGE AUGMENTE PARTOUT DANS LE MONDE, telle est l'information qui se dégage des statistiques que vient de publier le B.I.T.**

★ **LA GRANDE-BRETAGNE ET LA SUISSE viennent de conclure un accord provisoire de commerce et de paiement pour une durée de quatre mois.**

Le 6 mars 1950, « Paris-presse-l'Intransigeant » a été tiré à 396.100 exemplaires

Le gérant délégué directeur de la publication : Henri MASSOT

Ste NATIONALE DES ENTREPRISES DE PRESSE

IMPRIM. RICHELIEU 100, r. Richelieu, Paris-2e

1 2 3 4 6 A B C D

L'affaire des généraux

VAN CO DEPOSE devant la commission

LA commission d'enquête, réunie cet après-midi à 14 h. 30, a consacré sa première partie de ses travaux à l'examen technique du dossier.

A 16 heures, M. Houang Van Co, qui avait été convoqué pour 15 heures n'avait toujours pas été entendu.

On sait que la comptabilité de ce dernier constitue jusqu'à présent un des éléments les plus importants de l'affaire.

Les carnets de Van Co attestent, par exemple, que le 19 juillet 1949, Van Co remit un million à Peyré.

Et c'est ce même jour que Peyre reçut le rapport Revers des mains du général Mast.

Hier, à Rio-de-Janeiro, Roger Peyre a consenti à sortir de son silence. Il a, en effet, déclaré :

— Je dirai simplement ceci : dans la déclaration que j'ai faite en France, j'ai indiqué que parmi les sommes qui m'avaient été confiées par Van Co, un million de francs avaient été dépensés pour la presse et la propagande que soutenait le général Revers. Je m'élève contre les autres affirmations portées à mon compte.

Les commissaires auront matière à exercer leur sagacité en interrogeant Van Co, car Peyré a avoué à la D. S. T. avoir reçu, en tout, la somme de 2.800.000 francs de Van Co.

Les banquets de Ho Chi Minh

D'autre part, M. Frédéric Dupont, député de Paris, a adressé hier au président de la commission d'enquête une lettre dans laquelle il rappelle que Ho Chi Minh, lors de son dernier voyage en France, avait entrepris une campagne de distribution de fonds et de banquets. Et, demandant à être entendu par la commission, il précisait à M. Michelet :

« Je lis dans l'*Humanité* du 3 septembre 1947 que Mme Maria Reboulet, députée communiste, et M. Bossus, sénateur, ont été traités, le 2 septembre, par Trang Gnoc Danh à l'Hôtel Lutetia.

« Je démontrerai à la commission que sur les comptes de Trang Gnoc Danh cette festivité a coûté 21.500 francs, payés par Ho Chi Minh.

« Je lis dans l'*Humanité* du 13 février 1948 que, le 2 février 1948, MM. Marcel Cachin et Pierre Hervé, députés communistes, ont été traités au Pavillon Dauphine par Trang Gnoc Danh.

« Je vous démontrerai que cette festivité a été payée par Ho Chi Minh et a coûté plus cher encore. »

Le député de Paris se déclare, en conclusant, capable de fournir aux commissaires d'autres précisions.

Le Carnet de Paris-presse

Au Théâtre MARIGNY (Conférences des Ambassadeurs), vendredi prochain 10 mars, à 18 h. 30 très précises, M. Bernard de PLAS, président de la Fédération Française de la Publicité, donnera une conférence sur : « La France doit-elle avoir une propagande ? »

DE CANNES :

Sous la présidence effective de H.R.H. the Duke of Edinburg K. G. un Grand Gala sera donné aux Ambassadeurs, le samedi 11 mars, au bénéfice du « Sunny Bank Hospital ».

COMMUNIQUE

La direction et le Comité d'Entreprise des Etablissements Jules VERGER et DELPORTE, Equipement Electrique et Téléphonique, 141 ter, rue de Saussure, PARIS-17e, précisent que les 500 ouvriers des Etablissements, indépendants de toute « obédience politique ou syndicale », assurent régulièrement, quelles que soient les circonstances, les travaux qui leur sont confiés par leur importante clientèle.

Le magasin « ELECTRO-VAPEUR », 92, avenue des Ternes, PARIS-17e vend tout le matériel électrique, lampes d'éclairage, appareils de radio, télévision, etc... Escompte de 5 à 25 %.

JOUR ET NUIT

Studios Luxueux

9, Rue Monsigny

Métro : Quatre-Septembre

Opéra 57-64 et 21-57

LISEZ CETTE SEMAINE !

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

Il y a "COCOTTE" *et* "COCOTTES"

car LA SEULE livrée depuis 20 années avec les accessoires de sécurité exigés par les Mines.

LA SEULE utilisée par 200.000 familles ayant économisé plus d'un milliard de francs.

LA SEULE permettant de réussir toute la cuisine en lui conservant sa saveur intégrale.

LA SEULE ayant fait l'objet d'un rapport favorable du Laboratoire d'Hygiène alimentaire de l'Etat.

LA SEULE adoptée depuis 18 ans par le Corps Médical.

c'est

L'AUTO-THERMOS

AUTO CUISEUR français, en vente dans tous les bons magasins et quincailleries, aux ATELIERS de BOULOGNE-sur-SEINE, 14, rue de Bérenger, au SALON des ARTS MENAGERS (Rez-de-chaussée), et... méfiez-vous des imitations car « COCOTTE et COCOTTES » il y a.

PARTOUT où vous verrez ce panonceau...

RÉCLAMEZ ICI VOS TIMBRES

PRIMAX

LA PRIME DE LUXE

ENTREZ ! vous payerez moins cher

PRIMAX

45 avenue VICTOR-HUGO AUBERVILLIERS

Tél : FLA 2-[illegible] 23.60

SIPA

Comme ils brillent !

VOYEZ

Comme vos cheveux sont brillants, boucles, faciles à coiffer, après une vaporisation de Roja ! C'est l'*Huile Roja* qui les embellit.

TOUCHEZ

Vos cheveux sont doux comme de la soie, légers sous la caresse. Car le *ricin* de Roja les fortifie, les rend souples et vigoureux.

SENTEZ

Les *ingrédients rares* de Roja donnent à vos cheveux un discret parfum très agréable qui ne contrarie pas votre parfum habituel.

Brillantine du D'ROJA

En raison de l'affluence et pour permettre à tous ceux qui n'ont pu échanger leurs **PIECES D'ARGENT** pour une durée limitée nous payons compt. sans formalité 1 fr. : 24, de 2 : 48, de 5 : 120 de 10 : 47, de 20 : 94 et tous BIJOUX, OR, BRILLANTS, ARGENTERIE. Cr MARIVAUX, 13, r. Marivaux. Métro : Richelieu-Drouot

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A VENDRE

Département de l'Allier

PROPRIETE PLEIN BOURG

Principale Maison : 2 étages, 20 pièces. Grandes dépendances. PRAIRIE 2 HECTARES 40. ETANG 1 HA 10. Enclos, Cour, Jardin

AU TOTAL : 4 HECTARES 50

Le tout : libre immédiatement

Altitude 635 mètres

Convient parfaitement pour

COLONIE DE VACANCES

Organisation scolaire, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser à Me **BIZEBARD** notaire à Montmarault (Allier).

Vente Pal. Paris, 18 mars 1950, 14 h. en 12 lots : **12 terrains** 1er lot sis à **BOURG-LA-REINE** (Seine), r. Jean-Roger Thorelle, 48 a. 16. M. à p. 800.000 fr. 2e au 12e lot : **CHATILLON-sous-Bagneux** 2e et 3e lots, aven. de la République. Ccs 3 a. 90 et 1 a. 87. Mises à prix : 100.000 et 8.000 fr. 4e lot : Imp. 5e l. r. J.-Jaurès, 10 a.90 M.à p.180.000 5e l. r. J.-Jaurès, 10 a.90 M.ap. 180.000 6e l. r. L.-Sempaix, 26 a. 90 : 400.000 7e au 12e lots, rue des Vergers. Ccs : 250 m2 65, 600 m2, 69 m2 53, 217 m2 97, 140 m2 5, 362 m2 5. M. à p. 60.000, 150.000, 10.000, 55.000, 20.000 et 75.000 fr. S'adr. ét. de Me Pellerin, av., 3, pl. St-Michel, Paris. Mes Collet, Baugas et Bricout, av., Paris

LE MYSTERE DE LA NATIONALE 7

L'auto-stop réserve parfois des surprises, témoin celle qui vient d'arriver à Monsieur J. K. BENTSKG, sujet lapon, qui a arpenté toutes les routes du globe en pratiquant l'auto-stop. Monsieur J. K. BENSTKG se trouvait sur la route nationale 7 quand, aux environs de Vienne, un automobiliste accepta de le prendre jusqu'à Avignon. Jamais Monsieur J. K

MARIE GALANTE

LE ROMAN DE « MARIE DES ISLES »

par Robert GAILLARD

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS. — *Devenue gouvernante générale de la Martinique, Marie du Parquet, poussée à la fois par son amant : le chevalier écossais Réginald du Maubray et par son ennemi mortel : le major Merry Rools, a ordonné une expédition contre les flibustiers. Mais celle-ci a eu une conclusion inattendue : Baillardel, qui la commandait, s'est mis d'accord avec Yves Le Fort, chef des flibustiers. Revenu à la Martinique, Baillardel a été jeté en prison par Merry Rools mais Le Fort s'est embarqué pour la France où il compte, à la cour de Louis XIV, dévoiler au grand jour les intrigues de Ville. Il a réussi dans sa mission : le Roi a confirmé Marie dans ses fonctions et Le Fort, muni d'un ordre de mission du Roi qui le place au-dessus de Merry Rools s'est dépêché de se rembarquer pour la Martinique. Entretemps, le major est venu trouver Marie pour lui demander la tête de Baillardel.*

78. — Ivre de vin, d'amour et de désir...

MERRY ROOLS se remua douillettement sur son siège et s'installa confortablement avant de dire :

— Si Baillardel disparaissait, Le Fort n'aurait vraiment plus aucune raison, selon moi, de venir à la Martinique. Qu'il veuille sortir son ami de prison, rien de plus normal. Mais si Baillardel n'était plus, Le Fort oublierait vite.

A son tour, il se leva et marcha vers Marie pour donner plus de force à ses paroles :

— Madame, croyez-moi, dit-il. Si nous pendions haut et court le capitaine Baillardel, il en est plus d'un, d'abord, dans cette île, qui commencerait à trembler et qui se tiendrait coi. Ensuite, Le Fort n'aurait plus aucune raison de venir affronter le feu du Fort Saint-Pierre. Il resterait à Saint-Christophe, tranquillement, benoitement...

— Pendre Baillardel ! fit-elle... Pourquoi, plus simplement, ne pas le renvoyer en France, l'exiler ?

— Parce qu'en France, c'est un homme de taille à nous causer beaucoup d'ennuis.

— Que sait-on, au juste, actuellement, de Le Fort ? demanda-t-elle.

Merry Rools sourit d'un air entendu :

— Quand je vous disais que je ne croyais nullement à la fidélité que se jurent entre eux ces coquins, j'avais raison ! J'en veux pour preuve que, depuis deux mois que le capitaine Baillardel est emprisonné, nous n'avons pas une seule fois entendu parler de Le Fort. Il a disparu. Complètement, totalement. Dieu seul sait s'il est encore vivant, s'il a péri en mer au cours d'une fortune ou d'un engagement. Toujours est-il qu'on ne sait plus rien de lui.

Julie passa à ce moment, et Marie lui fit un geste :

— Julie, dit-elle, tu mettras un couvert pour le major, il déjeunera avec moi.

— Bien, madame, dit Julie.

A peine la camériste eut-elle disparu, que Rools constata :

— Ne croyez-vous pas, chère madame, que vous êtes entourée d'espions ? J'ai l'impression, très vague, assurément, mais des doutes quand même, que cette soubrette vous épie, vous surveille. N'avez-vous pas remarqué comme elle tendait l'oreille à ce que nous disions sur Le Fort ?

Marie haussa les épaules :

— Non, dit-elle. Major, ne soupçonnez donc pas tout le monde, ainsi, je finirais par croire que vous êtes animé par une sorte de manie de la persécution, et je ne croirais plus un mot de ce que vous me diriez de Le Fort et de Baillardel. Julie nous espionner ? Julie en rapport avec Le Fort ? Vous voulez rire !

Rools haussa les épaules et convint :

— Après tout, vous la connaissez mieux que moi. Mais dans la situation où nous sommes, il vaut mieux abuser de la prudence.

— Voyons, dit Marie, changeant de sujet de conversation, si Baillardel est vraiment un traître, mais je dis bien « vraiment », il doit être exécuté. Il faut toutefois que nous en ayons la preuve formelle. Si vous avez cette preuve, soyez sans pitié. Que Baillardel soit pendu ! Nous ne pouvons pas jouer avec la vie des colons. Vous savez, comme moi, que nombre d'entre eux guettent la Martinique ?

— Par bandes, madame, par tribus ! Et pourquoi ? Parce que Le Fort leur fait peur. Et ils ont peur de Le Fort, car, dans ce petit pays, tout se sait, et vous imaginez bien que les colons ont vite été au courant des menaces de Baillardel.

— Dans ce cas, je remets le capitaine Baillardel à votre discrétion.

— Madame, c'est le Conseil Souverain qui le jugera.

— Quand ?

— Le 15 juin, madame, tout pourrait être fini.

— Très bien, dit Marie.

Elle fit un tour dans la pièce sans proférer une parole, soucieuse et toujours pâle. Elle avait l'impression que quelque chose d'énorme venait d'être détruit. Obscurément, elle se remémorait le cataclysme récent qui avait ruiné sa maison. Elle était alors dans le même état d'esprit, devant cette destruction. Mais, quelle que fût sa peine, elle se répétait : « Les coupables doivent payer ! »

Un déjeuner presque galant...

Elle vit que Julie avait achevé de dresser la table. Alors, se tournant vers le major avec un geste, comme si elle avait voulu chasser les tristes pensées qui l'assaillaient :

— Allons déjeuner, dit-elle. Je m'excuse de vous avoir égaré en chemin. Vous étiez venu me parler d'une chose importante, et je vous ai engagé sur un autre sujet.

— Madame, fit-il, en se levant et en lui prenant le bras pour la conduire à table, il n'en reste pas moins que nous avons réglé au mieux et au plus vite une affaire qui ne valait vraiment pas, entre nous, qu'on y perdit plus de temps et qui déjà a dressé, entre vous et moi, diverses dissensions bien vaines.

— Vous avez certainement raison. N'en parlons plus.

Ils se séparèrent, et elle s'installa à sa place, tandis que Rools s'asseyait en face d'elle.

— Alors ? demanda-t-elle, ces vaisseaux en mauvais état ?...

Rools prit la bouteille de sirop de canne, puis celle de rhum et se servit une bonne ponche.

— Il faut de l'argent... Beaucoup d'argent, déclara-t-il avant de boire.

— Et alors ?

— Savez-vous où en trouver ? Les caisses sont à peu près vides. Les colons protestent. Ils ont déjà payé ces vaisseaux garde-côtes. Ceux-ci ont été défaits. Les colons ne se sentent pas en sécurité, en dépit des sommes énormes qu'ils ont déjà versées. On ne peut donc pas faire un emprunt pour remettre ces bateaux en état.

— Avez-vous songé à un moyen ?

Merry Rools plongea son regard dans celui de Marie. Il n'en revenait pas. Comment se faisait-il qu'elle fût si conciliante ? Etait-ce l'absence de Maubray ? Echappait-elle enfin à la dangereuse influence de l'Ecossais ? Il respira avec satisfaction.

Il allait boire, il interrompit son geste.

— Je ne sais, laissa-t-il tomber, si vous avez souvenance d'une ordonnance prise par votre défunt époux Cette ordonnance a été dûment et régulièrement enregistrée au Conseil, du vivant du général, et elle concerne un contrôle plus étroit du paiement des droits sur le tabac. Cette mesure, négligée depuis la mort du général et mise en application, permettrait simplement de combler le déficit de notre budget, de payer le carénage et la réfection de nos vaisseaux.

— Eh bien ! dit Marie, pourquoi attendre ? Puisque le général avait obtenu l'accord du Conseil Souverain, il n'y a aucune raison pour que cette mesure ne soit pas prise. Ce qui est anormal, c'est qu'on ait attendu aussi longtemps pour la mettre en vigueur.

— C'est mon avis. Je suis certain qu'elle mécontentera les colons, mais comment faire autrement ?

— Major, faites mettre cette ordonnance en application. Vous avez la force avec vous. Il est inadmissible que le roi soit volé, il est aussi inadmissible que ceux qui peuvent et doivent payer échappent à l'impôt !

— Vous me donnez carte blanche?

— Carte blanche, répéta Marie.

Merry Rools va-t-il gagner ?

Il paraissait très ému. Marie, à son tour, se sentit gagnée par un sentiment de sympathie pour cet homme qu'elle avait si souvent rabroué, et elle dit :

— Il suffit parfois de mieux se connaître pour mieux se comprendre, voyez-vous !

— Ah ! Madame, il me semble que vous avez trouvé la phrase que j'aurais voulu vous faire deviner et qui sommeillait dans mon cœur. Si vous me comprenez, personne jamais ne vous sera plus dévoué que moi...

Le major vit que les paupières de Marie clignotaient. Sa propre émotion était visible, décelable. Il songea à l'absence de l'Ecossais, et il se demanda si vraiment ce qu'il avait dit de lui à la générale n'avait pas porté ses fruits. Il ignorait ce qui s'était passé au château, mais il pouvait bien supposer que Marie avait reproché au chevalier sa liaison avec Louise et avec Julie.

Il trouva brusquement l'audace de demander :

— Et le chevalier de Maubray ?

— Je vous l'ai dit : il est à Case-Pilote.

— Certes. Mais il est conseiller, maintenant. Pensez-vous qu'il nous donnera sa voix ?

— Comment pourrait-il en être autrement ?

— J'ai peur que cet homme ne m'aime pas. Du moins, je crains qu'il ne veuille automatiquement prendre le contrepied des positions que j'adopte.

— Il se peut que le chevalier n'ait pas de sympathie particulière pour vous, major, mais c'est un homme d'une grande probité. S'il a certains travers, il n'en est pas moins un homme sur qui je puis politiquement compter...

Merry Rools leva son regard sur la générale. Il se répéta en lui-même « politiquement ». Mais il ne croyait pas qu'elle eût pensé en même temps « sentimentalement », Est-ce que réellement la route était libre pour lui ?

Il sentit une ivresse folle le gagner. Si Marie voulait, si Marie acceptait ! En un clin d'œil, il envisagea tous les retours, les changements de positions et d'alliances qu'il serait obligé de faire. Mais aucun vraiment ne l'aurait rebuté pour posséder Marie. Il triompherait avec elle : tout pour elle, si elle était à lui !

Il n'avait plus d'appétit. La joie, l'espoir de se sentir seul, face à face avec cette femme désirable et encore divinement belle, lui enlevait le goût de la bonne chère. Il n'avait que soif, et il buvait hardiment, ardemment.

Elle-même mangeait du bout des dents. Il ne se lassait pas de la contempler, la trouvant d'ailleurs de plus en plus jolie, de plus en plus tentante et ne pouvant s'empêcher de calculer le temps qu'il avait perdu à courir vainement après elle. Bah ! aujourd'hui, il en faisait bon marché, de ce temps perdu, qui, autrefois, ravivait tant de regrets en lui. Que n'eût-il pas sacrifié pour posséder Marie, cette femme qui s'était donnée à qui voulait la prendre, sauf à lui

Il était un peu ivre. Ivre de vin d'amour et de désir.

— Marie, murmura-t-il, Marie, vous n'imaginez pas... Vous ne pouvez pas savoir ce que je pourrais faire pour vous !...

Elle leva la tête, le contempla avec curiosité. Il était écarlate, ses yeux brillaient.

— Marie, fit-il encore, si j'ai retrouvé votre confiance, je ne désespère plus pour le reste... Vous n'aurez fait, somme toute, que donner plus de prix à vous-même. Et vous ne savez pas, non, vous ne savez pas, ce que je pourrais faire pour vous !

(A suivre).

(Copyright 1950 by Robert Gaillard and « Paris-presse-l'intransigeant ».)

Pour voir sa pièce au Vieux-Colombier, Jean Mogin a dû se contenter d'une simple chaise

LE séjour de quarante-huit heures qu'il vient de faire à Paris aura sans doute été pour Jean Mogin une épreuve pénible. Par les articles de la presse qu'il avait, à Bruxelles, soigneusement découpés et collés dans un épais cahier, il savait que sa pièce : « A chacun selon sa faim », montée par Hermantier au Vieux-Colombier, avait été on ne peut mieux accueillie. Pour une fois unanime, la critique avait porté aux nues cet auteur, hier encore inconnu.

Aussi, débarqué le matin même de son train provincial, Jean Mogin demanda-t-il au théâtre de lui réserver un fauteuil pour le même soir. Il dut se contenter... d'une chaise, la location affichant « complet » et la salle ayant fait son plein jusqu'au strapontin le plus mal placé.

La griserie d'un tel succès pourrait facilement monter à la tête. Il ne pouvait en être question, heureusement, pour ce grand gaillard d'une trentaine d'années, bien planté sur ses jambes et pour qui, écrire des pièces n'est pas, mais pas du tout, le point de départ d'une « affaire de théâtre ». Ce qui l'étourdit, c'est bien moins le succès que de voir un ensemble de hasards heureux — comme il dit avec une modestie touchante et nullement feinte — le lui amener

Un fait divers

— Un fait divers, m'explique-t-il, m'avait frappé : la révolte, au Portugal, d'une abbesse contre les autorités religieuses dont son couvent dépend. Ce fut le point de départ de ma pièce. Sur cette base réelle, je construisis un drame, prenant avec la réalité des faits — que j'ignorais, bien entendu — toutes les libertés de l'écrivain...

Or, Jean Mogin, qui est journaliste parlementaire à la radio belge, avait rencontré, voici trois ans, une jeune Parisienne de passage à Bruxelles. Lucienne Desnoues, petite-fille du forgeron dont Alain Fournier a évoqué la silhouette dans **Le Grand Meaulnes**, est une poétesse. Ses poèmes, qu'elle a envoyés à Charles Vildrac, au temps de l'occupation ont vivement intéressé le grand écrivain de **Découvertes**. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre, s'épousent. Sa pièce écrite, Jean Mogin la soumet tout naturellement à Charles Vildrac qui, à ses yeux, est aussi l'auteur de **Madame Béliard** et du **Paquebot Tenacity**, l'un des meilleurs hommes de théâtre d'aujourd'hui. Membre du comité de l'« Aide à la première pièce », Vildrac trouve la pièce de Mogin excellente, la parraine au comité et décroche une subvention de soutien. **A chacun selon sa faim** est alors confiée à un metteur en scène, Hermantier, qui la monte avec le succès que l'on connaît.

Pour Jean Mogin et Lucienne Desnoues, c'est un beau conte de fées. Un peu trop beau peut-être, car l'auteur de **A chacun selon sa faim** se demande aujourd'hui où donner de la tête. Il n'est pas loin de considérer qu'on est en train de lui jouer une mauvaise blague.

— On va m'attendre à ma seconde pièce ! dit-il, en fronçant d'épais sourcils noirs et en refusant avec énergie une deuxième consommation. A l'heure de l'apéritif, en effet, il s'en tient prudemment à un jus de tomate et redoute, comme la peste, ces bistros de Paris où vous entraînent les journalistes en quête de confidences.

Et de sa serviette de cuir, il extrait un gros dossier gonflé de lettres : on lui demande sa pièce pour l'étranger : que doit-il répondre ; ne vaut-il pas mieux se méfier de ces inconnus qui se ruent aujourd'hui sur vous, écrivain inconnu de la veille et que la moindre lettre d'encouragement aurait alors comblé d'aise ?

Il me quitte en hâte : il doit retrouver son père, Géo Norge, qui, lui non plus, n'est pas un inconnu (pour les lettrés amateurs de bonne poésie, en tout cas).

— Je reviendrai à Paris bientôt, me dit-il. Ma femme a obtenu l'un des prix Félix-Fénéon : cent mille francs ! Je l'accompagnerai ici la semaine prochaine lorsqu'elle viendra le toucher...

Il n'est pas dit que ce jour-là, le couple Jean Mogin-Lucienne Desnoues parviendra à trouver deux fauteuils pour assister à une représentation de **A chacun selon sa faim. G. A.**

■ C'est au Paramount, le 10 mars, que va sortir en première exclusivité le dernier film de Giselle Pascal : « La Petite Chocolatière », avec Claude Dauphin, Henri Genès, Jeannette Batti, Georges Lannes, Henri Crémieux, Jean Nohain, Lajarrige, Paulette Dubost et Aimé Barelli et son orchestre. C'est une réalisation de A. Berthomieu, d'après la célèbre comédie de Paul Gavault, adaptation de Berthomieu, dialogues additionnels et lyrics de A. Hornez, musique de Paul Misraki.

A MÉDRANO

UN DOMPTEUR discute avec ses lions

LES Trubka sont une extraordinaire famille de cirque. Les trois fils d'un paysan tchécoslovaque quittèrent un jour la ferme paternelle, obéissant à un amour immodéré des bêtes (féroces). Alfred Court en fit des bellaires. Aujourd'hui les trois frères Trubka sont des dompteurs célèbres. Mais « au pays » on ne leur a jamais pardonné leur escapade.

Franz Trubka est l'aîné. Il présente, à Medrano, cinq lions du désert, propres et bien peignés comme des chats de luxe. Il les a dressés avec douceur et même avec humour. Les lions de Franz Trubka font la pyramide, sautent à travers un cerceau et font un savant travail de funambule à la moindre injonction et, pratiquement, sans le recours du fouet. Mieux que cela : un ou deux de ces fauves « discutent » avec leur maître, font des mines de chats gourmands, se font prier pour n'obéir qu'après un sourire et un salut.

L'élégance et l'audace de ton travail ont valu un triomphe à Franz Trubka... Ainsi que l'accolade publique de son frère Joseph, « deus ex-machina » de Medrano, qui abandonna le dressage... par amour.

Louons la direction du cirque montmartrois d'avoir conservé à ce programme les danseuses aux éléphants. Ce numéro remporte toujour un vif succès. Une mention spéciale aux excellents cascadeurs-acrobates Bill et Bill.

Claude HERVIN.

mots croisés

PROBLEME N° 1305

HOR. — 1. Les volailles y passent un mauvais quart d'heure. — 2. Risquerais. Exercice. — 3. S'échangent volontiers entre amoureux. — 4. Opéra italien. Préfixe. — 5. Dans Israël. Sifflantes. Les fleurs en sont parfois. — 6. Facile. Choisir. — 7. Bout de bougie. Prodige. — 8. Tel le fruit du pêcher. — 9. Mets de cuistots. Note. — 10. Fils de Noé. Il y en a une haute et une basse.

VER. — I. Exposition de fleurs. — II. Le vannier s'y approvisionne. Ile. — III. Sans éclat. Préjudice. — IV. Propos frivoles. Trouble. — V. Un saint qui n'est pas au calendrier. Nom de tzars. — VI. Calamités. — VII. D'un auxiliaire. Rongeur. — VIII. Elle entre dans le verre. — IX. Affirmation étrangère. Maréchal de France. — A parer. — X. Ville d'Autriche. La santé en est un.

Solution du problème 1304

HOR. — 1. Guignolet. — 2. Or. Nantes. — 3. Hardiment. — 4. Nolse. Tel. — 5. Aude. Rot. — 6. Clan. Ollé. — 7. Ce. Ne. Dot. — 8. Os. Elèves. — 9. Aze. — 10. Desinettes.

VER. — I. Oh ! Accord. — II. Granulée. — III. Bods. B.V. — IV. Indienne. — V. Gais. Elan. — VI. Numéro. Ere. — VII. Ore. Olivet. — VIII. Lentille. — IX. Este. E. O. S. — X. La. As.

Tel SANG Telle SANTÉ

Comment aider l'organisme à se débarrasser des poisons générateurs de nombreuses maladies

BEAUCOUP de personnes sont victimes de l'auto-intoxication parce que leurs organes d'élimination (foie, reins, intestin) ne rejettent qu'imparfaitement les poisons (toxines) élaborés par l'organisme. Il en résulte des troubles et malaises variés, certaines **maladies de peau tenaces (eczéma)**, des troubles de la **circulation**, des manifestations arthritiques **(raideurs articulaires, douleurs)**, de la fatigue, etc...

A ces malades ou demi-malades, le Dépuratif Richelet Intégral est recommandé, car il a été composé pour aider l'organisme dans son effort de désintoxication et d'épuration. C'est une préparation très complète, mettant à contribution les vertus de sept plantes différentes, plus celles de l'iode, du potassium et de l'acide salicylique. Une cure de Richelet bien suivie et au besoin répétée plusieurs fois dans l'année se montre généralement salutaire.

Ajoutons que, grâce au magnésium qu'il contient, le Dépuratif Richelet Intégral produit des **effets toniques**, particulièrements appréciés des "plus-de-40-ans". V. 361.P.18297.

DÉPURATIF RICHELET Intégral

Toutes Pharmacies. Préparateur : Laboratoire Richelet, Bayonne (B.-P.)

Jacques DUMESNIL apprend le tricot à Huguette DUFLOS

DANS quelques jours la Comédie des Champs-Elysées créera la nouvelle pièce de Marcel Aymé : « Clérambart ». C'est Jacques Dumesnil qui incarnera ce personnage, hobereau ruiné, sorte d'illuminé qui est touché par la grâce lorsque saint François d'Assise (Claude Sainval) lui apparaît dans un bruissement d'oiseaux. Afin d'avoir la silhouette extravagante exigée par son héros, Jacques Dumesnil a visité tous les chapeliers de Paris et a fini par découvrir un melon modèle 1910, modèle exclusif et dont le seul portant est un ancien colonel de Saumur. Au premier acte, la scène de la Comédie des Champs-Elysées est transformée en atelier de tricot. En effet, toute la famille Clérambault confectionne des chandails, et Claude Sainval a acheté cinq métiers dernier cri, ce qui aide Huguette Duflos à prendre des leçons qui lui permettront, à la centième, de faire un swater pour son fils. De son côté, Mona Goya, qui joue le rôle d'une hôtaire de garnison surnommée la Langouste, prouvera qu'elle n'a rien perdu de ses qualités de chanteuse fantaisiste en poussant quelques refrains gaillards. Marcel Aymé donne ici des indications à ses interprètes (de gauche à droite) Jacques Dumesnil, Huguette Duflos, Marcelle Haina, Mona Goya, Léonce Corne et Claude Sainval. Jean-Denis Malclès a peint trois décors ravissants et construit une pittoresque roulotte qui emportera, au baisser du rideau toute la troupe à son bord.

★ Marcel Aboulker a donné hier le dernier tour de manivelle de « La Dame de chez Maxims ».

Reflets de Paris

Une exposition par jour

Un demi-siècle de naïfs

LA mode est à l'art naïf. Tout le monde peint un peu pour se distraire, sans trop se soucier d'exactitude scientifique, en écoutant simplement la voix de son cœur.

La peinture est devenue plus que jamais un bon violon d'Ingres pour l'officier en retraite, l'agent de police au repos, l'employé de métro en dehors de son service.

Cette multiplicité d'artistes d'occasion rend difficile la tâche de quiconque rassemble sur une même cimaise les œuvres de ces gens qu'on nomme habituellement des « maîtres de la réalité populaire ».

Pour la seconde exposition organisée chez Louise, Jakowski a résolu ce difficile problème en réunissant quelques naïfs déjà anciens. Il est allé rechercher les œuvres exquises de Séraphine de Senlis, la femme de ménage bien connue et celles de Bauchant, l'ex-horticulteur tourangeau. Tout près d'eux, il a placé Lefranc, van den Stael, Caillaud, Deche ette, Rimbert, Chalgin's et aussi Jean Fous, l'homme prodigieux qui prend sa meilleure inspiration à l'étalage des marchands de pacotille.

Bonne exposition dans son ensemble. Malheureusement, Henri Rousseau, le douanier, père de la peinture naïve, manque dans cet ensemble, mais on le retrouve un peu dans les œuvres de ses disciples inconscients. — R.B.

Dans les studios où règne Gilles Grangier

LES FEMMES SONT FOLLES

et les machinistes prennent des leçons de boogie-woogie

LES femmes sont folles... Montaigne, en son extrême sagesse, le prétendait déjà. Après lui, quelques philosophes souriants l'ont affirmé. Vous pensez bien qu'avec de telles références, le cinéma n'avait plus qu'à le prouver à son tour.

C'est ce que tente présentement le metteur en scène Gilles Grangier en réalisant un film d'après un très vieux vaudeville

L'héroine de cette histoire est Gaby Sylvia dont l'humeur fantasque est bien connue puisqu'elle est châtelaine pendant le jour et bonne à tout faire le soir, dans une comédie qui connaît un beau succès depuis trois semaines : « Le Don d'Adèle ».

Dans le beau château hanté par les cinéastes, l'atmosphère est nettement à la loufoquerie. Ce domaine appartient à Yves Deniaud.

Afin d'être une châtelaine parfaitement folle, Gaby Sylvia a dû apprendre à danser le boogie-woogie. Un ingénieur de Saint-Germain-des-Prés est venu lui donner des leçons.

Sur le plateau de Billancourt, où tourne Gilles Grangier, ce spécialiste a remporté un certain succès. Non seulement Gaby Sylvia a été une élève douée, mais aussi le reste de la troupe, y compris les machinistes.

— Mon rêve, dit Gaby Sylvia, est d'avoir un théâtre à moi, de tourner un film par an et de faire alterner les rôles comiques avec les dramatiques.

Le bruit avait couru de son engagement à la Comédie-Française. Elle le dément elle-même. Mais peut-être avec un soupçon de regret.

Quant à Raymond Rouleau, après avoir souvent interprété les journalistes à l'écran, il s'apprête à le redevenir une fois de plus dans le prochain film d'André Hunebelle « Mefiez-vous des blondes », qui fera suite à « Mission à Tanger ».

On peut, dès à présent croire que, blondes ou brunes, il continuera certainement de penser que les femmes sont folles.

D'autant plus que Martine Carol sera l'une de ses partenaires. P. B.

LA RADIO

Vous pourrez écouter mercredi...

PROGRAMME NATIONAL

MUSIQUE. — 19 h. 5 et 20 heures, Orchestre Radio Symphonique ; 21 heures, Musique de chambre.

VARIETES. — 10 h. 30, Ici New-York ; 22 h. 21, Vérités et chimères ; 23 h. 11, Bon à tirer.

PROGRAMME PARISIEN

MUSIQUE. — 20 h. 30, Jo Bouillon et son orchestre ; 22 h. 20, Noël Chiboust et son orchestre.

VARIETES. — 19 h. 15, Ainsi va le monde ; 20 h. 35, Le professeur de mariage, par André Maurois ; 22 h., Deux et deux : cinq.

THEATRE. — 21 h. 30, Transmission de Londres : Othello, de Shakespeare.

PROGRAMME PARIS-INTER

MUSIQUE. — 20 heures, Relais de la B. B. C. : Concert ; 22 h. 30, Musique d'autrefois et d'aujourd'hui ; 23 h. 18, Ce soir on danse.

VARIETES. — 17 heures, Rendez-vous de cinq heures ; 21 heures, Cinquante ans d'« romantisme anglais » ; 22 h. 45, Chansons populaires anglaises ; 24 heures, Rêve musical.

...et jeudi

PROGRAMME NATIONAL. — 8 h. 15, Heure de culture française ; la vie intellectuelle ; 9 h. 30, Musique religieuse contemporaine ; 12 heures, Jeunesse Magazine ; 12 h. 30, Les belles pages de Léo Delibes ; 12 h. 45, Reportage de Londres ; 14 h. 25, Comédie-Française : « l'Avare », comédie de Molière ; 16 h. 6, « l'Aiglon », d'Edmond Rostand.

PROGRAMME PARISIEN. — 12 h., La demi-heure des enfants gâtés ; 13 heures, Les beaux jeudis ; 14 h. 15, Au royaume de la musique.

PROGRAMME PARIS-INTER. — 7 h. 15 et 9 heures, Une année de chansons ; 8 h. 18, Musique légère anglaise ; 9 h. 45, Travaillez en musique ; 10 h. 18, Les grands musiciens ; 11 h. 18, Orchestre de Lyon ; 12 h. 20, L'évolution de l'orchestre ; 13 heures, Tele-Paris ; 13 h. 30, Le Livre d'Or de la Musique ; 14 h. 18, Concert par la musique des Equipages de la Flotte.

Le 16 mars, au George-V, sous le patronage de "Paris-presse" et de "Fémina"

Les femmes les plus élégantes de Paris présenteront les plus beaux spécimens de la race canine

LE concours d'élégance féminine et de beauté canine La belle et la bête sera une brillante manifestation de la Saison de Paris, car de nombreuses concurrentes sont déjà inscrites pour ce quatrième concours qui se déroulera le jeudi 16 mars, de 17 h. 30 à 22 heures, dans les salons du George V (avenue George-V), sous le patronage de « Paris-presse - l'intransigeant » et de « Fémina ».

On sait que le concours de La Belle et la Bête est organisé au profit de l'œuvre des « Amis de la banlieue et de la cité » dont l'active présidente est la princesse Amédée de Broglie.

Les inscriptions pour le concours, limité à quarante concurrentes, sont reçues à Fémina (79, boulevard Saint-Germain), et il est urgent, mesdames, que vous vous inscriviez dès maintenant si vous ne voulez pas entendre le traditionnel : « Mille regrets, nous sommes au complet ! »

Les concurrentes seront d'ailleurs particulièrement gâtées puisqu'elles recevront des lots magnifiques (un bijou, des robes, des chapeaux, etc...) et le lot remporté par la dernière du classement sera au moins égal à ses frais de participation au concours (cinq mille francs).

Le prix d'entrée au George V a été fixé à 500 francs (location des tables à Paris-presse - l'intransigeant », 100, rue de Richelieu, téléphone : RIChelieu 61-35) et tous ceux qui assisteront au défilé de La belle et la bête applaudiront un excellent programme de variétés et danseront, entre 19 h. et 22 heures.

Nous publierons prochainement la liste des éminents jurés qui statueront sur l'élégance féminine... et ce seront des jurés professionnels qui délibéreront gravement sur la beauté des bêtes !

les courses

SAINT-CLOUD, le 8 mars, à 14 heures

PRIX DE TRIEL

A Réclamer - 100.000 fr. - 800 m.

101 NO WAR (C. Maire) 56
102 LAST SIBYL (W. Kalley) 56
103 FARBIQUET (P. Blanc) 56
104 FARISA (M. Mahé) 55
105 AIWAY (P. Di Cicco) 55
106 CHRYSIS III (J. Dowski) 54
107 HELMONDE (J. Brunet) 54
108 MARIETTE (R. Poincelet) 54
109 LA VOUGE (R. Carneaux) 53
110 LE CHANSONNIER (L. Flav.) 52
111 PREVOYANTE II (J. Veillard) 52
112 OLYMOUSSE (H. Signoret) ... 504
113 RONDOLI (X.) 52
114 GRAND GALA II (A. Boston) 52
115 ALIZE III (A. Chéret) 51

Je désigne : LAST SYBIL et Mariette, Outsider : Farisa.

★

PRIX ROSE DE MAI

Femelles - 250.000 fr. - 2.100 m.

201 JEUNE CANAILLE (H. Sign.) 56
202 FAIR CORONA (G. Lequeux) 56
203 JOHANA II (P. Blanc) 54
204 PIVOINE (H. Brunet) 54
205 TABOUDAN II (H. T'Kint) 54
206 MAMOUNIA (F. Palmer) 54
207 TROMBE (R. Poincelet) 54
208 INVECTIVE (M. Garcia) 54
209 PRINC. MARGUE. (R. Kaiser) 54

Je désigne : FAIR CORONA et Jeune Canaille, Outsider : Pivoine.

★

PRIX D'AUBERGENVILLE

A Réclamer - 100.000 fr. - 2.500 m.

302 BELARGA (R. Carneaux) 574
303 L'ABANDONNE (G. Donguy) 574
304 BALDAQUIN (D. Cortegglani) 574
305 POINT BLANC (A. Tourillon) 57
306 THESSALIE (A. Berthelot) ... 554
307 L'EGLANTIER (R. Romelard) 554
308 SUD EXPRESS (R. Kaiser) ... 55
309 LA TRAVIATA (L. Flavien) ... 544
310 ARMISTICE II (R. Poincelet) 54
311 PABLO (G. Gottlieb) 534
312 JOYEUSE NOSCA (P. Blanc) 534
313 PETIT PATELIN (G. Lequeux) 534
314 BLUE LINE (R. Lambert) 534
315 PALENCIA II (S. Doubowski) 534
317 FUSY (H. Signoret) 524

Je désigne : BELARGA et L'Eglantier, Outsider : Palencia II.

★

PRIX DE NEUVILLETTE

Handicap - 200.000 fr. - 3.100 m.

401 DIABLE LUTIN (F. Pécharm.) 574
402 ANNILET (R. Teulé) 554
403 PERVYSE (M. Garcia) 544
404 WANG (C. Maire) 53
405 UKRANIUM (G. Lequeux) ... 514
406 MADRIGAL (P. Di Cicco) 51
407 TAIGA (G. Kimpe) 494
408 TANTE ROSE (T. Lazaro) 48
410 ECLAIR IV (A. Tucker) 43

Je désigne : BELARGA et L'Eglantier, Outsider : Palencia II.

SURVEILLONS

NO'WAR, qui peut causer une surprise.
MAMOUNIA, que l'on dit au mieux.
BELARGA, malgré son poids.
UKRANIUM, d'une écurie en forme.
LIBANAISE, qui peut battre les favoris.
HASLI, malgré son top-weight.
FELLAH II, qui vaut mieux que sa dernière course.

Le cheval du jour : L'EGLANTIER
Le coup de deux placé : FAIR CORONA - ORNEZAN
Les grosses cotes : MADRIGAL - GLAMIS
La forme : l'entraîneur, H. GLEIZES le jockey, P. BLANC

PRIX MONTMARTIN

200.000 fr. - 1.600 m.

501 ROCOURT (J. Sommet) 56
502 JUDEX (C. Sautour) 56
503 CORBELLINI (E. Mantelet) ... 56
504 LEGENDARY (J. Dovasbère)... 56
505 NORMANDY (R. Poincelet) ... 56
507 SOUTACHE (X.) 544
508 LIBANAISE (X.) 544
509 LE COMPLOT (M. Quemet)... 544
510 EPINE (D. Cortegglani) 544
512 POINTE ROUGE (A. Tourillon) 544
513 LANTANA (C. Maire) 544
514 NUIT BLEUE (G. Kimpe) 544

Je désigne : LE COMPLOT et Judex. Outsider : Epine.

★

PRIX JACQUES PAPIN

Handicap - 250.000 fr. - 2.400 m.

601 HASLI (J. Laumain) 62
602 LE BEARNAIS (W. Lambert)... 57
603 VAILLANT (W. Johnstone) ... 57
604 CLAIRONNANT (R. Poincelet) 564
605 IRIS (C. Maire) 554
606 ORNEZAN (H. Signoret) 55
608 BOUTON D'OR XI (G. Leq.)... 54
610 CHIQUITA (A. Tucker) 53
611 NICOT (A. Mazetier) 524
612 PAGE (J. Brunet) 474

Je désigne : ORNEZAN et Le Béarnais. Outsider : Claironnant.

★

PRIX AGATHOS

Mâles - 250.000 fr. - 2.100 m.

701 FELLAH II (R. Poincelet) 56
702 LA TEMPETE (J. Laumain) ... 54
703 ARGENTIER (M. Garcia) 54
704 CESAR IV (R. Carneaux) 54
707 STAR DANCER (P. Blanc) ... 54
708 LE FELIN (M. Quemet) 54
709 L'EXILE (H. Signoret) 54
710 SPLEEN (W. Kalley) 54
711 PINOCCHIO II (F. Pécharman) 54
712 BOB (J. Tedetti) 54
713 QUIMPER (J. Bernage) 54
714 TACITO (F. Palmer) 54
715 GLAMIS (W. Johnstone) 524

Je désigne : BOB et Quimper. Outsider : Glamis.

RÉSULTATS DE COMPIÈGNE

PRIX DE L'ORTILLE

1. M. Horatius (Doubowski) (107)G. 44
à M. A. Keller ..... P. 17
2. La Furka (M. Dallery) (101) ... P. 13
3. Zibeline (P. Hieronimus) (109) P. 24
2 l. 1 2. 6 l., 5 l.
N. pl. : 103, 104, 105, 108, 110.

PRIX DE VIEUX-MOULIN

1. Sinoel (M. Ramognino) (202)G. 82
au comte A. de Chatel ..... P. 24
2. Emir Bleu (M. Plaine) (204)P. 13
3. Solfège (G. Candau) (213)... P. 76
Dist. : 1 2 l., 1 l. 1 2. 2 l.
N. pl. : 203, 205, 206, 211, 212, 213, 215.

PRIX D'OFFEMONT

1. Fendant (R. Dornal) (304)G. 70
à H. Cottrié ..... P. 40
2. Orphée (S. Doubowski) (307)P. 21
Dist. : 5 l.
N. pl. : 301, 303.

PRIX DE CHAMPLIEU

1. Terre Ale (S. Doub.) (417)G. 54
à H. Lherbier ..... P. 22
2. Sir John (G. Candau) (404)P. 26
3. Moussaillon (P. Héron.) (419)P. 77
Dist. : 1 l. 1 2. 4 l., 3 l.
N. pl. : 403, 407, 408, 409, 411, 415, 421, 472.

PRIX MELIBEE

1. Baana (M. Riou) (511) ..... G. 26
à L. de Mieulle ..... P. 18
2. Bellaeken (G. Candau) (502)P. 25
3. Loverose (R. Leurson) (501)...
Dist. : 1 l. 1 2, enc., 2 l. 1 2.
N. pl. : 503, 509. Jumelé : 97.

ABONNEMENTS

FRANCE

| | |

LE SEJOUR A LONDRES DU PRESIDENT VINCENT AURIOL

LE NOM DU PORT où le "Dixmude" débarquera les avions U.S. EST TENU SECRET

Ce ne serait pas Cherbourg mais (peut-être) Karouba en Tunisie

NORFOLK (Virginie), 7 mars (A.P.).

LE porte-avion français « Dixmude » est attendu aujourd'hui vers 14 heures, heure locale (20 heures de Paris), à Norfolk. L'embarquement des cinquante avions américains fournis en application du programme d'aide militaire doit commencer demain mercredi.

Des cérémonies sont prévues mercredi à bord du « Dixmude ». Y participeront des représentants du Département d'Etat, du Département de la Défense, et de l'Ambassade de France à Washington.

Le chargement des avions prendra plusieurs jours. Les pilotes français s'initieront, pendant ce temps, à l'utilisation des chasseurs corsaires et des bombardiers. La destination du « Dixmude », après son départ de Norfolk, est tenue secrète. On indique cependant, dans les milieux diplomatiques, qu'il est possible que le porte-avions se rende à la base navale française de Karouba en Tunisie, où les pilotes poursuivront leur entraînement à bord des nouveaux avions.

Dans les milieux officiels américains, on déclare que les expéditions d'armes sont faites en comptant que la France et les autres pays de l'alliance atlantique feront exécuter le déchargement des bateaux sous protection armée, si nécessaire.

UN MANOUVRIER assassiné sur une route près de Laon

ON SOUPÇONNE SES BEAUX-PARENTS

LILLE, 7 mars. (Dépêche *Paris-presse-l'intransigeant.*) — Dans la région de Laon, on a trouvé, gisant inanimé, hier matin, sur la route, près de Goudelaincourt-les-Pierrepont, le corps de Louis Destrez, 26 ans, manouvrier à Pierrepont. Le blessé, qui portait une large entaille à la tête d'où le sang s'écoulait en abondance, fut transporté à l'Hôtel-Dieu de Laon, où il y succombait peu après son admission.

Plusieurs témoins entendus par les enquêteurs, les gendarmes se sont rendus à Bataille, où demeurent M. Norbert Dupont et sa femme, beaux-parents du jeune homme.

Un chauffeur de taxi a déclaré que les Dupont lui avaient demandé de les conduire avant-hier à Ebouleau pour « aller tuer leur gendre ». Le chauffeur refusa. Les époux Dupont partirent alors à pied, accompagnés de leurs deux fils et de deux jeunes gens.

Les beaux-parents nient ces propos et prétendent que leur gendre a dû se tuer à la suite d'une chute. Un fait paraît certain : Louis Destrez avait des habitudes d'intempérance et ces jours derniers sa femme Suzanne avait fui le domicile conjugal, demandant asile à des voisins.

Les policiers vont entendre de nouveaux témoins et le parquet a ordonné l'autopsie du corps du manouvrier.

Panique à Montréal :

« DES PARACHUTISTES SOVIETIQUES ENVAHISSENT LE CANADA »... *annonce la radio*

MONTREAL, 7 mars (A.F.P.-U.P.). — *Un programme radiophonique intitulé : « C'est arrivé demain », et décrivant ce que serait un coup d'Etat communiste à Montréal a provoqué un commencement de panique dans la métropole canadienne.*

« Des parachutistes soviétiques — annonçait le speaker — envahissent le Canada. Ils se sont déjà emparés, à Montréal, de plusieurs églises, du Q.G. de la police et contrôlent un certain nombre de ponts, etc... »

Affolés, une centaine d'auditeurs qui n'avaient pas écouté le début de l'émission téléphonèrent à la police tandis que d'autres appelaient l'archevêque pour s'enquérir du sort de leur prélat.

On dut leur expliquer qu'il s'agissait simplement d'une pièce radiophonique...

LES CÉRÉMONIES

(Suite de la première page.)

les troupes. Voici le 3e bataillon de grenadiers de la Garde et le drapeau de la Compagnie du Roi ; voici deux escadrons de la cavalerie de la Maison Royale (hommes splendides dans leurs grands manteaux rouges).

La musique joue les deux hymnes, l'un entraînant, l'autre religieux, admirablement associés en cette minute.

Par Welten Road, Victoria Street, Parliament Square, Whitehall, Admiralty Arch, le cortège gagne le palais de Buckingham.

Ce ne sont pas les carrosses d'apparât, mais les landaus découverts dans lesquels les personnalités ont pris place. Ils sont tirés par ces magnifiques chevaux gris pommelés des écuries royales.

Deux chevaux royaux : Montgomery et Alexander

Deux d'entre eux, ici, sont légendaires. Tout le monde les connaît depuis qu'ils parlent du voyage. L'un s'appelle Montgomery, l'autre Alexander. Il y a eu pour eux une répétition redoutable, car il fallait les accoutumer à l'audition de « La Marseillaise ».

Le cortège avance. Dans la première voiture se trouvent le roi et le président, dans la seconde, la reine, Mme Vincent Auriol et la princesse. Dans la troisième, Mme Massigli, le grand écuyer, la comtesse Spencer et M. Robert Schuman.

M. Vincent Auriol paraît très heureux de voir sur son passage des gens qui l'acclament et aussi de découvrir Londres tout enrubanné pour lui de tricolore. Il doit certes faire un effort louable pour éviter, comme il le fait généralement dans ses voyages en France, de ne pas se tenir debout dans la voiture.

A Buckingham

Il sent la chaleur de l'accueil. Il sourit en entrant à Buckingham Palace, à la statue de la reine Victoria qu'on a entièrement brossée et lavée à grande eau en son honneur. Tout à l'heure, il apprendra aussi que deux éditoriaux de grands quotidiens londoniens ont été rédigés en français pour lui être agréable.

L'arrivée à Buckingham... Après de nouvelles présentations, M. et Mme Vincent Auriol passent dans leurs appartements installés dans l'aile gauche du palais et qui s'appellent les « appartements belges », en souvenir du roi des belges Léopold Ier. La décoration en est Louis-Quatorzième.

Le comité du Drap Vert a bien fait les choses en disposant partout des fleurs pour la présidente et en choisissant également pour elle quelques petits meubles ravissants.

A peine arrivés, M. et Mme Auriol commencent des visites officielles. Malheureusement, le président ne pourra pas se promener dans la rue. Il ne verra pas son portrait qui a été fait par un artiste populaire sur le trottoir même, à côté de celui de la reine Victoria. Inutile d'ajouter que cet artisan demande aux passants quelques pennies pour ce beau travail.

A Westminster

Un peu plus tard, la cérémonie à Westminster se déroule. Elle est sans doute la plus émouvante de la journée. Le président et Mme Auriol arrivent par la porte ouest. Ils sont accueillis par le chapitre. Ils passent devant les bustes de tous les rois et de tous les écrivains ou hommes célèbres anglais. Ils s'arrêtent devant la dalle de l'Anonyme. Elle est toute simple.

Le président cache avec une immense couronne enrubannée de tricolore cette épitaphe admirable à l'adresse d'un héros anglais tombé dans les Flandres et qui porte ces simples mots : « Il est enseveli parmi les rois parce qu'il a bien servi Dieu et sa maison ».

En fin de soirée, le président et Mme Auriol assistent à l'ambassade à une manifestation toute privée. Et tout à l'heure aura lieu à Buckingham Palace, un grand dîner offert en leur honneur. Le « grand protocole » est observé. Un valet en grande tenue sera derrière chaque convive. On mangera dans de la vaisselle d'or massif, mais avec le loyalisme anglais bien connu, on observera les restrictions habituelles c'est-à-dire qu'on ne consommera pas plus de trois plats réglementaires.

CEUX QUI NE PARTENT PAS :

M. Paul Auriol : il a beaucoup de travail et tient à rester auprès de sa femme qui est toujours un peu souffrante ;

Le général Campana, remplaçant le général Grossin, surchargé lui aussi de travail ;

Le chauffeur du président (inexplicable, dit-il, de conduire un carrosse, même royal, car il ne connaît rien aux chevaux) ;

Jean-Paul et Jean-Claude Auriol sont obligés, hélas, de rester sous la garde de Mlle Capitaine, leur gouvernante, et d'aller régulièrement en classe. Ils se consolent à l'idée de voir dès demain le voyage, grâce aux merveilles de la télévision.

ATTENTION ! exclusivement préparé avec du BEURRE voici... PETIT-BEURRE Physis PARIS

LE VOYAGE DE PARIS A DOUVRES

M. Vincent Auriol avait quitté Paris à 9 heures en train spécial. Le nombre des personnalités qui l'accompagnent est des plus réduits. Il y a M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères accompagné de M. de Bourbon-Busset, directeur adjoint de son cabinet. Il y a quelques personnalités de la maison élyséenne : M. Jean Forgeot, secrétaire général ; M. Kosciuzko, directeur du cabinet (tous deux parlant anglais couramment), le capitaine de vaisseau Elouet, qui s'exprime en anglais comme un marin.

Le passage à Calais

Le train spécial présidentiel est arrivé à 12 h. 12 en gare maritime de Calais. Les honneurs militaires étaient rendus sur le quai par le 43e d'Infanterie.

Après avoir été salué par les personnalités, le président de la République avait remis la croix de la Légion d'honneur à un sujet britannique, M. Owen, ingénieur en chef des Filés de Calais, pour sa participation à la remise en route de cette firme ou lendemain de la guerre.

L'arrivée à Douvres

Parti de Calais à 12 h. 35, l'*Arromanches*, à bord duquel s'était embarqués le président et sa suite, a accosté à Douvres une heure plus tard ; trois avisos français, la *Somme*, l'*Oise* et la *Meuse*, les avaient escortés jusque dans les eaux anglaises, où les avaient accueillis les destroyers britanniques *Wrangler*, *Wizard*, *Finisterre*, *Roebuck* et *Zephyr*, tous bâtiments modernes.

Vingt et un coups de canon du « Vanguard »

Le brouillard s'est levé et le temps est radieux. A l'arrivée au port de Douvres, entre les haies formées par les destroyers, sur lesquels les équipages en grande tenue sont à la bande, l'*Arromanches* a défilé.

Le cuirassé *Vanguard* (42.500 tonnes), l'un des plus lourds de toutes les flottes du monde, était venu mouiller près de l'entrée du port. Son artillerie envoie la salve d'honneur de vingt et un coups.

Le duc de Gloucester, frère du roi, en uniforme kaki et manteau de général de l'armée de terre s'élance le premier. Il est suivi de l'ambassadeur de France et de la suite que le roi a désignée pour être attachée à la personne du président de la République : le vicomte Allendale, le maréchal de la R.A.F., vicomte Portal of Ungerford, le capitaine de corvette George Marten, écuyer du roi et le général de division Salisbury-Jones.

Le maire de Douvres, sa chaîne au cou, son bicorne à plumes à la main, accueille aussi le président dans cette ville qui est l'une des cinq plus anciennes de la côte. Il offre à Mme Auriol, fort élégante dans un ensemble en alpaga beige à paletot sans manche et à col cape, relevé d'un liseré bleu amirine et en petit chapeau beige orné d'un grand couteau bleu, un magnifique bouquet, composé de tulipes et de muguet.

A la dernière minute, étant donné les exigences de sa charge comme chef de l'opposition, M. Winston Churchill s'était excusé de ne pas venir accueillir le président français. Il lui a fait remettre une lettre très cordiale à ce sujet. Il serait venu en qualité ed gardien des cinq ports.

L'accueil du maire

Dans son allocution, prononcée au pied d'un mât où flottent les couleurs de la France, le maire fait tout de suite allusion à la part que M. Vincent Auriol a prise dans la lutte : « Notre salut ne s'adresse pas seulement au président de la grande République Française. Il va aussi à l'homme qui, dès le début, s'est vaillamment associé à la Résistance de nos deux pays à l'ennemi commun ».

Des gardes du premier bataillon du régiment de la reine rendent les honneurs. Le cortège avance sur le tapis rouge déroulé jusqu'au train spécial.

Les acclamations redoublent en une dernière vague vers le train qui démarre. Il est 13 h. 20 à la pendule de la gare, soit 14 h. 20, heure française.

La « sole de Douvres » dans le train

Les gardes de la marine royale formées de fusiliers marins et d'un bataillon du régiment de la Reine ont rendu les honneurs.

Le président et Mme Auriol, les personnalités britanniques et françaises venues à leur rencontre, se sont installés dans le troisième wagon du train ; celui qui porte le nom de Rosamonde.

Ils ont pris place aux petites tables recouvertes de serviettes en damas de soie, chacune des tables portant de petites lampes recouvertes d'abat-jour couleur framboise.

Leur menu constitue une légère déviation de l'austérité britannique, car il comporte à la fois un plat de poisson (la fameuse sole de Douvres) et un plat de viande, une selle de mouton accompagnée de pommes de terre.

Le dessert est une glace tricolore ; le tout était accompagné de vins de choix.

Le « chef » Fry, des British Railways, a souvent cuisiné pour les voyageurs royaux, mais jamais encore pour un président de la République. C'est lui qui avait préparé le premier repas conjugal de la princesse Elisabeth et du duc d'Edimbourg lorsqu'il étaient partis en voyage de noces.

Les hôtes de Buckingham

LONDRES, 7 mars. — Le pavillon pourpre et or, utilisé seulement dans les occasions les plus solennelles, flotte sur les pierres blanches de Buckingham.

Le personne du palais a revêtu ses livrées d'avant guerre, pourpre et or, et bleu et or. Bas blancs, cravates blanches, chemises empesées et escarpins vernis à boucles d'argent complètent l'uniforme.

Outre le président et Mme Auriol et la duchesse de Kent, six personnalités de la suite du président résident également à Buckingham. Ce sont : M. Jean Fourgeot, secrétaire général de la présidence ; M. Dumaine, chef du protocole ; le général Grossin, chef de la maison militaire du président, et M. Kosciuzko-Morizet, directeur du cabinet de la présidence, le capitaine de vaisseau Blouet et le colonel Pouyade, de la maison militaire.

M. Robert Schuman loge à l'ambassade de France.

ATTENTAT AU PLASTIC A MONTREUIL contre un pavillon

Un nouvel attentat au plastic aussi mystérieux que les précédents a été commis cette nuit à Montreuil.

C'est un entrepreneur en vieux papiers, M. Bernard Mantel, israélite allemand naturalisé français depuis novembre 1948, qui en a été la victime.

M. Mantel habite 41 *bis*, rue de Stalingrad, un petit pavillon de deux étages contigu à son entrepôt. La charge de plastic a été déposée à la base d'un des piliers de la grille, laquelle a été arrachée, ainsi que la porte et les volets de la maison. Les vitres du pavillon et celles des villas avoisinantes ont volé en éclats.

Il était 1 h. 50, M. Mantel était rentré à pied à son domicile vers minuit et demi et venait de se coucher dans sa chambre, qui donne au deuxième étage sur l'arrière-cour, son fils, de sept ans et demi, et sa vieille mère dormaient déjà ; sa gouvernante, une Suissesse, était dans sa chambre, située au rez-de-chaussée près de la porte, lorsque l'explosion se produisit.

M. Mantel, qui habite la France depuis 1933, nous a déclaré :

« Je n'y comprends rien, je n'ai aucun ennemi... »

Le commissaire de Montreuil enquête.

AUTO CONTRE AUTOBUS : *Deux morts (carbonisés)*

TOULOUSE, 7 mars (de notre corr. part.). — A Saint-André, près de Saint-Gaudens (Haute-Garonne), une automobile pilotée par l'abbé Pourroch, 65 ans, curé à Mondilhan, dans laquelle avait pris place Mlle Elise Cazaux, 29 ans, demeurant également à Mondilhan, s'est jetée contre l'autobus Toulouse-Aurignac. Par suite du choc qui fut très violent, l'automobile a pris feu et les deux occupants ont été carbonisés sans qu'il soit possible de leur porter secours.

Le feu s'est également déclaré à l'autobus, qui a toutefois pu être évacué avant que les voyageurs fussent atteints par les flammes.

45.000 ETRANGERS morts pour la France

J'ai devant les yeux une carte d'invitation à un bal qui est ainsi libellée : Bal des Nations, donné par l'Association des Anciens combattants Engagés Volontaires Etrangers dans l'Armée Française, Légion Etrangère, sous la présidence du général Koenig, au Cercle militaire, le samedi 11 mars à 22 heures. Engagés Volontaires Etrangers, Légion Etrangère, tout de suite, on est attiré. On voudrait savoir, et j'ai été voir le Président de l'Association, le Capitaine Nazare-Aga, fils de l'ancien ambassadeur de Perse à Paris, Nazare-Aga, enrôlé en 1914 comme légionnaire de 2e classe, est en 1918 capitaine, officier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre avec dix citations, la Military Cross, des blessures. Le geste des volontaires étrangers de 1914 est unique, me dit-il dans l'histoire du monde. Seule, la France peut s'enorgueillir d'un pareil élan.

45.000 étrangers de toutes classes, de toutes nationalités, ne devant rien à personne. 45.000 étrangers qui n'étaient soumis à aucune obligation militaire, viennent offrir leur vie à la France attaquée. Ils vont devenir le Régiment de Marche de la Légion Etrangère. Le régiment qui, jamais ne connut un échec, qui fit l'admiration de tous, même de l'ennemi. Merveilleux régiment pour qui furent créées toutes les fourragères, avec dix palmes à son drapeau, la Médaille Militaire et la Légion d'Honneur.

Mais pour tant de gloire, ils sont morts un sur quatre et reposent sur cette terre de France qu'ils ont tant aimée. Tout ceci est de l'histoire. C'est je ce régiment qu'en 1915 les Légionnaires Garibaldiens partirent pour rentrer en Italie et peser d'un grand poids dans l'entrée en guerre de l'Italie, cette fois-là du bon côté.

C'est encore de chez lui que partirent les Américains qui vont former la fameuse Escadrille La Fayette qui ouvrira le chemin aux armées américaines.

C'est de chez lui toujours que la première Compagnie Nazdar tchécoslovaque sortira pour être à l'origine de l'armée tchécoslovaque.

C'est chez lui, enfin, que les premiers bataillons polonais se formèrent pour devenir la nouvelle armée polonaise qui se battra déjà en France en 1917.

C'est pour venir en aide à nos vieux camarades, à eurs veuves, à leurs enfants, à leur famille, que trop souvent on oublie, que nous donnons une fête de charité.

Ce sera une fête très simple, très délonnaire, avec beaucoup d'entrain, avec une tombola où de très beaux lots seront à gagner, tel un voyage en Angleterre offert par Air France et d'autres encore qu'il nous serait trop long d'énumérer.

CALLOT SŒURS présente SA NOUVELLE COLLECTION tous les jours à 15 heures 41 AVENUE MONTAIGNE

100, RUE RICHELIEU

LES PETITES ANNONCES DE Paris-presse l'intransigeant

100, RUE RICHELIEU

SERVICE DES PETITES ANNONCES

Téléphonées

Paris-presse - l'intransigeant

RIC 63-73

« LE NUMERO QUI RAPPORTE »

Demandes d'emplois 75 fr.

J.H. prés. p. parents ch. empl. groom courses ou tt autempl. déb. Ecr. Lardy, 125 Bd Massena-13e

Dame anc. commerç. teinturerie ch. pl. récept. trav. au besoin repass. un peu. *Paris-presse* 656.

EMPLOIS DE BUREAU

Secr.sténodact. exp. parl. angl. ch. empl. 1/2 temps. Débr. luv.80 85

GENS DE MAISON

Valet chauff. c. serv. table b.réf. dem. place Paris-Prov. Sampe, 15 rue Alsace-Lorraine Maisonn. (St.)

TUNISIEN 22 ans sachant faire cuisine courante, ménage, service table, etc. cherche place valet domestique, aide-cuis. maison ou autre. PARIM 20, rue Fondary-15e

F. de ménage cher. emploi 4 h. p. jour ménage, couture serv. table. Agram. 6, passage Lathuile (15e).

J.H. 23 a. ch. place domestique. Réf. Ecr. « Paris-presse » 650.

CHAUFFEURS - LIVREURS

Excell. chauffeur 26 ans tous services. Permis toute. *Ecr. P.p.* 647

REPRESENTANTS

Repr. Province visit. bijout. Bazar Deag. Merc. parf. etc. cher. carte commission *Ecr. Paris-presse* 651

Offres d'emplois 350 fr.

BUREAU

On dem. une AIDE-COMPTABLE STENODACTYLO. Se prés. av. réf. Ets MARC-FRANCE, 18, r. Petites-Ecuries (le matin à part de 9 h. 30 et l'ap.-midi à part. 2 h.

J. F. STENODACTYLO

expérim. dem. par Sté Accessoires Auto 17e. Ecr. sal. souhaité, référ. et prét. N° 15816 Publicité Saverio, 36 ter, rue Tour-d'Auvergne.

CHEFS de SERVICES

1) coupeur ts trav. hor. vente organis. des Représ. etc. 2) maîtris. parf. 1/2 jeune fr. 3) cout. ts mach. à fac. les PAPIER, CARTON ETIQ. à encoller, pons. et vernir, etc. Ecr. Ets BORELLA, 3, r. Parisis

Sténodact. franç. angl. allemande et espagn. pour faire dir. trav. bureau demandée par Stés Maritimes. Ecrire en donnant références à Duffield, 20, rue de l'Arcade (8e).

Dem. comptable sér. réf. Ecr. D.D. r. des Déchargeurs, Paris-1er.

Recherch. bonne sténodact. capable traiter anglais. Envoyer dem. manuscr. av. référ. à 30 Madeleine, 8e r. Marbeuf (8e) qui convoquera

NOS PETITES ANNONCES sont reçues 100, RUE DE RICHELIEU de 9 heures à 18 heures ; 7, place Clichy, de 8 à 24 heures, et 35, rue des Abbesses : de 8 h. à 20 h. (sauf dimanches et fêtes)

DOMICILIATION au bureau du journal. 75 fr pour courrier pris à nos bureaux et 150 fr pour réexpédition du courrier

Femme employée écrit, bon calcul. et écrit, 35 a. max. sér. réf. exig. 10 à 12 h. : Laberat, RICARDY, 38, bd Gal-Leclerc, Neuilly-s.-Sne.

COUT. MODE CONFECT.

Dem. BON PRESSEUR garantissant hommes 8a pas quai, s'abst. Ets Marmond, 66, av. Ledru-Rollin.

Dem. b. ouvrières à domic. pr la robe fion. Se prés. av. réf. ou fiches de paye Ets Marc-France, 18, rue des Petites-Ecuries, Paris.

PRODUCTIONS CHAUMONT 183, qu. Valmy-10e (Mo L.-Blanc) DEMANDE CONFECTIONNEUSES OUVRIERES à dom. pr abords, pantal. toile

Très bonne REPASSEUSE pour LINGERIE enfants. PIOT, 47 boulevard de Charonne (11e).

GENS DE MAISON

Bonne à tt faire 9-18 h. lib. dim. Lundi. Terre de Fer. 23,r.Rivoli-4e

INDUSTRIE

On dem. Circuiteurs-Enduiseurs pr travail région Paris à l'ann. Se pres. le matin à 8 h. : Mauvier, 196, rue Marcadet, Paris (18e).

On dem. régleur rectifieur sur Cartonnes pour trav. en série. Se prés. NADELLA 136-137, Bd National, RUEIL-MALMAISON.

La Maia, Murat, 62 r. Archives dem. 1 Ajusteur 8.2 ayt travaillé dans la petite mécanique.

Ch. pr Paris dessinateur-projeteur vraiment qualif. pr études construct. d'usines, matériel broyage et manutention chaudronnerie. Ecr ou se présenter : HUGUENIN, 94 rue Saint-Lazare, PARIS.

Impte Maison POLISSAGE-CHROMAGE recherche : CHEF D'ATELIER énergique tr. expérim. Place stable. Ecr. avec référ. N° 67.390 CONTESSE, Publicité, 8, aq. Dordogne-17e q. tr.

RETIREURS-OUTILLEURS TOURNEURS-OUTILLEURS ECRIRE SEULEMENT BON. 181, rue du Château-des-Rentiers, qui transmettra.

TRES BONS TESTEURS EN TELEPHONIE pr travx USINE. Se prés. de 9 à 11 h. et de 14 à 17 h. 47 samedi Cie Industrielle des TELEPHONES 2 r. de l'Ingénieur Robert-Keller, PARIS (15e). Mo Charles-Michels

GROSSE INDUSTRIE de PROVINCE rech. deux jeunes ingénieurs français grandes écoles disposés à parfaire leur formation industrielle par l'étude de problèmes concrets comportant stages bureau de dessin, organisation d'atelier, pour aboutir à un poste de commandement France ou étranger. Pr prise contact écrire en envoyant curric. vit. à M. RAOULT, 17, r. Vivienne, Paris, qui transm.

Chaudr. soud. arc P.2 réf. exig SCUM, 2 bis, pass. Gauthier-19e.

CITROEN embauche de suite OUVRIERS ET OUVRIERES SPECIALISES MACHINES PROFESSIONN. D'OUTILLAGE PROFESSION. de FABRICATION PROFESSIONN. D'ENTRETIEN Se présenter tous les jours, même le Samedi entre 7 h. 30 et 11 h. ou 13 h. et 16 h. : 78, rue Balard PARIS (15e) métro BALARD avec certificats, livret de famille numéros Assurances sociales et Caisse de Compensation.

DIVERS

Veilleur concierge nuit emploi stable, sér. référ. exigées. Ecrire : Hôtel, 39, avenue Junot (18e).

Centre prêt 500.000 fait sit. repr. chaussures. *Ecr. Paris-presse* 660.

FROTTEURS DE PARQUET LAVEURS DE CARREAUX de métier mais de références. TRAIGNIER, 17, rue de Lancry.

On dem. vendeurs alt. stab. mach. nouv. inter. bureau. Mise au cour. S'adr. 8M.-DS. 12, r. *Paris-presse*.

OFFRE BONNE SITUATION A DEMARCHEUSES COURTIERES capit. Vte 1re Gde marque à indust. et commerç. tr. b. présent. indisp. Se prés. mercredi 16, à 19 h. 21, r. Rochechouart (Mo Cadet).

Cherchons CONCIERGE d'usine mécan. b. bricol. ou couple débr. avec b. référ. Ecr. Ets BORELLA 3, r. Parisis

MOULEURS H. ou F. cartonnages Arts Plastiques, S.r.Gd-Prieuré-18e

On dem. des infirmières dipl. Se prés. 17, rue de Milan, PARIS

P. troup. théât. ch. J.G. J.F. phys. rap. port. barre artist. bohème. Ecr. sout. A. Gravaud, 22, r. Gobelins, Paris

On demande jeunes et jolies mannequins pour revue cabaret. Accepterons débutantes. Appointements mensuels 30.000. Se prés. ts les jours, même dimanche prochain, de 16 h. 30 à 18 h. 30 à Miss Parker, Les Naturistes, 1, pl. Pigalle, Paris.

Maison de santé chirurg. à Paris dem. infirmière diplômée d'Etat fr. au courant chirurgie 2 nuits et 3 jrs par sem. nourr. non logée. Empl. stab. assuré. Ecr. M. Publipress 31, bd Bne-Nouvelle, q tr.

J'offre grosse SITUATION d'avenir certain à MM. et Dam. sérieux, ayt audace et qualit. vendeuses (aides munit. Grosses comm. Ts les soirs 18 h. Familia, 28, pl. St-Georges (9e).

Préparez vos vacances, et celles de vos enfants en se consacrant qq heures de vos loisirs. Ecr. Charles YVAL 160 bd Haussmann q. trans.

Travaux à façon 200 fr.

DOR.53-63. Chamb.6.000 fr. Prêt.

Gérances 300 fr.

Gérance libre LINGERIE. Faut 200.000. Vis. 10 à 12 h. Possibilité vente. 8, rue Delta, Paris.

Jeune ménage cherche GERANCE LIBRE province ou pâtisserie. Ecrire « Paris-presse » 675

Représentations 500 fr.

Grande marque Meubles Bureau Moderne cherche représentants Paris. Minimum garanti. Références morales exigées. Age 25-40 a. Ecr. C.E.P.A., 116, Champs-Elysées.

Dem. repr. introd. Paris et Est pr pantoufles qual. Lalle, fab. Brive.

Off. de courtage gén. rech. aff. sér. France Col. *Paris-presse* 659.

Représentants vins apéritifs dem. par Vinicole de Charenton, rue du Parc-Affortville. ENT. 19-36

On demande représentants H. ou F. jeunes, actifs, présentant bien, ayant si possible connaissances compt. pr art. de gde vente indispens. tous commerçants et industr. Barèmes. Fleaux, 77, Ch. Elysées.

Dem. représent. visa apérit. visit. cafés, cavos, épic. pâtiss. parfic. Fixe, commiss. *Paris-presse* 652.

MAM'ZELLE SOURIS Par COQ

Impte Sté Caoutchouc rech. représentants qualif. av. ou ss voiture ajutant, stab. d'avenir, gains intér. S'adr. J.-P. Casanova, 15 bis, rue Ariet.-Briand, Levallois (17-19 h.)

Représentants dem. pour produits pharmac. et confis. ROQ. 37-04

PERSEPNTANTS SERIEUX pour Produit Coiffeurs lancé sur Paris par MARQUE CONNUE. Connaiss. spéc. inut. Se prés. av. réf. Entresol, 14 rue Auber (9e).

Autos, motos, vélos

ACHATS 450 fr.

ACH. ttes voit. paiement suite. 131, bd Diderot. DID.87 87

Si vous êtes embarrassés pour passer une Petite Annonce

Si vous n'avez pas le téléphone ni le temps de vous déranger, voici un moyen très simple de faire paraître votre Petite Annonce sans perte de temps, sans complications. Ecrivez simplement votre texte dans le coupon ci-dessous et envoyez-le dans une enveloppe fermée et timbrée au Service des Petites Annonces, 100, rue de Richelieu, PARIS. Vous payerez au reçu de la facture. Profitez vite de cette initiative sans précédent qui vous permet de passer une annonce sans perte de temps, sans dérangement. N'est-ce pas simple ?

Voici un moyen simple et pratique pour obtenir vite un résultat certain.

Ecrivez lisiblement et souvenez-vous qu'une ligne comprend 30 signes. Un signe • égale une lettre minuscule ou un tiret ou un point ou une virgule ou même un blanc entre 2 mots. Une majuscule vaut 2 signes. Vous évaluerez vous-même, ainsi, le montant de votre annonce... et bonne chance.

• (Chaque case représente 1 signe).

Coupon à remplir et à envoyer : Service des Petites Annonces, 100, r. de Richelieu, PARIS

RUBRIQUE :

Mon nom

Mon Adresse

Date Signature

Cette annonce est à régler au compte de Mr Jean HELLMAN, 100, rue de Richelieu. Soit par chèque bancaire, soit par mandat-carte (Compte Chèque Postal n° 708524 PARIS)

VENTES 450 fr.

A vendre 402 Peugeot moteur neuf (mens. neufs) parf. ét. CAR. 58-90

Citroen 11 U fourg. tôl. ét. neuf. Téléph. le 41 à Lamorlaye (Oise).

VIVA GRAND SPORT prix intéressant. RICARD. - CAR. 31-84.

Partic. vd SIMCA 5 décapotable, très bon état. - MON. 60-77.

Chiens 500 fr.

Gde armoire réclame chiens luxe et bergers à La Samaritaine

Gd choix ttes races. La Niche, 10 av. Porte-de-Villiers. GAL. 95-24

Transactions Immobilières

MEUBLES 450 fr.

Logt of 37,r.Léningrad. Eur. 44-16

Pale cher meublé mens. ARC.43-53

NON MEUBLES 450 fr.

Offre gros prêt à personne intéress. apprt 4-5 p. cft 8e, 16e, Neuilly, Odéon, Ch.-Mars. Pas 23-13 matin

Ch.app.5-6 p.av.repr.16e, Jas.20-76

Le plus beau choix prix exception. GRAND CHENIL de MONTREUIL, 43, r. Alexis-Pesnon. AVR. 31-24

CANADIEN cherche maison ou appartement non meublé ou en partie 4 chambres à coucher, Ambassade du Canada. KLE. 57-35.

Off. 2 p. c. ent. w.c. c/prêt 1 Mill. Urgent. Ecrire *Paris-presse* 654.

Urgent cause départ colonial cède studio 1 p. loyer, cuis. w.-c. s.bs. Ecrire « Paris-presse » 653.

Fonds de Commerce

DIVERS 450 fr.

LAVOIR-BLANCHISSERIE Paris Imp. aff. matér. parf. ét. 8 M. 5, VENIN, 35, r. Turbigo. ARC.16-90

Je vends sans int. CINE Paris en soc. tenu 15 ans, bénéf. 2 Mill. Px 6 Mill. Mars.4, Pl. Montmartre

45 km. Tôlerie-Peinture AUTO, 600, Juillet, Marines (S.O.). T.90

65 km. en campagne Café-Tabac-Epicer. Cab. téléph. Seul au pays, 825, Juillet, Marines S.O. Tél. 90

BUREAUX 450 fr.

Rech. bur. meublé 2 ou 3 p. en s/locat. av. tél. centre de préf. Ecr. Golberg, Hôt. Terminus, St-Lazare

MIXT. et COMMERC. 450 fr.

r. Enghien loc. p. dép. 80 m. Dan. 83-74

VENT. ACH. (Appts) 450 fr.

Termes 6 p. lib. vente, habit. ou profess. En tte propr. ANJ. 97-06

URG. PASSAGE Paris AOR. apt 1 appt libre. *Ecr. Paris-presse* 658

APPARTEMENTS LIBRES de suite 2-3-4-5 pièces. Tous quartiers. Tous prix. **LA MAISON** 1, rue du Louvre

METRO JOURDAIN STUDIO cuisine. Chauff. centr. LIBRE. MARTINOT 14, rue d'Aumale, Paris. TRI.76-97

ACHETE appartement libre. Ecr. Mme BOUCHARD, 15 r. Daunou.

R. de FAUGIRARD pr SQUARE A vendre 3 belles appts 2 et 3 p. pos. réunir. Except. Ec. Sté. AG. IMM. PARIS, 34, Bld Malesherbes

SEGUR Appt av. murs libre sept. 4 p. b.imm. 2.250.000. TUR. 41-13

PROPRIET. TERR. 450 fr.

ELEVAGE Avicole 100 km Sud, jolie maison 5 pces dép. 7.700 m2. Px 1.500.000. AUTSET, 44 r. Lafayette. PRO.77-34

LISTE GRATIS 1.000 VILLAS PAVILLONS - PROPRIETES **LA MAISON** LIBRES 1, rue du Louvre.

Montmorency, 5' gare, app. vue coq par., 5 p., bs, garage, parf. état, jard. 475 m., 1.550.000. **ARNAL** 77,r.St-Lazare Tri. 87-93

60 km. rég. Dourdan, bois, riv. maison 2 pièces. **ARNAL** Jard. 400 m., 350.000.

BORD EURE MAISON NORMANDE 5 p.c.+3 p.c. chf.c. parc 2.700 m 25 m. berge, 3.200.000. **ARNAL** 77,r.St-Lazare Tri. 87-93

20 km. Sud jol.banl. pr. Seine et forêt coq. pavill. 2 p. c.+1 p. et gar. 1.400 m. 675. **ARNAL** 77,r.St-Lazare Tri. 87-93

COLOMBES A COTE GARE PAVILLON 4 p. cuis. JARDINET. Px except. 775.000. **DANTIN** 33,Ch.Antin. Tri.68-82

VESINET Terrain zône résidentl 10 min.gare, 1.500 m. beaux arbres. Prix 850.000. **CABINET TAMPONNET** 7, Bd Sébastopol. CEN. 80-86

Cherche Pavillon libre Raincy, Gagny, 65,r.Oberkampf. ROQ.50-39

Urgt cuis. sch. par. lib. banl. proche. Ecr. Lorieux, 3, r. Richer-9e

EURE 1 Ha 65. 4 p. 130 tommiers 1.300. Juillet. Marines. S.O. T. 90

Achète Cpt Pavil., LIBRE Bisig. 30 bis, r. Crimée. NORD 51-40.

LISTE DANTIN GRATUITE + de 500 PAVILLONS, VILLAS APPARTS, LIBRES. 33,Ch.Antin. Tri.68-82

Proposit. Commerc. 550 fr.

Société export. rech. associé actif av. 2 Mill. gr. rapp. WAG.80-91

ALIMentation 25.000 par jour, superbe install. 3 pièces. Agée cèdent av. 600.000. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

CAVE PURE 4 cuves tireuses, superbe install. 3 pièces, à saisir av. 1 Million. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

BONNETERIE 12.000 par jour très joli magasin. 3 pièces. Agée, 950.000. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

LIBRAIRIE Jx. 10.000 par jour belle 4 pièces, salle de tuiles, malade cède 1.650.000. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

BAR TRES JOLI, rue passante, 5.000 par jour, 4 pièces, malade cède av. 550.000. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

BAR face grand marché Paris, bonne recette à tripler, 3 pièces, tenu 20 ans, vraie Agée cède avec 800.000. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

HOTEL près gare sur boulevard Rapport 3 millions. Log. 4 pces. Prix 3 Mill. 8. **DEREY** 29, rue Etienne-Marcel.

Montparnasse, Café-Bar angle, logt 4 p. imp. P. 7.800 par jour. Px 1.700 avec crédit. **MAYEUR** 110, rue de Rivoli.

Tabac Café Epicerie. Formidable. 28.000 par jour. Ten. 22 a. 40 km. Ouest. Seul au pays. Logement 6 pièces, jardin. **MAYEUR** Prix : 1.300.000.

Malade, cède Aliment. Gie banl. Métro. Bien logé. 38.000

Un document sensationnel en exclusivité

LA DERNIÈRE CONFESSION DE MUSSOLINI

Voici le journal intime que Mussolini rédigea, après la chute du régime fasciste et avant son enlèvement par les parachutistes allemands, alors qu'il était prisonnier du roi sur l'ilôt rocheux de la Maddalena. Ce document a échappé par miracle aux flammes grâce à la présence d'esprit d'un historien en uniforme...

MON ENLÈVEMENT A LA PORTE DU PALAIS ROYAL

Première page du journal intime du Duce. Ce dernier évoque la journée du 25 juillet 1943, qui vit le Grand Conseil fasciste proclamer sa déchéance, et raconte comment il va être conduit du pouvoir à l'internement...

APRES la fin de la séance du Grand Conseil, à environ 2 h. 30, je retournai dans mon bureau, où me suivaient Scorza, Buffarini, Tringali, Biggini et Galbiati. On discutait si tout ce qui avait été voté était légal, mais cette question ne m'intéressait pas particulièrement. Scorza, qui avait fait, comme dernier orateur de la séance, un discours un peu terne et peut-être sans conviction, me demanda la permission de m'accompagner chez moi, ce qu'il fit. Quand je pense aujourd'hui à l'attitude de Scorza (1) à certaines occasions, j'éprouve certains doutes. La fin de son discours à Adriano, au cours duquel il envisagea la possibilité de « tomber » — bien qu'avec dignité — avait fait, dans beaucoup de milieux, une impression funeste.

Un jour, Scorza me dit subitement : « Maintenant je viens avec quelque chose de défavorable, oui, quelque chose d'extrêmement défavorable. (1). Etes-vous sûr de ceux qui vous entourent ? »

Je répondis que je ne m'étais jamais posé cette question. Par la suite quelques jours avant la séance, il ajouta :

— Qu'arriverait-il si, une nuit, quelqu'un pénétrait dans la villa Torlonia ? (2).

Je répondis : « Probablement rien. »

Scorza savait-il ce qui se tramait et connaissait-il aussi le texte de l'ordre du jour ? Certainement, du moins dans la première version qu'il me présenta, encore qu'il ne m'ait pas expliqué assez clairement, comment il l'avait eu. La version présentée au vote était plus courte.

Quand j'eus quitté Scorza dans la villa Torlonia, je me rendis auprès de ma femme qui m'attendait avec inquiétude. Avec la sensibilité et l'instinct aiguë d'une femme, elle devinait que quelque chose de grave se préparait. Pauvre Rachele ! Je lui ai donné si peu de joie et tant de douleurs !

Durant trente années, pas une semaine de repos ! Elle méritait peut-être un autre sort, un sort meilleur que celui d'être liée à mon existence tumultueuse. Nous échangeâmes quelques mots et je m'endormis ; c'était ce sommeil de durée mais profond qui a toujours précédé les événements décisifs de ma vie.

Je me levai à sept heures. A huit, j'étais au Palazzo Venezia (Palais de Venise). Régulièrement, comme toujours depuis vingt et un ans, je commençai ma journée de travail — la dernière ! Au courrier, il n'y eut rien de grande importance, à l'exception d'un recours en grâce pour deux « partisans dalmates » condamnés à mort. Je télégraphiai un avis favorable au gouverneur Giunta. Aujourd'hui je suis heureux d'avoir par ma dernière action gouvernementale sauvé deux vies, deux jeunes vies ! Peu après Scorza me téléphona pour me dire que beaucoup de ceux qui avaient voté l'ordre du jour de Grandi le regrettaient déjà. Je répondis que c'était désormais trop tard. Presque à la même minute on m'apporta une lettre du ministre Cianetti, dans laquelle il m'annonçait qu'il rectifiait son vote. Je n'attachai pas la moindre importance à ce fait. Je fis chercher Grandi. Je voulais simplement lui demander pourquoi, le jeudi, lorsqu'il était venu m'apporter les protocoles du Comité de Londres, (3) il m'avait demandé, et même supplié, de ne pas convoquer le Grand Conseil. Alibi? Manœuvre ? Je lui avais répondu qu'il était désormais trop tard et que, les convocations ayant déjà été envoyées tout renvoi serait impossible. Le matin du 25 il n'était plus possible de trouver Grandi. Il était parti en voiture et n'avait rien laissé.

Dernières heures de liberté

Entre temps, j'avais fait demander au général Puntoni, si le roi pouvait me recevoir à 17 heures dans la villa Savoia ou ailleurs. Je reçus une réponse affirmative. A midi, je reçus, en présence de Bastianini, l'ambassadeur du Japon qui était venu pour connaître, au nom de son gouvernement, mon opinion sur la situation. Je lui répondis que toute la situation dépendait de l'évolution des combats sur le front oriental et qu'aucun effort ne devait être négligé pour tenter d'éliminer la Russie de la guerre, même s'il fallait renoncer aux conquêtes territoriales déjà acquises. Il admit ma thèse et nous nous séparâmes. Si Bastianini a laissé des notes sur cet entretien on trouvera les détails.

Peu après je reçus Galbiati qui me dit entre autres que le départ de la division M n'avait pas eu lieu en raison du bombardement du nœud ferroviaire de Rome. Il me proposa d'aller visiter le quartier bombardé. J'observai que cette visite pourrait sembler tardive, mais il fit valoir qu'il s'agissait de voir l'état des travaux en cours. Nous nous rendîmes donc à San Lorenzo. En réalité les travaux ne progressaient pas du tout ou presque.

Le quartier était d'ailleurs terriblement dévasté. J'étais entouré de groupes de gens qui me racontaient des épisodes et se lamentaient. Je fis distribuer des secours. Il était 15 heures. Une chaleur étouffante opprimait les âmes des hommes et pesait, d'un ciel immobile, sur la ville. Je retournai à la villa Torlonia.

Je pris le déjeuner habituel et passai une heure de conversation avec Rachele dans le petit salon de musique. Ma femme était très impressionnée et son sentiment angoissé que quelque chose de grave allait arriver avait considérablement augmenté.

Rendez-vous avec le roi

A 16 h. 30, je m'habillai en civil et accompagné de De Cesare je me rendis à la villa Savoia, où Sa Majesté m'attendait sur le seuil du Palazzina. L'entretien dura une demi-heure. Au moment du congé sur le seuil, le roi me serra très cordialement la main. Ma voiture m'attendait sur le côté droit du Palais ,mais alors que je m'y rendais, un capitaine des carabiniers m'arrêta en disant :

« Sa Majesté m'a donné l'ordre de protéger votre personne ! »

Et comme je voulais néanmoins monter dans mon auto, il me fit monter dans une voiture-ambulance qui était prête. Naturellement ! De Cesare monta avec moi - Sévèrement gardés de deux agents en civil munis de mitraillettes nous parcourûmes un chemin long et accidenté — avec tant de secousses qu'elles mettaient parfois la stabilité de la voiture en danger. Après un bref séjour dans la caserne des R. R. C. C. (4), dont je ne me rappelle plus le nom, nous arrivâmes dans la caserne Allievi Carabinieri (5). Je fus introduit dans le bureau du colonel. Des gardes, baïonnettes au canon, étaient placés dans le corridor. Les officiers me ménagèrent un traitement cordial. A 26 à une heure, le général Ferone, dont j'avait fait la connaissance en Albanie, m'apporta un billet du maréchal Badoglio, dont voici le texte :

A Son Excellence le Cavalier, etc.

Le chef du gouvernement soussigné tient à faire savoir à Votre Excellence, que tout ce qui est arrivé à votre égard, est uniquement inspiré pour votre intérêt personnel, puisque de plusieurs sources sont parvenus des renseignements détaillés sur un sérieux complot contre votre personne. En exprimant ses regrets, il tient à vous signaler qu'il est prêt à donner des ordres pour une escorte sûre, avec tous les égards, vers un endroit que vous voudrez indiquer vous-même.

Suit la signature personnelle.

Je dictai une réponse au message du maréchal disant que je serais volontiers allé à Rocca delle C... (6). Le colonel Tabollini m'informa que le général, envoyé pour une inspection à Rocca, avait répondu que tout était en ordre ou presque. Le lundi passa !

Souvent, dans la journée, parlaient avec moi le colonel Chirico, le commandant Bonitatibus, le colonel Tabollini (jamais je n'oublierai l'amabilité de sa femme qui me fit parvenir de la glace et du thé), le général Delfini et le médecin, lieutenant-colonel Santillo.

J'étais désormais convaincu que j'irais à Rocca. Au lieu de cela on me fit descendre le mardi soir vers les dix heures, pour me confier au général Polito de la police militaire, en qui je reconnus le commissaire de la P. S. (7), Polito, qui avait travaillé pendant dix-sept ans avec moi et à qui j'avais confié de grandes et importantes opérations de police.

Pendant le trajet on parlait un peu de tout, après que j'eusse constaté la direction : qui n'était ni la via Flaminia, ni la via Appia. Notre but était Gaeta, môle Ciano, la corvette « Persefone » avec un amiral, Maugeri, très décoratif et très courtois. Pendant la traversée, je fis connaissance avec le gendre du professeur Frageni. Arrêt à Ventotene où un séjour prolongé s'avérait impossible. Continuation du voyage en direction de Ponza, où j'arrivai vers onze heures. Ce n'était pas la résidence que j'avais ou que j'aurais choisie. Traitement cordial. Le premier jour, le colonel Pelaghi et, par la suite, le colonel Meoi et le lieutenant-colonel di Lorenzi continueront à s'occuper avec beaucoup de tact de ma sécurité, dont je ne sais pas par qui elle est menacée, alors que le but des conspirateurs est maintenant atteint et que ma personne physique n'a plus aucune valeur, c'est-à-dire qu'elle n'est plus que celle d'un individu quelconque.

MUSSOLINI.

Ponza 2 août 1943.

1. P. S. — *Ceci est un rapport confidentiel que je confie à la discrétion du colonel Meoli, qui n'est pas autorisé à en faire part à qui que ce soit, à moins que je ne prenne des décisions contraires.*

2. P. S. — *Il se peut que quelques-unes des opinions exprimées ci-dessus ne correspondent pas du tout à la réalité — en raison de ce qui s'est passé depuis le 25 juillet, puisque je suis resté depuis dans un isolement moral complet.*

26 juillet 1943.

I. — *Je tiens à remercier le maréchal Badoglio pour ses attentions à l'égard de ma personne.*

II. — *La seule résidence dont je puis disposer est Rocca delle Caminate, où je suis prêt à me rendre à n'importe quel moment.*

III. — *J'assure aussi le maréchal Badoglio en reconnaissance du travail commun des temps passés, que non seulement je ne lui ferai aucune difficulté, mais encore je serai disposé à toute collaboration possible.*

IV. — *Je suis d'accord avec la décision prise, selon laquelle la guerre sera continuée contre les Alliés, ainsi que l'exigent l'honneur et les intérêts de la patrie en ce moment, et je souhaite que la tâche difficile à laquelle s'adonne le maréchal Badoglio par ordre et au nom de Sa Majesté le roi dont j'ai été pendant vingt et un ans et demeure toujours un serviteur loyal, soit couronnée de succès.*

MUSSOLINI.

(Copyright 1950, pour la France et l'Union Française, by « Paris-presse-l'intransigeant ».)

Une des dernières photos de Mussolini.

Rachele Mussolini dans son appartement avec sa fille et une amie de celle-ci.

PROCHAIN ARTICLE :

"En 1950, je serai mort enfin..."

(1) Scorza, journaliste, conseiller national ; directeur du journal *Gioventu Fascista* (Jeunesse fasciste). Dernier secrétaire du parti, de janvier à juillet 1943. (N. D. L. R.).

(2) Villa Torlonia, résidence de Mussolini à Rome.

(3) Il s'agit de la réunion de Londres du Comité de non-intervention dans la guerre civile d'Espagne. Mussolini avait sans doute voulu consulter ses protocoles que détenait Grandi, autrefois ambassadeur à Londres.

(4) Régiment de carabiniers.

(5) Allievi Carabinieri : aspirants carabiniers.

(6) Rocca delle Caminate., pays natal de Mussolini.

(7) P. S. Abréviation de Publica Sicurezza, Sécurité publique.

644 JOURS D'AGONIE

Voici comment celui qui avait été le "Duce" marcha de la déchéance à la mort

Le 25 Juillet 1943 est une date culminante, non seulement dans l'histoire de l'Italie, qui connut pratiquement, ce jour-là, la déchéance de Mussolini, mais aussi dans l'histoire de la guerre.

Ce jour-là, le Grand Conseil fasciste, qui était au régime mussolinien ce que le Politburo est au régime soviétique, tint en minorité le « Duce » par 19 voix contre 7. Ce vote étonnant survenait sur une motion présentée par Dino Grandi, un des esprits politiques les plus clairs du fascisme, ancien ambassadeur d'Italie à Londres. Les nouvelles de la guerre étaient désastreuses. L'Axe perdait sur tous les tableaux. Le peuple italien, qui n'était entré dans le conflit qu'à contre-cœur, malgré les démonstrations théâtrales des fanatiques fascistes, n'aspirait qu'à la paix et, dans les milieux de l'état-major, où la dévotion à la Maison de Savoie n'avait jamais été supplantée par l'idéal mussolinien, on préconisait presque ouvertement une paix séparée avec les Alliés. Dino Grandi, qui avait été pourtant une des figures du fascisme, profita des circonstances pour présenter à la séance du Grand Conseil un texte qui, sans exprimer la défiance à l'égard de Mussolini, le révoquait en fait, en appelant à la conduite de la guerre le roi, jusque-là écarté de la conduite des affaires et, de plus en plus, opposant muet mais ferme de la politique du « Duce ».

Ce texte rallia 19 voix sur 28. Résultat surprenant, véritable coup d'Etat. Parmi les partisans de ce véritable acte de déchéance figurait notamment le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères et gendre de Mussolini. Ce n'est pas que le comte Ciano fût entré dans une opposition ouverte à l'égard de son beau-père. Mais on sait maintenant, par des rapports diplomatiques les plus dignes d'attention et par exemple par les rapports de Sumner Welles, que le comte Ciano, à partir d'un certain moment, fut passionnément antiallemand. Il devait payer chez cette rebellion, puisqu'il fut condamné à être fusillé dans le dos au procès de Vérone ; cette sentence fut exécutée le 11 Janvier 1944, dans la cour du vieux château de Vérone avec l'approbation de Mussolini lui-même.

Or, dans sa prison, le comte Ciano, évoquant cette séance du Grand Conseil où son attitude devait être qualifiée de « trahison », écrivait : « Je me suis rallié à la motion de Dino Grandi pour des motifs très nobles. Grandi lui-même expliqua le sens de son texte : le peuple italien ne soutenait pas cette guerre parce qu'il avait l'impression que c'était une guerre fasciste. Il fallait démentir ce jugement et associer toute la nation à l'effort patriotique, à commencer par le roi, qui se tenait dans une réserve vague. En donnant au souverain, dans un moment critique, la direction des affaires et la conduite de la guerre, on ressoudait la nation. »

Prisonnier du roi

Telle avait été l'habileté de la manœuvre de Dino Grandi et de quelques-uns de ses amis qu'ils réussirent à entraîner des fidèles de Mussolini. Le vote final, en dépit des intentions des votants, signifiait la déchéance du « Duce ». C'était la condamnation définitive du régime. Le roi et le maréchal Badoglio n'en espéraient pas tant. Ils ne furent pas pris au dépourvu. Lorsque, le 25 juillet, à 2 h. 30 du matin, après une séance ininterrompue de dix heures, le Grand Conseil fasciste eût lancé cet appel au roi, la décision était prise : Mussolini serait interné « dans l'intérêt de sa propre sécurité ». On lira, sous la plume de Mussolini lui-même, le récit de l'application de cette mesure.

Malgré la promesse royale de lui attribuer pour résidence son pays natal, Rocca delle Cominate, Mussolini est emmené à Ponza, petite île de la mer Tyrrhénienne (27 juillet).

Le 2 août, il commence à rédiger les notes de son journal, son testament politique, où il décrit d'abord les événements du 25 juillet.

Quelques jours après, le gouvernement Badoglio fait transporter le prisonnier à La Maddalena, île au large de la Sardaigne,où il reste jusqu'au 28 août. C'est là qu'il écrit les aphorismes pleins d'amertume et de résignation. A Ponza, il s'est encore fait des illusions, en offrant ses services à Badoglio. Maintenant, il sent bien que c'est fini, il vit intensément les jours pénibles d'un dictateur déchu. Pour la première fois, un homme tout puissant révèle son état d'âme après sa déchéance.

Las et résigné, Mussolini obéit à son nouveau destin alors que l'on s'attendait de sa part à une violente réaction.

Et pourtant, comme il l'avoue dans ses notes intimes, il ne se faisait guère d'illusions. C'était bien la fin, la fin pour lui et pour ce régime dont il avait annoncé qu'il régnerait sur l'Europe.

De La Maddalena, le dictateur devait être transféré sur le continent, au Gran Sasso (2 900 mètres), dans les Abruzzes. C'est là qu'une expédition de S.S. le délivra, le 12 septembre, et l'enleva à bord d'un « Fieseler Storch ». Sa détention, pendant laquelle se situe le document dont « Paris-presse-l'intransigeant » entreprend la publication, avait duré 49 jours. Et à propos de ce retentissant enlèvement, « Paris-presse-l'intransigeant » publiera, en marge du journal de Mussolini, un document inédit qui modifie le récit accepté jusqu'ici.

Les 600 jours

Rétabli dans son titre, sinon dans sa toute-puissance, le « Duce », devenu président d'un gouvernement éphémère en Italie du Nord, cette fameuse « République fasciste » qui ne représentait plus rien, devait durer encore 595 jours. Il n'était plus qu'un instrument au pouvoir de Hitler.

Cette période connue en Italie sous le titre des « 600 Jours », par analogie avec les 100 Jours de Napoléon, c'est un lamentable sursis accordé au dictateur.

La débâcle de la Wehrmacht, au printemps 1945, sonnera la fin définitive de Mussolini. A Giulino di Mezzegra, près de Dongo, le dictateur sera exécuté sans procès par un groupe de partisans. Un cadavre suspendu, la tête en bas, voilà ce qui reste du « Duce ».

Le Journal de Mussolini s'arrête le 19 août, 15 heures. La dernière inscription pourrait faire croire qu'il existait d'autres notes. En tout cas, ce projet entrait dans les intentions de Mussolini. Sans doute avait-il encore autre chose à dire. Mais il ne le dira plus. Car, désormais, libéré, il retrouve son ancienne superbe. C'en est fini de la résignation, du pessimisme, de l'amertume de l'homme déchu. Le vrai Benito Mussolini, tel qu'il s'est révélé dans son malheur, disparaît derrière un nouveau dictateur par la grâce de Hitler. Il fait fusiller Ciano, de Bono, Cianetti et d'autres de sa vieille garde.

Pendant son nouveau règne, en 1944, il publie, dans le « Corriere della Sera », le grand journal milanais, sa « Storia di un anno » (Histoire d'une année). C'est l'histoire des événements de 1943, racontée à la troisième personne. Le « Duce » règle ses comptes avec tous ceux qu'il considère comme ses ennemis. Bien entendu, il se garde bien de reprendre les idées qu'il a exprimées à La Maddalena. Elles ne cadrent plus avec la nouvelle « République fasciste » ni avec le rôle qu'il assume à nouveau. L'homme de La Maddalena se cache derrière le marque du « Duce » qui croit ou feint de croire à sa nouvelle puissance.

Léopold suit le cortège funèbre.

LE DOUBLE ET SOMBRE DESTIN DE LÉOPOLD ROI DES BELGES ET PRINCE DE RÉTHY

ASTRID DEVAIT AVOIR UN QUATRIÈME ENFANT

Une embardée... et on la releva juste à temps pour lui administrer l'extrême-onction

Par Jacques LAMBERT

« JE jure de respecter la constitution et les lois du peuple belge. Je jure de défendre l'indépendance et l'intégrité du territoire. »

Léopold, en uniforme de lieutenant général, prête le serment qui le fait roi. On a déménagé la tribune du parlement pour installer à sa place le dais de velours rouge qui surplombe le trône au dossier duquel étincellent les lettres d'or de la devise nationale : « L'Union fait la Force. » C'est, en trois mots, l'histoire même de la Belgique. La nation ne peut vivre que par l'union de ses deux grandes familles, flamande et wallonne. Et le ciment de cette union, c'est le principe monarchique que rend tangible la cérémonie.

Sénateurs et députés en queue de pie et cravate blanche forment le fond de l'assistance. On y voit aussi des ministres en uniforme brodé, des professeurs en robe, des magistrats en toge, le cardinal primat dans la pourpre de sa *capa magna*, des chevaliers du Saint-Sépulcre en tunique écarlate.

Mais c'est à la face du monde que Léopold parle, ce 23 février 1934. Emplumés, chamarrés, cloutés de décorations, il ne manque pas un ambassadeur. Et, surtout, la loge royale est pleine d'invités princiers: le prince de Galles et Boris de Bulgarie, Umberto d'Italie et Axel de Danemark, Nicolas de Roumanie et Félix de Luxembourg.

Léopold, lui, n'a de regards que pour Astrid et ses deux enfants : la déjà sage Joséphine-Charlotte — elle va avoir 7 ans— l'espiègle Baudoin, presque un bébé encore, mais tout saisi déjà de la majesté du premier spectacle de son destin d'héritier de la couronne.

Excursion fatale

Il y a six jours à peine qu'Albert Ier s'est tué, près de Marche-les-Dames, en tentant, seul, l'escalade d'un rocher des Ardennes. Trente-six heures, Léopold s'est abîmé dans sa douleur de fils. Quand il avait l'âge de Baudoin, son père avait fait construire, pour ses frère et sœurs et lui-même, une petite maison à leur taille, où ils étaient, chez eux, leurs seuls maîtres. Plus tard, c'est encore Albert lui-même qui, seul déjà, sans guide, l'attachait à une corde pour l'initier à ses joies d'alpiniste. C'est avec lui qu'il a « fait » ainsi sa première « aiguille », le clocher du Taureau, dans les Alpes Dolomitiques. Léopold regarde Baudoin, Astrid, Joséphine-Charlotte : il les emmènera, eux aussi, plus tard, à la montagne. La reine, cependant, attend un troisième enfant. Joséphine-Charlotte-Ingeborg-Elisabeth était née le 11 octobre 1927, à 9 heures du matin, au château de Bellevue, dans le propre berceau de son père, et Baudoin le 7 septembre 1930, à 16 h. 25, à la villa Stuyvenberg. C'est là aussi qu'Astrid donne naissance au petit Albert, prince de Liége, le 6 juin 1934, à 23 h. 35. Ses relevailles, cette année-là, l'empêchent de prendre de vraies vacances.

Mais, l'été suivant, encore qu'elle porte une nouvelle promesse de maternité, elle est en Suisse avec Léopold. La villa Halisharn, près de Lucerne, est celle où Albert Ier se reposait entre deux ascensions des sommets voisins.

Le 29 août, à 10 heures du matin, le couple se met en route pour une excursion projetée. Le roi a chaussé ses souliers ferrés, la reine porte un tailleur de sport. La torpédo est hérissée de sacs de camping et de piolets, et le chauffeur, relégué dans le spider, disparaît sous tout cet arroi.

Léopold conduit vite. La route de Kussnacht (Kuss : baiser ; nacht : nuit — la nuit du baiser) est large et « bien roulante ». Le roi se penche sur la carte, que la reine a déployée sur ses genoux, pour vérifier l'itinéraire. D'une voiture qui suit, un touriste voit l'embardée. L'auto royale s'engage de sa roue avant droite sur le bas-côté gauche, l'arrière chasse, décrit un quart de cercle à droite.

La mort frappe

Le capot a déjà sauté le petit mur de 50 centimètres de haut qui borde la chaussée. Un bond de quinze mètres dans le vide. L'auto plonge littéralement dans une prairie qui se trouve en contre-bas, s'écrase contre un arbre, tournoie deux fois sur elle-même, heurte un second arbre, avant d'aller s'abîmer enfin dans les eaux, profondes d'à peine 70 centimètres à cet endroit, du lac des Quatre-Cantons.

Cramponné à son siège, le chauffeur est indemne. Il saute à terre. Léopold est inanimé, il a le visage ensanglanté, mais il respire. Astrid aussi, mais son souffle n'est déjà plus qu'un râle d'agonie. Le choc sur le premier arbre l'a frappée en plein front. Elle a le crâne fracturé, la poitrine défoncée : le quatrième enfant royal, qui, tout à l'heure, s'agitait dans son sein, ne verra jamais le jour.

Les secours qui se sont précipités aux cris du chauffeur ne peuvent rien pour elle non plus. Si, pourtant : le vicaire de Kussnacht arrive à temps pour lui administrer l'extrême-onction. Le docteur Steiner, lui, ouvre les bras, dans un simple geste d'impuissance. C'est l'instant où Léopold reprend connaissance. De ses doigts crispés, il se débarbouille du sang dont lui englue la figure l'entaille que lui a faite un éclat du pare-brise. D'un bond, il est debout, blême, devant cette scène atroce. D'un coup d'œil, il a compris. Il retombe sur les deux genoux, à la place même d'où vient se relever le prêtre, et on l'entend, par deux fois, appeler, de cette voix rauque qui monte de la chair meurtrie : « Astrid... Astrid... »

Le poids du souvenir

Le lendemain, il est à Bruxelles. Un train spécial a ramené la dépouille de la reine. Ecrasé de chagrin, Léopold ne sent pas la douleur physique : il ne s'apercevra qu'après les obsèques qu'il a une côte fracturée.

Il s'était promis, d'abord, de ne laisser à personne la crucifiante mission d'annoncer à ses enfants la fin tragique de leur mère. Mais c'est au-dessus de ses forces. Il en charge la comtesse du Roy de Blicquy, la plus dévouée des dames d'honneur de la morte.

Joséphine-Charlotte a maintenant huit ans. La comtesse la trouve galopant sur sa trottinette dans le parc de la villa Stuyvenberg. Baudouin la poursuit à la course. Albert dort dans son berceau.

La comtesse prend les deux aînés aux épaules et leur donne des nouvelles de ses trois propres enfants « qui ont le bonheur d'avoir une maman ».

— Mais nous aussi...

— Oui, mais votre maman est partie pour longtemps, très longtemps...

— Quand reviendra-t-elle ?

— Je ne sais pas.

— Et papa ?

— Il a un gros chagrin.

— Pourquoi ?

— Parce que votre maman n'est plus là.

La comtesse de Blicquy n'a pu, pour prononcer ces derniers mots, retenir un sanglot. Joséphine-Charlotte a deviné :

— Est-ce que... ce serait pour toujours ? Comme grand-père ?

— Ma pauvre chérie !...

Joséphine-Charlotte, cette fois, gémit, une pauvre petite plainte qui tremble. Elle s'évanouit, et son frère hurle.

Toute la Belgique pleure avec la famille royale. On fait encadrer les strophes attendrissantes de l'élégie que compose le poète D.-J. d'Orbaix à la mémoire de la Reine :

En reposant sur vos genoux
Les enfants qui sont nés de vous
Chantez dans la mort invisible !
La chambre est claire où l'heure bat
Où votre voix descend tout bas
Dans la vie incompréhensible.

Des souvenirs comme ceux-là pèsent souvent plus lourd qu'un mot politique sur le cœur populaire, et ce ne sera pas sans émotion que répondra le citoyen — et surtout la citoyenne — appelés dimanche à donner leur avis sur le retour du roi...

La Reine Astrid.

(Copyright 1950 by « Paris-presse-l'intransigeant ». Reproduction même partielle interdite.)

DEMAIN :

Le vaincu n'a plus de sceptre ; il ne lui reste que l'amour.

Joe LOUIS combattra Ezzard CHARLES...

Et voici mon classement

des Européens dans la boxe mondiale

Paris-presse-l'intransigeant s'est assuré l'exclusivité, pour la France, des articles du fameux critique du Ring *de New-York, Nat Fleischer, dont la compétence n'est discutée par personne dans le monde de la boxe des deux hémisphères. Voici le premier article de Nat Fleischer :*

Exclusivité Paris-presse-l'intransigeant

NEW-YORK. — Nous voyons de plus en plus se rapprocher le jour où Joe Louis communiquera officiellement son intention de faire sa rentrée cet été.

Avant de fixer les dates des tournées en Amérique du Sud et en Amérique centrale, il fut demandé par un reporter du journal « Le Ring » si le Brown Bomber était définitivement prêt pour un combat au « Yankee Stadium » en juin. Joe Louis répondit :

« Je ne peux donner une réponse définitive maintenant. Ce qu'a écrit Nat Fleischer est peut-être vrai, mais il me faut encore au moins deux mois afin que je puisse déterminer la date de ma rentrée. Le fait de me trouver au poids de 101 kilos indique que je peux frapper plus fort que je n'ai jamais fait, mais aussi je peux me trouver avec des jambes moins solides pour de rapides déplacements. C'est ce fait que je dois surmonter si je désire faire une rentrée. Pour celle-ci, je ne serai bien que dans un mois ou deux. »

A la question qui lui fut posée de savoir s'il avait l'intention de combattre

par Nat FLEISCHER

Lee Savold ou Bruce Woodcock pour préparer un combat avec Ezzard Charles, le roi des poids lourds me répondit :

« Certainement pas. Je ne considère pas qu'ils me barrent le chemin. Si je me bats, ce sera avec Ezzard Charles, qui est maintenant le champion reconnu N.B.A. C'est le seul homme que je veuille rencontrer. Un tel match rapporterait 1 million de dollars. »

L'Europe et les titres mondiaux

■ De l'Empire britannique et de l'Europe continentale, seul un poids lourd trouve sa place parmi les premiers classés, Bruce Woodcock, qui est proposé pour rencontrer Lee Savold en mai, se trouve en quatrième place derrière Ezzard Charles, Joe Walcott et Lee Oma. Lee Savold se place immédiatement après.

Parmi les hommes de première classe, juste au-dessous des boxeurs titrés, viennent Hein Ten Hoff (Allemagne), Jo Weiden (Australie), Aaron Wilson, l'Américain qui vit en France, et Stephan Olek.

■ Dans la division des mi-lourds, seulement Freddie Mills parmi les étrangers fut classé, puis vient alors Mark Hart (Angl.)

Villemain 5e et Dauthuille 9e

■ Parmi les poids moyens, Dave Sands (Australie) est classé 3e après le champion Jake La Motta et Ray Robinson. En 5e et 6e positions, nous trouvons Robert Villemain (France) qui battit La Motta dans un match-revanche, et l'Italien Tiberio Mitri, Steve Belloise, de New-York, est classé au-dessus d'eux en quatrième position.

Laurent Dauthuille (France) est le dernier boxeur étranger pour terminer le classement des poids moyens en occupant sa neuvième place. Mais il est susceptible d'améliorer son classement s'il vient à New-York.

Bon nombre de boxeurs étrangers font partie de la classe n° 1 parmi les poids de 72 kilos. Ce sont : Georges Angelo (Afr. du Sud), Ritter (France), Albert Finch (Angleterre), Bert Hyland (Irl.), Jean Stock (Fr.), Dick et Randolph Turpin (Angl.) et Luc Van Dam (Holl.).

■ Aucun boxeur britannique ou de l'Europe continentale ne peut postuler pour le titre parmi les welters. Cependant, un nombre important de noms qui promettent en première classe : Kev Delaney (Austr.), Fernando Janiti (It.), Livio Minelli (I.), Idjoe Piitulainen (Finl.), Constant Reypens (Belg.), Eddie Thomas (Galles), Mickey Tollis (Austr.) et Murmez (France) sont dans ce groupe.

Arthur King, de Toronto (Can.), qui tient actuellement le titre de poids léger de l'Empire britannique, se place troisième du monde après le champion Ike Williams et Freddy Dawson.

Kid Dussart (Belgique) et Solly Cantor, de Torento, qui s'est pas mal montré cette année en Angleterre, se sont classés dixième et onzième du monde.

■ Eils Ask (Finl.), Roger Baour (Fr.), Alfie Clay (Austr.), Norm Gent (Austr.), Ivor Kid Germain (de Barbodes), Jack Hassen (Austr.), Tommy Mc Govern (Angl.), Pierre Montané (Fr.), Joseph Preys (Belg.), Roberto Proletti (It.) et Billy Thompson (Angl.) sont en 1re classe des poids légers.

« Ray » derrière Pep et Saddler

■ Ray Famechon (Fr.) se place troisième parmi les poids plume du monde, derrière le champion Willie Pep et Sandy Saddler, Ronnie Clayton (Angl.) est quatrième. Mais Famechon voit dans ses possibilités la place de champion.

Tommy Burns (Angl.), Viego Fredriksen (Dan.), Jean Machterlinck (Belg.), Helge Rasmussen (Dan.), Luis de Santiago (Esp.) et Allain Tanner (Guinée angl.), qui combat en Angleterre, figurent aussi en 1re classe.

■ Luis Romero (Esp.) est classé second dans les poids coq derrière le champion Manuel Ortiz. Il est le meilleur « bantam » d'Europe. Danny O'Sullivan, le meilleur bantam d'Angleterre, se classe 3e, Elley Bennett (Austr.) 4e, Théo Medina (Fr.) 6e, Guido Ferracin (Ital.) 7e, Teddy Gardner (Angl.) 9e et Vic Toweel (Afr. du Sud) 10e.

■ Dans la division des poids mouche, Rinty Monaghan, champion du monde, détient la première place devant Honoré Pratesi (Fr.) second, Terry Allen (Angl.) est 3e, Maurice Sandeyron (Fr.) 4e, Jean Sneyers (Belg.) 5e, Dicky O'Sullivan (Angl.) 6e, Norman Lewis (Gal.) 7e, Mickey III (Austr.) 8e, Peter Keenan (Ec.) 9e et Norman Tennent (Ec.) 10e.

Aucun Américain n'a obtenu un bon classement parmi les poids mouche, seul Reuben Smith en 11e position. A part le champion Manuel Ortiz, qui se classe le premier parmi les bantam, les petites catégories laissent le champ libre aux îles Britanniques et l'Europe continentale.

(Copyrigh pour la France Nat Fleisher et « Paris-presse ».)

Graziano, Belloise Gavillan vainqueurs...

NEW-YORK (par câble).

Hier soir, sur les rings de Newark, Philadelphie et Miami, eurent lieu trois combats qui se soldèrent par les victoires de Belloise, Kir Gavilan et Graziano, acquises respectivement sur le Français Germain Caboche, Graham et Joe Corcie.

Caboche a tenu la limite

A Newark (Etat de New-Jersey), Steve Belloise (74 kgs 389) n'a disposé qu'aux points de Germain Caboche (73 kgs 575) qui, par une obstruction savante et un jeu défensif habile, fit un excellent combat.

L'arbitre a accordé six reprises à Belloise et deux égales.

Si l'on tient compte que le champion américain, dont le punch n'est plus à vanter, « liquida » Jean Stock en huit rounds, la performance de Germain Caboche n'en a que plus de valeur.

D'ailleurs, le comportement du jeune « French boy » (qui remplaça au pied levé Henry Jordan) lui vaudra très certainement d'autres combats importants aux Etats-Unis.

Gavilan en forme

Le welter cubain, Kid Gavilan, en disposant, à Philadelphie, de Graham nettement aux points, a prouvé qu'il était en bonne condition pour son match du 20 mars contre Robert Villemain, à Montréal.

Graziano en un round...

L'ex-champion du monde des poids moyens, s'il ne boxe pas souvent n'a rien perdu de son punch. En effet, hier soir, à Miami, il a mis hors de combat en un round Joe Corcie le jeune espoir américain.

— Le 14 mai, à Roubaix, Mimoun sera opposé à Gaston Reiff sur 5.000 mètres.

AGISSEZ...

contre les récidivistes du jeu... brutal

par Gaston BÉNAC

EST-CE parce que nous approchons du dénouement des deux championnats, celui du football et celui du rugby, qu'il y ait à déplorer aujourd'hui les excès, mettons de vigueur de certains joueurs qui confondent catch, boxe ou pancrace avec ce qui ne doit être qu'un jeu? Je ne sais. En tout cas, le désir de ne pas descendre, de conserver sa place, de rester qualifié n'excusent pas les excès commis sur trop de terrains dimanche dernier. On peut jouer sec, tout en évitant des coups irréguliers, brutaux, parfois même dangereux.

Plus que jamais les deux fédérations intéressées doivent recommander aux arbitres de se montrer impitoyables en ce qui concerne le jeu dur. Aux directeurs de jeu de donner ensuite dans leur rapport des notes sur la façon irrégulière pratiquée par certains. Ainsi la fédération pourrait, à l'aide de fiches tenues à jour, connaître les noms des récidivistes pour lesquels tous les moyens sont bons pour imposer la loi à leurs adversaires.

Il appartiendrait ensuite aux fédérations intéressées d'agir en conséquence en cas de trois récidives en débarrassant le sport de sujets dangereux.

N'oublions pas, en effet, que l'avenir des matches franco-britanniques de rugby, les seuls qui nous permettront d'apprendre et de progresser, est en jeu. Nous n'avons pas que des amis de l'autre côté de la Manche, ne l'oublions pas. Restons vigilants.

Mais à côté des sévérités excessives doit exister la récompense pour les équipes régulières.

Pourquoi, en effet ne pas attribuer en fin de saison un objet d'art à l'équipe qui a pratiqué dans le meilleur esprit du jeu. Avec, naturellement, attribution de médailles aux joueurs.

Ce ne serait pas là, à mon sens, quelques billets de mille trop mal placés !

Villemain prêt à boxer La Motta ou... Belloise

NEW-YORK. — Jean Bretonnel, manager de Robert Villemain, a déclaré qu'il tenterait de conclure le plus tôt possible pour son poulain un match comptant pour le titre avec le champion poids moyen Jake La Motta. Bretonnel a assuré que Villemain est prêt à rencontrer La Motta et qu'il s'entraine constamment à son camp d'Atlantic-City.

TOULOUSE se plaint du public parisien

TOULOUSE. — La victoire obtenue par Toulouse contre le Stade suscite de multiples commentaires dans la presse, et la plupart ne contiennent pas que des louanges à l'adresse du club méridional.

Il est nécessaire de considérer objectivement la situation des deux clubs avant de jeter la pierre à l'un et d'encenser l'autre, d'autant plus que le public de la capitale ne semble pas porter Toulouse sur son cœur.

Dès leur arrivée mardi matin dans la cité rose, nous avons voulu entendre la version des Toulousains sur la partie de dimanche.

Fournir d'abord un jeu économique

Lors de nos précédents articles, nous avions dit que Toulouse avait quand même des chances, mais qu'il lui serait difficile, en raison de la volonté du Stade, de se sortir de l'impasse.

Les deux équipes avaient chacune leur objectif : le Stade voulait cravacher et Toulouse, qui avait manqué deux fois de suite se coiffer pour la première place, était désireux d'y accéder à l'occasion de ce match.

L'entraîneur Enée avait judicieusement établi une tactique dont l'application devait donner les meilleurs résultats : il fallait faire avant tout un jeu économique plutôt que de s'embarrasser de vaines floritures. Ce principe est celui de toutes les équipes et, de l'avis de Hon lui-même, c'était la méthode à employer.

— Si le Stade avait été à votre place, a-t-il confié aux Toulousains, il est certain qu'il eût agi de la même façon.

La meilleure partie du Stade de la saison

La presse, comme le public, a été unanime à reconnaître que la production du Stade dimanche était de loin supérieure à celles qu'il a fournies depuis le début du championnat.

C'était une raison de plus pour Toulouse de s'en tenir aux consignes qui lui avaient été données.

Albin nullement responsable de l'accident survenu à Colonna

Il en a été écrit de toutes sortes sur cet accident survenu dès la 17e minute de jeu. Et notre premier soin était avant tout de connaître la version du joueur Albin. L'allier toulousain, qui boite bas encore à cause de l'hémtome qu'il a au-dessus du genou droit, nous explique la phase de jeu :

— J'ai joué le plus régulièrement possible et la balle se dirigeait vers les buts stadistes lorsque Colonna m'a plongé dans les jambes. Une photo de cette phase de jeu, parue dans un magazine, démontre bien que c'est Colonna qui est venu se jeter contre mon genou, et non moi qui l'ai frappé.

Au sujet du but égalisateur rentré involontairement par Frey, nous avons eu aussi l'explication par l'intéressé :

— Ce qui m'est arrivé peut fort bien advenir à n'importe quel autre arrière. La balle m'arriva avec un certain effet et, lorsque je la repris pour dégager, elle a touché l'intérieur de mon pied. Cela a accru son effet et Ibrir a pris à contre-pied.

Le public de Limoges enthousiasmé par les Toulousains

Après son match du Parc des Princes, Toulouse a joué à Limoges lundi contre une sélection locale.

Un nombreux public avait tenu à voir les Toulousains. Ceux-ci, se ressentant nullement du match de la veille se firent applaudir pour leur excellent jeu et s'adjugèrent le gain de la partie par 4 buts à 1.

L'impression laissée en terre limousine par les « pros » méridionaux fut excellente. — André TORT.

VALMY et vingt athlètes bigourdans au Portugal

TARBES. — L'Union Athlétique Tarbaise vient de conclure officiellement un déplacement d'une huitaine de jours au Portugal. Vingt athlètes bigourdans, entourés de leurs entraîneurs, seront du voyage, qui s'effectuera en car. Valmy sera le chef de file de cette équipe, à laquelle vindront prêter main-forte ses deux amis palois Lacaze pour le saut en hauteur et Bonnet pour les courses de haies.

Cette expédition transpyrénéenne aura à se produire dans la capitale du Portugal, à Lisbonne, où elle sera opposée à une sélection, puis à Porto, contre une nouvelle formation nationale.

MARSEILLE XIII ET ALBI étaient beaucoup trop mixtes!

LYON. — Malgré la lourde défaite marseillaise essuyée en face de Lyon XIII, l'entraîneur marseillais Jean Duhau n'était nullement effondré en quittant Lyon. En alignant une équipe doublure o manquaient Perez, Dop, Casse, Rouzaud, Négrier et quelques autres, Duhau avait tenu avant tout à laisser reposer plusieurs hommes fatigués en vue des ultimes parties du championnat.

Nous avons demandé à Duhau si l'international Firmin Bonnus allait signer, comme on le prétendait, à Marseille IIIe.

— Je considère son transfert chez nous comme probable. Mettez 50 p. 100 de chances, nous répondit-il. Nous aurions bien besoin d'ailleurs de ce renfort.

Mais plutôt que de nous parler de ses joueurs, l'entraîneur marseillais préféra nous vanter les mérites des Lyonnais Lopez et Crespo, qui lui avaient fait particulièrement grosse impression. — Paul MARTIN.

Albi ne démérita pas...

LIBOURNE. — Les Tarnais se présentèrent avec une formation mixte dans laquelle Berthomieu, Duthoit, Moreau, Gaston Combes, Cesse, Rouanet faisaient défaut. Par contre, le talonneur toulousain Volot y faisait sa rentrée.

Il est difficile, de ce fait, de juger les Albigeois sur leur production de ce jour. Et, pourtant, ils ne déméritèrent point et le résultat final fut même indécis jusqu'à la 70e minute.

Libourne joua avec ardeur et courage. A Albi, Melet, Galaup, Blanc furent les meilleurs, alors que toute la ligne d'avants libournaise est à féliciter, ainsi que Laurent et Bouvier dans les lignes arrière. — HERVE.

Villeneuve triompha avec brio.

VILLENEUVE. — Marqué en mêlée neuf fois sur dix en raison de l'absence de Genoud, Villeneuve a tout de même triomphé sans appel des Catalans, avec un brio remarquable.

Plus vites, plus adroits, servis par une forme et une cohésion parfaites, Vigouroux, Treilhes, Mary, Fort dominèrent leurs vis-à-vis Thubert, Comès, Trescazes, Tricoire.

L'arrière Joyau fut éblouissant. Marchi, Murari, Masetti et Caitxte prenaient le meilleur dans le jeu ouvert sur les Ulma, Roig, Barris. La vitesse, en un mot, eut raison de la puissance. — René VERDIER.

On attendait Contrastin, mais...

LEZIGNAN. — Contrairement à l'allier international, bien modeste, étroitement surveillé et mal servi, Darrieumerlou s'imposa à Lézignan, s'adjugeant 18 points sur les 33 points marqués par son équipe. Ce total fut l'œuvre de l'ensemble, qui domina de plusieurs longueurs son adversaire.

Sont à citer à Lézignan : Marty I et II, Darrieumerlou, Roques, Guiraud, Espélugue, Noé, Labrousse, les frères Dumas à Bordeaux : Audignon, Bichendaritz, Duplé, Lamouliatte, Fourcade et Inza. — EYRAUD.

Toulouse Treize k.-o.

AVIGNON. — Les trois-quarts avignonnais ont ajouté à la série des vicissitudes toulousaines une manière d'estocade par un score total de 16 à 0 qui était acquis au terme d'une partie très claire, très rapide et surtout très correcte. Les Toulousains ont été littéralement asphyxiés par un brio qui sans quelques maladresses se serait concrétisé par un score encore plus large. Bien que leurs possibilités ne fussent pas à négliger, les Toulousains connurent l'erreur de ne jamais jouer sur leur allier Cantoni. — BECRIAUX.

Puig-Aubert fut précieux.

CAVAILLON. — L'absence de Lopez et privé de la balle en mêlée neuf fois sur dix, Carcassonne fut un trop gros handicap pour les locaux.

Malgré une défense intraitable, les coups de pied de Puig-Aubert — deux drop et une transformation — et la classe des visiteurs vinrent à bout de la volonté des Cavaillonnais, qui ne s'inclinèrent que difficilement, après avoir eu le gain du match à leur portée. — MARTIN.

DAUTHUILLE boxera le 31 au Garden Danny Young

MONTREAL (par câble). — Depuis le 9 février, les organisateurs américains jouent au chat et à la souris avec Laurent Dauthuille. Après une longue attente, on avança les dates du 25 et 29 mars et le nom de Zivic. Ce projet s'évanouit aujourd'hui.

Wanman a fait savoir à Barraut de se rendre le 17 mars à Newark (Etat de New-Jersey) où Dauthuille boxera un adversaire non encore désigné.

Ce sera la préface à la première apparition de Laurent au Garden de New-York, fixée au 31 mars. Il rencontrera, à cette occasion, Danny Young, récent vainqueur de Portuguez. C'est un des plus grands espoirs américains de la catégorie.

« Je veux l'étendre en beauté », s'est écrié Dauthuille, actuellement sparring partner de Wouters, challenger de Ross, champion du Canada des poids moyens. — Bernard LE TREMBLE.

Date	LILLE : 34 pts		TOULOUSE : 34 pts		BORDEAUX : 33 pts		REIMS : 32 pts	
	Chez lui	Terr. adverse	Chez lui	Terr. adverse	Chez lui	Terr. adverse	Chez lui	Terr. adverse
12 mars	—	Lens	Marseille	—	—	Strasbourg	—	Metz
26 mars	Sète	—	—	Montpellier	Racing	—	Nice	—
16 avril	—	Toulouse	Lille	—	—	Lens	—	Sochaux
9 avril	Roubaix	—	—	Nancy	Sète	—	—	Saint-Etienne
23 avril	—	Metz	Bordeaux	—	—	Toulouse	Stade	—
30 avril	Nice	—	—	Rennes	Roubaix	—	—	Marseille
7 mai	—	Sochaux	Strasbourg	—	—	Metz	Montpellier	—
14 mai	Reims	—	—	Racing	Nice	—	—	Lille
21 mai	—	Stade	Lens	—	—	Sochaux	Nancy	—
Matches en retard du 1-1-50	Saint-Etienne	—	Roubaix	—	Marseille	—	Strasbourg	—

TOULOUSE LE MIEUX PLACÉ

dans la course au titre

A dix journées de la fin du championnat, le match nul du Racing à Lille a eu pour conséquence [illegible] les quatre prétendants à la couronne 1949-1950. Lille et Toulouse sont à égalité avec trente-quatre points, Bordeaux suit à un point et Reims à deux points.

La tâche qui attend ces postulants est assez inégale. En principe, Toulouse est le plus favorisé. Sur les dix matches qu'il lui reste à disputer, l'équipe d'Enée recevra six fois contre quatre déplacements. De plus, elle aura l'avantage de jouer sur son terrain les chocs vedettes Toulouse-Lille et Toulouse-Bordeaux.

Lille, Bordeaux et Reims se déplacent autant de fois qu'ils reçoivent (cinq). Les Nordistes peuvent être handicapés à Toulouse, par contre, ils affronteront Reims au stade Henri-Jooris.

Bordeaux aura deux confrontations difficiles à l'extérieur (Toulouse, Metz); mais recevra le Racing.

Enfin, Reims jouera sa saison à Lille. De plus, il se déplace encore à Sochaux, Marseille et Metz.

● *Les trois grands événements de la dernière partie du championnat seront : TOULOUSE-LILLE (9 avril), TOULOUSE-BORDEAUX (23 avril), et LILLE-REIMS (14 mai).*

● *Aucun club ne rencontrera à la fois les quatre leaders. Seuls SOCHAUX et METZ recevront trois des quatre grands : Lille, Bordeaux et Reims.*

Robert JOURDAN.

Les Palois ont avec aisance franchi le cap...

Coup d'œil et confidences au pied des Pyrénées

Tandis que l'Armagnac-Bigorre est fier d'aligner trois qualifiés en «huitièmes»:

• TARBES : « L'ours montrera à Pau qu'il est difficile de le terrasser! »

TOUT l'Armagnac-Bigorre vibrait hier de la plus entière allégresse. Songez que dans cette magnifique région où le rugbyman naît et s'épanouit au grand jour avec la même facilité que la belle fleur des champs, trois clubs, dans un périmètre d'à peine 100 kilomètres, venaient de franchir le cap des seizièmes de finale du championnat de France de rugby.

Lourdes, le Stado Tarbais et Auch, à la force du poignet, réussissaient, en effet, cet exploit de combler d'aise les dirigeants d'un des plus anciens comités régionaux de la Fédération de rugby en s'octroyant la plus large part du gâteau que symbolisent les prochains huitièmes de finale et, cela, avec trois qualifiés sur huit.

Lorsqu'au crépuscule s'atténuèrent les chants de victoire des Bayonnais victorieux du Stade Toulousain et que parvint de Limoges la nouvelle tant attendue, du facile succès (11 à 0) du vieux Stado Tarbais sur le quinze romanais des frères Soro, tout le Tarbes sportif explosa de joie. Le sympathique président Mathelié, qui à son grand regret n'avait pu accompagner son équipe dans le fief de la porcelaine, me dit alors avec une bien compréhensible bonne humeur :

« Chez nous aussi, nous avons raieun: l'équipe et fortifié le scadres. Notre ligne d'avants est robuste : nos trois-quarts maintenant s'envolent avec allure. Nous n'en resterons pas là, croyez-moi, et mettrons dès dimanche les bouchées doubles pour vaincre la Section Paloise, que nous battions récemment ici en match amical avec des remplaçants dans nos rangs. »

De fait, il y a quelque chose de changé à Tarbes. Dans le giron du vieux Stado, les bonnes volontés se sont rassemblées et unies autour du président Mathelié, « l'homme de la situation », dit-on, tant sont appréciées et respectées son affabilité et son autorité. Les heures difficiles du passé sont oubliées. L'équipe est repartie du pied gauche en observant une discipline consentie. Ce que de vieux amis comme Joseph Lanusse, Joseph Fouriscot, Jean Nicolai et Lavigne traduisaient par ces simples mots :

« Attention ! l'ours tarbais est en liberté avec ses griffes bien aiguisées, et il ne sera pas facile aux chasseurs de l'abattre aisément... »

Alors, un triple ban d'honneur en faveur du Stardo Tarbais rénové et solide sur la brèche...

LA Section Paloise, avec brio, a franchi le cap des seizièmes de finale du championnat de France de rugby en battant Dax k.o. Voici une phase de ce match qui fut joué à Auch. Le ballon vient d'être lancé de la touche et sera repris par le Dacquois POUQUET. On reconnaît (de gauche à droite) : CHABAT, l'arbitre ; M. LACAZE, de Périgueux ; MARTIN, LARRAT, le « ressuscité », DELMONT, LOUIT (masqué), FOUQUET, LAPIQUE, CAZAUX, DUBOIS, ARISTOUY.

• LOURDES - "Cette fois, nous avons retrouvé une équipe très complète!"

A 21 kilomètres de là, dans Lourdes, blottie au pied des Pyrénées majestueuses dont les cimes arboraient de larges collerettes de neige, une joie similaire étourdissait quelque peu au café de la Poste les supporters du F.C. Lourdais, « tombeur » de Vichy et prochain adversaire dominical de l'Aviron Bayonnais.

L'entraîneur Henri Lafond, rentré de Périgueux dans la nuit avec l'équipe, donnait pour sa part libre cours à sa satisfaction en me décochant ces simples commentaires :

« Nous avons gagné sans Etrade et sans Bernadet, toujours indisponibles. N'empêche que nous sommes prêts désormais à poursuivre la lutte. Notre ligne d'avants, qui a retrouvé Massare, amaigri de 14 kilos,

par Géo VILLETAN

est plus solide que jamais. Avec Claverie à l'ouverture, les animateurs que restent les frères Prat, Buzy, nous envisageons nos prochaines rencontres avec sérénité. Je dis « nos prochaines rencontres » parce que nous espérons bien dépasser les quarts et demi-finales cette année... »

De fait, Lourdes est un bloc bien cimenté. Que ne le serait-il avec un Antoine Béguère, président et entrepreneur de travaux, qui s'y connaît pour construire « du puissant et du durable » ? Bourdeu, les Prat, Massare, Buzy, Carassus, Saint-Pastour ont mis toute leur impulsion au service de la ligne d'avants ; Labarthète demeure un précieux demi de mêlée.

Quant aux trois-quarts, Henri Lafond conclua lui-même :

« Avec Bernadet, Estrade, Barrère et Labourdette, un allier qui nous vient des juniors et abat son 100 mètres en 11 secondes 3/5, nous ne craignons plus personne... Oui, précisez-le bien : cette année, Lourdes a de vrais trois-quarts capables de bien terminer le puissant travail ébauché par les avants... »

Alors, bonne chance aux Lourdais !

Les « pros » de TOULOUSE propagandistes en Limousin

LIMOGES. — Vingt-quatre heures après leur succès sur le Stade Français les Toulousains coleaders du Championnat de France ont fait halte à Limoges où ils avaient accepté de jouer contre les meilleurs amateurs du Limousin, le L.F.C.

En dépit de l'heure du coup d'envoi — 17 h. 30 — trois mille spectateurs assistèrent à la rencontre qui fut très intéressante et au cours de laquelle les pros étalèrent toutes leurs qualités pour finalement l'emporter par 4 buts (Mercadier, Marcel Lanfranchi et Benedetti (2) à 1 (Guy Berthaut).

Benedetti, Frey et Fortunel se mirent tout particulièrement en évidence tandis que Lefebvre se distingua à Limoges. Recette : 300.000 francs. — SOULIER.

Les Toulousains de Fred Oliveri en route pour l'Algérie

TOULOUSE. — On sait que « France-Sport » a délégué, pour l'Algérie, une équipe régionale qui comptera de nombreux Toulousains. Parmi ces derniers, on note Valentin et Saint-Laurent. Cette équipe doit prendre le départ le 12 mars, mais afin de parfaire son entraînement, elle gagnera Marseille par la route. C'est ainsi que, dès mercredi matin, une caravane quittera Toulouse et ralliera le port de la Méditerranée en deux étapes. — J. B.

FRANCE-HOLLANDE féminin à Carcassonne à l'occasion du demi-millénaire de la cité

Le match d'athlétisme France-Hollande féminin aura lieu le 16 juillet, à Carcassonne, dans le cadre des fêtes organisées pour le demi-millénaire de la cité.

On assistera, en particulier, au féérique embrasement des remparts, attraction qui coûtera plus d'un million de francs.

• TOULOUSE - "Notre défaite devant l'Aviron a payé quelques erreurs!"

Devant un Aviron Bayonnais déchaîné, plus fidèle que jamais aux traditions du terroir, comme se plaisait à me le rappeler le brave Celhay, ancien allier de la grande époque, le Stade Toulousain a cueilli dans la défaite le fruit des dissensions qui, ces derniers mois, se sont faites jour chez lui...

Dissensions chez les dirigeants d'abord, trop nombreux à la commission de rugby, et qui, faute de pouvoir tous régner, se divisaient... Dissensions sur le plan technique ensuite où l'on ne parvenait pas à se mettre d'accord quant au choix d'un entraîneur. Car si on entendait laisser à celui-ci toute responsabilité (pénible) en cas de coup dur, on ne tenait guère, par contre, à lui accorder, au préalable, les « pleins pouvoirs de manœuvre ».

Dissensions enfin chez les joueurs où les rivalités, les querelles de noblesse ont dicté l'inhumation des sentiments de camaraderie qui régnaient avec grandeur aux alentours de 1947.

Alors, comment ne pas concevoir l'inévitable, le désastre ? Le président Dournac, ex-trois-quarts aile du club en 1923, homme de cœur et aux qualités morales jamais émoussées, le comprit. Il décida de porter le fer rouge dans la plaie et d'agir...

« Le Stade Toulousain, me disait-il hier, n'a jamais eu peut-être autant d'éléments valeureux à sa disposition pour construire une belle équipe. Seulement, voilà, alors que nous souhaitions l'union entre joueurs et dirigeants, ce fut le contraire qui se produisit. On divisa pour régner. Et ceci explique la défaite que nous venons d'essuyer en face de l'Aviron.

Le président Dournac a pris ses responsabilités. Il s'est provisoirement substitué aux trop nombreux membres de la commission de rugby qui ne réussissaient point à s'entendre. Il a raleuni les cadres d'une équipe qui ne donnait pas satisfaction sur les terrains.

Il a fait du neuf... Bien sûr, ses adversaires vont avoir la part belle pour clamer :

« Dournac sort de ses attributions de président du Stade Toulousain. »

On ne se livre pas à de telles fantaisies à la veille d'un seizième de finale...

« Le « président responsable » a déjà préparé sa contre-offensive. Et n'avait-il pas pleinement raison lorsqu'il me traduisait les éléments de celle-ci en ces termes :

« D'accord, nous sacrifions notre fin de saison de championnat. Les jeunes appelés en service n'avaient pas encore acquis le métier qui s'avérait indispensable pour affronter avec confiance les chocs décisifs. Mais il ne faut pas penser qu'au présent. Il importe avant de prévoir et préparer l'avenir. Nous nous trouvions dans une atmosphère irrespirable. Ecartons-nous de celle-ci... Amalgamons nos éléments, serrons-nous les coudes et nous éviterons d'aborder la saison 1950-51 comme ses devancières, dans la discorde et la médiocrité. C'est seulement ainsi que nous pourrons remonter le courant et reprendre cette place qu'un grand club comme le nôtre n'aurait jamais dû abandonner... »

Très bien, président Dournac. Parmi tant d'étoiles jetées dans le ciel du Stade Toulousain, il ne manquait que celle du berger depuis 1947...

Cette fois, le bon berger est en place. Il se nomme Dournac et c'est un homme à la poigne solide !

PILON et BONNUS "limogés" de l'équipe de France?

Le bureau de la F.F.R. a été saisi hier du rapport de M. Roux, arbitre du match Périgueux-Perpignan, joué à Biarritz et au cours duquel il dut exclure « pour incorrections à son égard » le demi d'ouverture international Pilon.

Il est probable (et ceci pour donner suite au rappel à l'ordre qui nous est venu de Londres) que Pilon va perdre sa place dans l'équipe de France qui ira à Cardiff.

D'autre part, on murmurait hier à Paris, dans les milieux fédéraux, que l'avant toulousain BONNUS pourrait bien être, pour sa part, frappé de la même exclusion. Motif : s'est prêté à un flirt avancé avec certains dirigeants du rugby à treize.

Une décision sera prise ce matin par le bureau fédéral.

MAZAMET (équipe complète) par son jeu éclairé a conquis le public de TOULOUSE

TOULOUSE. — Il est des équipes qui forcent la sympathie à leur manière. Mazamet est de celles-là. Au cours du match virilement joué qui les opposa à Montauban, on n'a pu relever, chez les Tarnais, aucun geste incorrect. Bien mieux, la ligne d'avants surprit par la qualité de sa production et par la façon dont elle força la victoire.

L'équipe mazamétaine nous rappelle, par plus d'un point, Mont-de-Marsan dans sa forme lorsqu'il tenait, l'an dernier, Castres en échec. Genevois, le plus modeste et le plus calme des entraîneurs, a su choisir les hommes et les mettre à leur place véritable.

— Chez nous, dit-il communément, il n'est que la forme qui compte....

Pris individuellement, les Mazamétains, en effet, sont des athlètes solides ,aux moyens physique peut-être inférieurs à ceux de beaucoup d'équipiers de fédérale, mais qui courrent, plaquent et répètent avec beaucoup de mémoire la leçon qu'ils ont apprise à l'entraînement.

Mazamet imposa sa loi

Alors que le Stade Toulousain s'était laissé imposer la lourde loi des avants montalbanais, Mazamet impose la sienne. Seule une invraisemblable malchance (sans la blessure de son leader Arrambide) ne lui permit pas simplement d'asseoir plus confortablement le score.

Montauban possède un pack d'avants excessivement lourd et âgé : la majorité de ses éléments pratique depuis vingt années pour le moins : Quaranta, Sorondo, confortablement étoffés, et Castagny et Bertand sont de ceux-là. Deux éléments de grande classe dans cette équipe alourdie : le 3e ligne Bénard et l'allier Lasserre. Mazamet, grâce à ce match, a conquis la sympathie du public toulousain, pourtant difficile et connaisseur en la matière.

— Le triomphe de la jeunesse, nous disait après le match le président Delbert. De la jeunesse alliée à la classe, ajouterons-nous.

Jean BOUDEY.

CASTRES l'échappa belle devant Angoulême déchaîné

AGEN. — Ah ! si nous y avions cru ! s'exclamaient Chanard, Senteix, Lamouroux, au milieu de leurs camarades angoumois, nous pouvions battre Castres. Tandis que le centre Périssé, dont le coup de pied malheureux donna le ballon et l'essai à Matheu, avouait sa faute, navré, et que le talonneur Mérignac — le meilleur des trente — pleurait... Oui, logiquement, si Angoulême avait eu dans son équipe un homme de tête, un capitaine comme Matheu, par exemple, menant par 6 à 5 à dix minutes de la fin, après avoir failli marquer trois essais « tout fait » en première mi-temps, on eût enregistré le résultat le plus sensationnel du jour avec la défaite du champion.

Après le match de leur exhibition, les Castrais mortifiés n'en revenaient pas.

— Nous l'avons échappé belle, déclarait Matheu, mais j'ai pourtant l'impression que notre technique et le jeu d'ensemble de notre équipe aurait fini par l'emporter et que tout compte fait nous étions supérieurs à nos adversaires.

Oui, et c'est ce qui sauva Castres. Privé de son talonneur Alary et du pilier Fittes, le ballon lui échappa aux mêlées. Dans les touches longues l'Angoumois Senteix fit la loi. Il ne restait que Pierre-Antoine et Amen pour prendre l'avantage en touches courtes. Il firent jeu égal.

Il se murmurait le matin du match dans les milieux Castrais que « ça » ne tournait pas tout à fait rond. Et, ma foi, après la rencontre de l'après-midi on serait tenté d'ajouter crédit à cette information. Tout en souhaitant que bien vite la concorde revienne régner, parce que vraiment, il y a loin de l'équipe de Castres et de ses performances passées, à sa production de dimanche au stade Armandie.

Matheu sauva deux essais imparables et en marquo un. Il fut par ailleurs un parfait capitaine. Torrens a été le plus sûr et le plus incisif des attaquants et Pierre-Antoine et Amen le meilleur des avants. Castres doit d'ailleurs d'avoir remonté en 10 minutes son handicap à ces trois joueurs et sur la fin de la partie aux réceptions et aux dégagements parfaits de Moréno.

N'empêche que cette aventure contre Angoulême n'est pas à renouveler dimanche.

Jean RAYSSAC.

Paris-presse
l'intransigeant

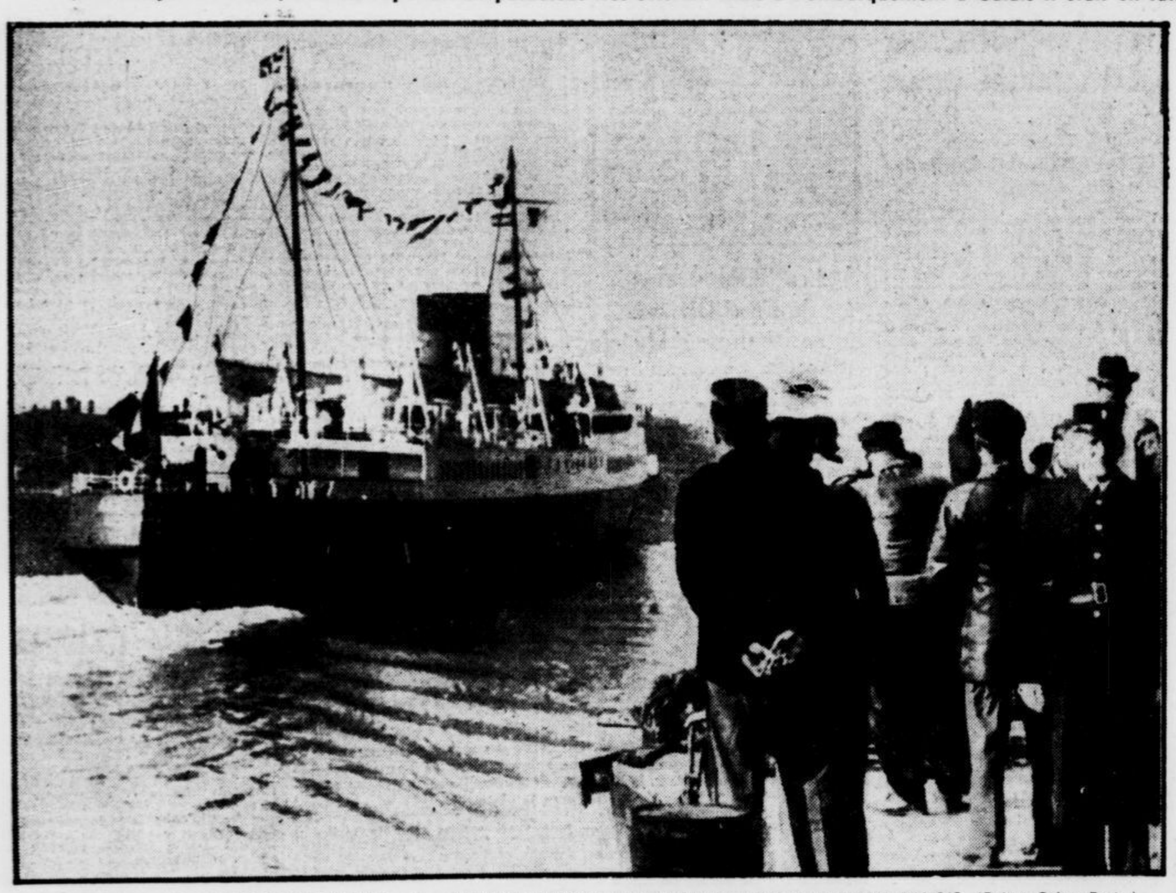
Londres fait à M. et Mme Auriol un accueil royal

Sur le pont de l' « Arromanches » sortant de Calais, M. et Mme Auriol et M. R. Schuman regardent s'éloigner la terre de France.

Au départ de Paris, M. Auriol portait un pardessus très officiel. Mais à l'embarquement à Calais il était en taille, le soleil aidant.

A la gare du Nord : Mme Vincent Auriol dit au revoir aux Parisiens.

C'est dans cette salle pourpre et or, aux lustres de cristal, qu'ils ont fait « officiellement » connaissance



12 HEURES 30 : LE NAVIRE PRESIDENTIEL, l' « ARRROMANCHES », SORT DE CALAIS SOUS LE GRAND PAVOIS. (Belino Calais-Paris.)

Voici la salle du trône du palais où les souverains ont reçu officiellement le Président et la Présidente

Dès hier soir, on a répété au palais le clou des illuminations.

M. ET Mme AURIOL sont, cet après-midi, à Buckhingham Palace. Buckingham Palace fut construit, en 1825, sur l'emplacement d'un vieil hôtel ayant appartenu à l'un des ducs de Buckingham. Dès l'entrée, on pénètre dans le hall, entouré de colonnes de marbre et au bout duquel s'élève un escalier blanc et or recouvert d'un tapis rouge. Le « salon blanc », remarquable par ses peintures, ses tapisseries et objets de Sèvres de couleur vêrte, précède la salle du trône. Cette salle du trône — ou plutôt « des trônes » puisqu'il y en a deux, rouges, surmontés d'un dais — est resplendissante d'or. D'innombrables salons, une salle de musique, la salle à manger avec ses magnifiques portraits, une galerie d'art sont autant de salles de musée, étant ornés de tableaux et objets d'art d'une valeur inestimable. La salle de bal, qui comporte aussi deux trônes, est l'endroit où les jeunes débutantes, le cœur battant, sont présentées à la cour et doivent exécuter la plus rigoureuse révérence. Mais la vie privée royale se déroule de l'autre côté de la cour. La reine a là son salon de musique privé ainsi que son bureau où elle tape elle-même son courrier sur une machine à écrire blanche. Dans la journée, le roi travaille avec ses secrétaires. Le soir, toute la famille se retrouve à table La cuisine du palais est faite par un « chef » anglais.

(Reportage des envoyés spéciaux de Paris-presse-l'intransigeant, à Londres, pour le voyage présidentiel.)